







BCU - Lausanne



1094372187

Œ U V R E S

D U

P H I L O S O P H E

D E

S A N S - S O U C I .

T O M E I I .

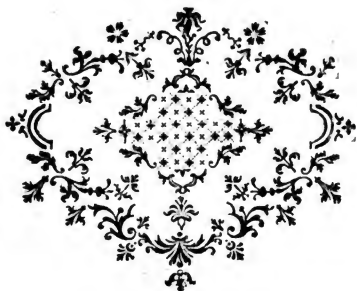
ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.



AU DONJON DU CHATEAU.

Avec Privilège d'Apollon.

M. DCC. L.

AZ
6577
12
①

2 / 671504



P R E F A C E.

C'EST à vous, mes Amis, que j'offre cet ouvrage ;
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage :

Vous y verrez du sérieux ,
Entremêlé de badinage ,
Des traits un peu facétieux
Dont la morale au-moins est sage.

Mais n' imaginez pas que la morgue d'auteur ,
De l'amour-propre en moi fortifiant l'erreur ,

M'inspire dans cette préface.

Ma passion m'a fait la loi ;

Et les charmans accords d'Horace

M'ont fait poète malgré moi.

Ma Muse , Tudesque & bizarre ,

Jargonnant un François barbare ,

Dit les choses comme elle peut ;

Et du compas François bravant la symmétrie ,

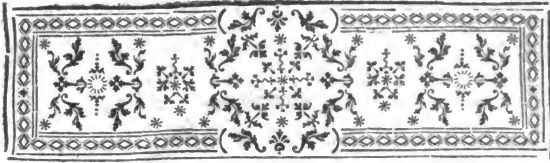
Le purisme gênant & la pédanterie ,

Exprime au-moins ce qu'elle veut.

Libre de cette servitude ;
Un trait d'imagination
Vaut mieux , au gré de ma raison ;
Que cette froide exactitude ,
Dont les modernes font l'étude ;
Et qu'on réproouve à l'Hélicon.



ODES.



ODES.

ODE PREMIERE.

A GRESSET.

DIVINITÉ des Vers & des êtres qui pensent ;
Du palais des esprits d'où partent tes éclairs ,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent ,
Ecoute mes concerts.

RIEN ne peut résister à ta force puissante ;
Tu frappes nos esprits, tu fais couler nos pleurs :
Ton éloquente voix, flateuse ou foudroyante ,
Est maitresse des cœurs.

TES rayons lumineux colorent la nature :
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux :
Pallas te doit l'égide, & Vénus sa ceinture :
Tu créas tous les dieux.

SOUS un masque enchanteur la Fiction hardie
Cacha de la Vertu les préceptes charmans :
La Vérité sévère en parut embellie ,
Et toucha mieux nos sens.

A jv

Tu

Tu chantas les héros ; ton sublime génie ,
 En son immensité , bienfaissant & fécond ,
 Relevant leurs exploits , embellissant leur vie ,
 Les fit tout ce qu'ils font ,

AUGUSTE doit sa gloire à la lyre d'Horace ,
 Aux conseils de Mécène , aux doux chants de Maron ;
 Et les foibles mortels osent lui faire grace
 De la proscription ,

TANDIS qu'appesantis , vaincus par la matiere ,
 Les vulgaires humains , abrutis , fainéans ,
 Végetent sans penser , & n'ouvrent la paupiere
 Que par l'instinct des sens :

TANDIS que des auteurs l'arrogante cohue
 Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon ,
 Se déchire en serpens , ou se traîne en tortue
 Sur les pas d'Apollon ;

O toi , fils de ce dieu , toi , nourrisson des Graces ,
 Tu pris ton vol aux cieux qu'habitent les neuf Sœurs ,
 Et l'on vit tour-à-tour renaître sur tes traces
 Et des fruits & des fleurs ,

Tes vers , harmonieux , élégans , sans parure ,
 Loin de l'art pédantesque en leur simplicité ,
 Enfans du dieu du Goût , enfans de la Nature ,
 Prêchent la volupté .

Tes soins laborieux nous vantent la paresse ,
 Et chacun de tes vers paroît la démentir :
 Non , je ne connois point la pesante mollesse
 Dans ce qu'ils font sentir .

ODES.

9

Av centre du bon goût , d'une nouvelle Athene ,
Tu moissonnes en paix la gloire des talens ,
Tandis que l'Univers de ton heureuse veine
Admire les accens.

BERLIN en est frappée : à sa voix qui t'appelle ,
Tous les Arts renaissans t'invitent à venir :
Le chant d'Anacréon sur ta lyre immortelle
Va chez nous refleurir.



Av

ODE

O D E II.

LA FERMETÉ DANS LES MALHEURS.

FUREUR aveugle du carnage ;
Tyran destructeur des mortels ,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels :
C'est à cette Vertu constante ,
Ferme, héroïque & patiente ,
Qui résiste à tous nos malheurs ;
A cette Egide de Minerve ,
Qui nous défend , qui nous préserve ;
Malgré le Sort & ses rigueurs.

DES Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée ,
Qui leur ravit le feu des cieux ;
Du fatal présent de Pandore ,
Dessus la terre ont fait éclore
Mille malheurs , mille fléaux :
Du fond , leur divine clémence
Tira l'espoir , la patience ,
Puissant remede à tous nos maux.

DANS

DANS la fortune vagabonde ;
L'homme est le jouet du danger ;
Il est agité dans ce monde ,
Ses destins ne font que changer :
Dans un jour serein , sur sa tête
L'Aquilon gronde , & la tempête
A l'instant obscurcit les airs :
Aux cieux une vague l'élève ,
S'amoncelant elle se creve ,
Et le précipite aux enfers.

TELS sur une mer orageuse
Navigent de frêles vaisseaux ,
Bravant la vague impétueuse ,
Et l'horrible fureur des flots ;
Le fougueux amant d'Orythie
Soulevant les vents de Scythie ,
Creuse un abyme sous leurs pas ;
Le ciel annonce leur naufrage ;
Mais , munis d'un triple courage ,
Ils affrontent l'affreux trépas.

AINSI dans ces jours pleins d'alarmes
La constance & la fermeté
Sont nos boucliers & nos armes ,
Ils combattent l'adversité.
Qu'un Destin cruel nous prépare
Un avenir triste & barbare ,
Rien ne pourra nous ébranler :
Et c'est dans ce moment suprême
Où le péril paroît extrême ,
Qu'un grand cœur doit se signaler.

VOI l'affreuse mort sur ta mere
 Verser ses livides horreurs ;
 Là c'est ton ami, c'est ton frere,
 Dont le trépas cause tes pleurs :
 Ou ta fortune t'est ravie,
 Ou tu sens les traits que l'envie
 Lâche sur ton cœur innocent ;
 Ou c'est la douleur violente
 Qui de ta santé florissante
 Anéantit l'éclat brillant.

LE Temps vole d'une aîle prompte,
 Il fuit & ne revient jamais ;
 Cet être fugitif nous compte
 Sa fuite au rang de ses bienfaits ;
 Il emporte, efface ou ramene
 Le plaisir ainsi que la peine ;
 Il engloutit jusqu'au Destin :
 Pourquoi, dans un si court espace,
 Du malheur, qui vient & qui passe,
 Gémir & se plaindre sans fin ?

JE ne reconnois plus Ovide,
 Dans son funeste & long exil ;
 Plaintif flateur, même insipide,
 Son cœur n'a plus rien de viril :
 A l'entendre, on diroit que l'homme,
 Hors des murs superbes de Rome,
 Ne trouve aucun bonheur pour soi :
 Heureux ! si, méprisant la Thrace,
 Il eût pu dire, comme Horace,
 Je porte mon bonheur en moi.

PUISSANS

P U I S S A N S esprits philosophiques ,
Terrestres citoyens des cieux ,
Flambeaux des écoles Stoïques ;
D'humains vous devenez des dieux ;
Et vos ames incomparables ,
A la douleur inébranlables ,
Triomphent de l'humanité.
Que peut, sur un cœur invincible ;
Déterminé, ferme, impassible ,
La terreur & l'adversité ?

R E G U L U S se livre à Carthage ,
Il quitte patrie & parens ,
Pour assouvir dans l'esclavage
La fureur de ses fiers tyrans :
J'estime encor plus Bélisaire
Couvert d'opprobre & de misère ,
Qu'au sein de sa prospérité :
Louis * vit d'un cœur toujours ferme
De ses succès heureux le terme ,
Et périr sa postérité.

P A R l'effort d'une ame commune ,
Docile à la voix du bonheur ,
L'homme jouit de la fortune
Dont le Hazard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospère
Que brille un noble caractère ;
Dans la foule il est confondu :
Mais que le Destin le traverse ;
Son ame magnanime perce
Et fait éclater sa vertu.

L'AVEUGLE

L'AVEUGLE Sort est inflexible :
 En vain voudroit-on l'appaiser ;
 A son destin irrémissible
 Quel mortel pourroit s'opposer ?
 Non, tout le courage d'Alcide ,
 Contre un torrent fort & rapide
 N'auroit pû le faire nager :
 Il nous faut, d'une ame constante ;
 Souffrir la fureur insolente
 D'un mal qu'on ne sauroit changer.

O D E I I I.

S U R L A F L A T T E R I E.

QUELLE fureur ! quel Dieu m'inspire !
 Quel feu s'empare de mes sens !
 Viens, Muse, reprenons la lyre ;
 Cédons à ses enchantemens.
 Oui, je veux, nouveau fils d'Alcide ;
 Fier d'une valeur intrépide ,
 Combattre des monstres affreux ;
 Et porter le foudre & la guerre
 A ces crimes qui de la terre
 Corrompent le séjour heureux.

LES vents dont le cruel ravage
 Renverse les plus hauts clochers ;
 Et couvre les mers du naufrage
 De cent audacieux nochers ;
 Ou de l'air l'haleine empestée ;
 Qui de la terre dévastée
 Fait la victime d'Atropos ,
 Sont moins craints sur cet hémisphere ;
 Que n'est le Flatteur mercénaire
 Qui corrompt le cœur du héros.

L'INSINUANTE Flatterie
 Est la fille de l'Intérêt ;
 L'Orgueil superbe l'a nourrie
 Dans la fraude & dans le secret :
 Elle est sans cesse au pied du Thrône ;
 Son vain encens qui l'environne
 Enivre les rois & les grands ;
 Le masque de la politesse
 Couvre la rampante bassesse
 De ses faux applaudissemens.

TEL qu'un serpent caché sous l'herbe ;
 Serrant ses anneaux tortueux ,
 Dérobe sa tête superbe
 Aux passagers trop hazardeux ;
 En essayant de les surprendre ,
 Le piège qu'il a sù leur tendre
 Est caché sous l'émail des fleurs :
 Ou telle la vapeur légère
 Qui dérouté lorsqu'elle éclaire
 Les trop crédules voyageurs :

AINSI

AINSI le Flatteur famélique
 Couvré par la feinte douceur
 De sa perfide politique,
 L'apprêt d'un venin corrupteur;
 Sa bouche est sans cesse trompeuse;
 Et de sa langue frauduleuse
 L'adresse abuse des humains:
 Comme le chant de la Sirène;
 Dont la mélodie inhumaine
 Leur plaît en tranchant leurs destins.

O Ciel ! quelle métamorphose
 Change les forfaits en vertus ?
 Qui transforme l'ortie en rose ?
 D'où naissent ces louches abus ?
 Quel adulateur ridicule
 D'un nain prétend faire un Hercule,
 Et d'un vil Pygmée un Atlas ?
 O mortels ! c'est la Flatterie,
 Dont l'impudente idolatrie
 En Trajan érige un Midas.

SOUVENT dans ses visions folles
 Elle adorà jusqu'aux tyrans;
 Des monstres furent ses idoles;
 Le crime gagea son encens;
 La Fortune présomptueuse,
 Même la Trahison heureuse,
 Trouverent des adulateurs.
 Cartouche orné d'une couronne,
 Et Catilina sur le trône,
 N'auroient pas manqué de Flatteurs.

Lorsqu'expirant & hors d'haleine ;
 Tout mon sang entrant en fureur ,
 A coups pressés, de veine en veine ,
 Fait sans fin palpiter mon cœur ;
 Que déjà mon ame obscurcie ,
 M'abandonne à la frénésie ;
 En vain le Flatteur détesté ,
 D'une éloquence insinuante ,
 Vantera ma couleur brillante
 Et tout l'éclat de ma fanté.

LOIN que la basse Flatterie
 Passe un vernis sur les défauts ,
 Cette coupable idolatrie
 Avilit les plus grands héros.
 Loués ou blâmés par les hommes ,
 Nous demeurons ce que nous sommes ,
 Grands ou petits , sains ou perclus.
 Ce n'est point la vaine éloquence ,
 Mais l'aveu de la conscience ,
 Qui doit juger de nos vertus.

Louis qui fit trembler la terre ,
 Ce roi dont on craignoit le bras ,
 Louis n'étoit grand qu'à la guerre ,
 Et très-petit aux opéras.
 Tous ces monumens de sa gloire ,
 Qu'un Roi consacre à sa mémoire ,
 Rendent ses desseins odieux.
 Je méconnois dessus le trône
 Le conquérant de Babylone ,
 Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

RE'VEILLEZ-VOUS de votre ivresse ;
 Rois , princes , sàvans & guerriers ;
 Et subjuguez une foiblesse
 Qui flétrit vos plus beaux lauriers ;
 Voyez l'océan du mensonge ,
 Où votre aveugle amour vous plonge ;
 Vous vous noyez par vanité ;
 D'un bras vengeur brisez la glace ,
 Qui déguisant votre grimace ,
 Vous a trahi la vérité.

O Vérité pure & brillante !
 O fille immortelle des cieux !
 De cette voûte étincellante
 Jetez un regard sur ces lieux.
 • Le seul éclat de votre vûe
 Fera dissiper cette nue
 Dont l'orgueil couvre la raison ;
 Comme aux doux rayons de l'aurore ,
 Le brouillard épais s'évapore ,
 Qui s'étendoit sur l'horison.

AMIS tendres , amis fideles ,
 Disciples de la vérité ,
 Sages qui suivez les modeles
 Des amis de l'antiquité ;
 Vous dont la critique sévère
 En reprenant , a l'art de plaire ;
 Vous êtes seuls de vrais amis :
 Mais du Flatteur rampant & flasque
 Arrachez le coupable masque ,
 Vous verrez ses traits ennemis.

ENVOI.

E N V O I.

CESARION, ami fidèle,
 D'Achate ou de Pirithoüs
 Renouvellons le beau modele;
 Professons tous deux leurs vertus.
 Que notre amitié sans foiblesse
 N'aye point la délicatesse
 De nous déguiser nos défauts,
 Ainsi l'or que le feu prépare,
 Se purifie & se sépare
 Du plomb & des autres métaux.

O D E I V.

LE RENOUVELLEMENT DE L'ACADÉMIE
 DES SCIENCES.

Q U E vois-je ? Quel spectacle ! O ma chere patrie !
 Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours ;
 L'ignorant Préjugé , l'Erreur , la Barbarie ,
 Chassés de tes palais s'éclipsent pour toujours.
 Les beaux Arts sont vainqueurs de leur sombre rivale :
 Je vois de leurs héros la pompe triomphale ;
 Dans leurs mains les lauriers , les lyres , les compas ,
 La Vérité , la Gloire ,
 Au temple de Mémoire
 Accompagnent leurs pas.

SUR le vieux monument * d'un ruineux portique ;
 Abbattu par le tems & la grossièreté,
 S'élève élégamment un temple magnifique
 Au culte d'Apollon & de la Vérité.
 Consécrant leurs autels, la modeste Science,
 Qui fuit en tâtonnant la sage Expérience,
 Du butin de l'Erreur ose les décorer :
 L'Invention hardie ;
 L'adroite Analogie,
 Achevent de l'orner.

Sous le regne honteux de l'aveugle Ignorance ;
 La terre étoit en proie à la Stupidité ;
 Ses tyranniques fers chargeoient, pleins d'insolence ;
 Les membres engourdis de la Simplicité.
 L'homme étoit ombrageux, crédule, errant, timide,
 La Vérité parut & lui servit d'égide ;
 Il secoua le joug des paniques terreurs ;
 Sa main brisa l'idole
 Dont le culte frivole
 Nourrissoit ses erreurs.

SUR la profonde mer où navigue le sage,
 De sa foible raison uniquement muni,
 Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage ;
 Il est environné par l'immense infini ;
 Sans cesse retenu, lorsqu'il prétend comprendre,
 Trop petit pour monter & trop grand pour descendre ;
 L'un offusque ses yeux, l'autre échappe à ses sens :
 Mais l'obstacle l'excite,
 Et la Gloire l'invite
 A des travaux constants.

* L'ancienne Académie.

PAR

PAR un dernier effort , la Raison fit paroître
 Ces sublimes devins des mysteres des dieux ;
 Ils sont nos précepteurs , nos guides & nos maîtres ;
 Ils éclairent la terre , ils lisent dans les cieux :
 Les astres sont suivis dans leur oblique course ,
 Les torrens découverts dans leur subtile source ;
 Ils devinent les vents ; ils ont pesé les airs ;
 Ils domptent la nature ,
 Et fixent la figure
 De ce vaste univers.

L'un , par un prisme adroit & d'une main savante ,
 Détache le brillant , l'azur , l'or , les rubis ,
 Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante ,
 Dont Phœbus de son trône éclaire le pourpris :
 L'autre , scalpel en main , d'un corps qu'il décompose ,
 D'un nerf ramifié suit & saisit la cause ,
 Du sang en cent canaux indique le courant ;
 Et tel d'un bras magique
 Vous touche & communique
 L'électrique volcan.

ENFIN je t'aperçois , auguste sanctuaire ,
 Où Minerve reçoit les enfans d'Apollon ,
 Les filles de Mémoire y sont avec leur pere ;
 J'y vois Virgile , Horace , avec Anacréon.
 L'Imagination pétillante & fleurie ,
 Les Graces , le bon Goût , la fine Flatterie ,
 Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels ;
 Ecrivant dans leurs fastes
 De leurs mains toujours chastes
 Quelques noms immortels.

TEL au faite brillant de la voûte azurée,
 Nous peint-on de cent dieux l'assemblage divers ;
 La nature est soumise à leur troupe sacrée ;
 Ils gouvernent les cieux , le monde & les enfers ;
 Unis, mais divisés , chacun a son partage :
 Aux flammes de l'Ethna Vulcain forge l'orage ,
 Eole excite en l'air les Aquilons mutins ;
 Tandis que Polymnie ,
 Par sa douce harmonie ,
 Adoucit les humains.

TELS brillent en ces lieux ces oracles , ces sages ,
 (Dans leur céleste cour les dieux en sont jaloux),
 Agens des Vérités dans leurs Aréopages ,
 Les Préjugés captifs rampent à leurs genoux ;
 Leur esprit pénétrant , leur vaste intelligence ,
 Asservit en détail cet Univers immense.
 Tandis que Prométhée excite leurs talens.
 Mufe, accordons la lyre ,
 Et chantons leur empire
 Par nos foibles accens.

FLEURISSEZ, Arts charmans : que les eaux du Pactole
 Arroser de formais vos immortels lauriers !
 C'est à vous de régner du haut du Capitole ;
 C'est au Monde enchanté de tomber à vos pieds ;
 J'entends de vos concerts la divine harmonie ,
 Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie.
 La Crainte fit les dieux , la Force fit les rois.
 Le charme qui m'enchanté
 M'entraîne par sa pente
 Sous vos suprêmes loix.



O D E V.

SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

EU R O P E, jusqu'à quand ta rage frénétique
 Va-t-elle desoler tes peuples malheureux ?
 Et pourquoi voyons-nous de ce sang héroïque
 Grossir par tes fureurs les torrens orageux ?
 Ce ne sont que combats, violences, pillages,
 Assauts, embrasemens, meurtres, horreurs, carnages ;
 Et la mer effrayée, en fuyant de ses bords,
 Ne voit que naufrages & morts.

Ce monstre au front d'airain, le démon de la Guerre,
 Monstre altéré de sang & de destruction,
 Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre,
 Que pour l'abandonner à la proscription.
 La Cruauté, la Rage, & l'implacable Haine,
 Ont rassemblés en foule en leur coupable arene,
 Le reste infortuné de ces tristes humains,
 Pour les immoler par leurs mains.

Le vieux nocher des morts, dans sa fatale barque
 N'a jamais tant passé de manes de héros ;
 De ses funestes mains la redoutable Parque
 N'a jamais à-la-fois rompu tant de fuseaux.
 Un peuple de guerriers descend vers le Tartare.
 Ah, mortels insensés ! seriez-vous plus barbares,
 Dans vos plus importans & propres compromis,
 Si vous étiez nés ennemis ?

B iijj

QUE

Que vois-je ? la Discorde encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant les serpens,
De l'antique Chaos sombre & farouche amante,
Ebranle la nature & poursuit les vivans.
Tous ses pas sont marqués d'abîmes en abîmes ;
Le Desespoir, la Mort, la Trahison, les Crimes,
Complices & vengeurs de ses cruels forfaits,
Changent ses palmes en cyprès.

QUEL transport inouï, quel nouveau feu m'anime ?
Un dieu subitement s'empare de mes sens.
Apollon me possède, & sa langue sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens,
Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre.
Rois, peuples, écoutez ce que je vais vous dire.
La terre en tressaillit, & de ses fondemens
Sortent de longs mugissemens.

Vous juges des humains, vous nés dieux de la terre ;
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers ;
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre ;
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.
Ces humains sont vos fils & vous êtes leurs pères ;
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre sang.

TEL qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
 Défend & garantit son troupeau bien-aimé,
 Contre la dent du loup & la griffe cruelle
 Du lion par la faim au carnage animé :
 Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
 Son troupeau se repose & pâit sous sa conduite :
 Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
 Sa main ne les égorge pas :

TEL est pour ses sujets un tendre & bon Monarque ;
 Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
 Il allonge pour eux la trame de la Parque ;
 Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
 Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire ;
 Il laisse à ses vertus à faire son histoire.
 Et tels furent jadis Titus, Marc-Antonin,
 Les délices du genre humain.

ABHORREZ à jamais ces guerres intestines ;
 L'Ambition fatale allume leur flambeau ;
 De l'univers entier vous faites des ruines,
 Et la terre se change en un vaste tombeau.
 Quelle scène tragique étale ce théâtre ?
 L'Europe, à ses enfans trop cruelle marâtre,
 Arme de l'étranger le sanguinaire bras,
 Pour les dévouer au trépas.

LE Tanaïs vomit un essain de barbares ;
Les froids glaçons du Nord , mille fiers assassins ;
Je les vois réunis Bulgares & Tartares ,
Marcher sous les drapeaux Bataves & Germains :
Quel démon attifa votre farouche audace ?
Oui , ce monde pour vous n'a plus assez de place :
Votre fureur s'accroît en traversant les mers ,
Et trouble un nouvel univers.

QUITTE enfin le séjour de la voûte azurée ;
O Paix , aimable Paix , qu'on a trop insulté !
O Paix , de l'Univers ardemment désirée !
Viens fermer de Janus le temple redouté :
Bannis de ces climats l'Intérêt & l'Envie :
Rends la gloire aux Talens , à tous les Arts la vie :
Alors nous mêlerons parmi tous nos lauriers
Tes myrthes & tes oliviers.



O D E V I.

SUR LES TROUBLES QUI MENACENT LE NORD.

L'UNIVERS ébranlé ne respire qu'à peine ;
Tout le sang fume encor que la Rage inhumaine
Avoit fait ruisseler dans l'horreur des combats ;
Et par-tout sur la terre
Les traces de la Guerre
Ont empreint le trépas.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées,
Demandent tristement aux lointaines contrées,
Ou leurs parens chéris, ou leurs tendres époux :
Ils sont réduits en poudre ;
Ils ont senti la foudre
Qu'un dieu lance en courroux.

DANS son épuisement la frénétique Europe,
De ses ardents transports est tombée en syncope ;
Et sa foiblesse enfin éteignit ses fureurs,
Defarma la vengeance ,
Etouffa l'insolence
De ses fiers oppresseurs.

LA Paix, au haut des cieux, de Bellone vengée,
 Vint planter sur ces bords l'olive négligée :
 Sous un double verrouil elle enferma Janus ;
 Ramenant sur ces rives
 Les Muses fugitives,
 Qu'on ne connoissoit plus.

O trop aimable Paix, qui protege en nos villes,
 Les beaux Arts, les Talens & cent Vertus civiles
 Qu'en avoit exilé ton rival odieux !
 Sous ton heureux empire,
 Tout l'Univers respire
 En bénissant les dieux.

MAIS quoi ! deffous l'Ethna l'audacieux Typhée
 Sent renaître en son sein la fureur étouffée :
 Il s'agite & vomit les feux de son volcan ;
 Et déjà de son gouffre
 Le bitume & le soufre
 Coulent comme un torrent.

Des froids antres du Nord s'élevent des tempêtes ;
 Un orage nouveau vient menacer nos têtes ;
 Le fer de l'étranger veut couper nos moissons :
 Quelle est l'ardeur funeste
 Ou bien quel feu céleste
 Embrasa ces glaçons !

LA Nature épuisée en ce climat sauvage ;
 Fit naître un peuple obscur dans un dur esclavage ,
 Rampant stupidement sous un cruel pouvoir ,
 Nourri dans la souffrance,
 Et de qui la vaillance
 N'est qu'un vrai désespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine ,
Ces Hyperboréens , ces voisins de la Chine ,
Ces peuples rassemblés des bords du Tanais ,
 Surpris que sur la terre
 Le démon de la Guerre
 Les ait tous réunis :

Vois , de tous tes forfaits quel est le fruit finistre ?
Fléau de la Russie , exécration ministre ,
Monstre que la Discorde a vomie des enfers :
 Ta haine abominable ,
 Ton audace coupable
 Va troubler l'univers :

Mais de l'illusion le brouillard se dissipe :
Dans cet énigme obscur je lis , nouvel Œdipe ,
Que l'Aigle des Césars ; sans honte & sans remord ;
 A , par son artifice ,
 Par fraude & par malice ;
 Excité tout le Nord.

Secouant ses tisons , la Discorde infernale ;
Répandant le venin de sa bouche fatale ,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur :
 La sombre Jalouïe ,
 Les serpens de l'Envie
 Ternissent sa splendeur :

Ah , quand reviendrez-vous , heureuses Destinées ;
Qui sous le vieux Saturne ourdites les années ,
Et les jours fortunés de l'Univers naissant ?
 Seroit-ce que nos crimes
 Nous rendent les victimes
 D'un sort plus violent ?

Et

Et quoiqu'en aboyant , l'indiscrete Satyre
Divulgue avec aigreur que l'univers empire ,
Que nous serons suivis de plus méchans neveux ;

• Méprifons ces chimeres :
Oui , nous valons nos peres ,
Ils valoient leurs aïeux.

MAIS quel dieu fecourable a par fa voix puiffante
Arrêté dans fon cours l'audace violente
Dont étoient animés nos furieux rivaux ?

Qui diffipa ce rêve ,
En émuouffant le glaive
Qu'aiguifoit Atropos ?

TELS qu'aux coups redoublés du trident de Neptune ,
Se calmerent les flots d'une mer importune ,
Que l'amant d'Orythie avoit mis en fureur ;

Que la vague qui gronde ,
En appaifant fon onde
Parut trembler de peur :

AINSI lorsque Louis en Albion s'explique ;
Que l'Univers entend , de fa voix pacifique ,
Retentir en tous lieux les magnanimes loix :

Mars fufpendant fes armes ,
Met fin à fes allarmes
Qui menaçoient cent rois.

VENEZ , Plaiſirs charmans ; venez , Graces naïves ;
Que vos jeux deformais embelliffent nos rives.
Je confacre mon luth au beau dieu des Amours ;

Rempli de fon délire ,
Déjà ce dieu m'infpire ;
Adieu , Mars , pour toujours.



O D E V I I.

AUX PRUSSIENS.

PRUSSIENS, qui brillez d'une immortelle gloire ;
Ceints des plus beaux lauriers que donne la Victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
La paix & la mollesse,
Ne corrompent vos mœurs.

PAR l'effort généreux d'une vertu commune,
Un peuple sous les loix asservit la fortune ;
Il brave les dangers, il brave le trepas :
Mais sa vertu passée
Peut se voir éclipée,
S'il ne la soutient pas.

VAINQUEURS audacieux de la fiere Aufonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Vous vites ses héros expirer à vos pieds.
Si Carthage vous loue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous vos lauriers.

AUTREFOIS l'Orient trembloit devant l'Attique ;
Ses valeureux guerriers, sa sage politique,
Imprimoient le respect qu'attirent les succès ;
Et de gloire animée,
Elle défit l'armée
Dont l'accabloit Xercès.

Au

Au sein de ses grandeurs naquirent mille vices ;
 L'Intérêt y trama ses noires injustices ;
 La lâcheté parut où regnoit la Valeur ;
 Et sa force épuisée
 La rendit la risée
 De son nouveau vainqueur.

Ainsi lorsque la nuit répand ses voiles sombres ;
 L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres ;
 Il enchante nos yeux , son éclat éblouit :
 Mais dès qu'on l'a vû naître ;
 Il vient à disparaître ;
 Son feu s'anéantit.

Le soleil plus puissant , du haut de sa carrière ,
 Dispense constamment sa bénigne lumière :
 Il fond jusqu'aux glaçons des rigoureux hivers :
 Son influence pure
 Ranime la nature
 Et maintient l'univers :

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source ;
 Il en est le principe , il en est la ressource.
 Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient ,
 Les astres qui pâlisent
 Bien-rôt s'enfvelissent
 Dans un obscur néant.

TEL est , ô Prussiens , votre auguste modèle :
 C'est trop peu d'acquérir une gloire immortelle ;
 L'effort de la vertu , c'est de la soutenir.
 Le Temps prompt dans sa fuite ,
 Efface le mérite ,
 S'il vient à se ternir.

DES empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frappant de la haine céleste ;
Rien n'étoit arrêté par l'ordre des Destins.

Où prospère le sage ,
L'imprudent fait naufrage :
Le sort est en nos mains.

HÉROS , vos grands exploits élèvent cet empire ;
Soutenez votre ouvrage , ou votre gloire expire ;
Au comble parvenus , il vous faut élever :

Dans ce point de puissance ,
Tout mortel qui n'avance
Est prêt à reculer.

DANS le cours triomphant de vos succès prospères ;
Soyez humains & doux , généreux , débonnaires ;
Et que tant d'ennemis sous vos coups abbatus ,

Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage
Qu'à vos rares vertus.



O D E V I I I.

LA V I E E S T U N S O N G E.

C H E R Maupertuis, le Tems s'enfuit;
De l'aurore de la jeunesse
Il nous entraîne à petit bruit,
Vers la décrépète vieillesse;
De nos plaisirs, de nos amours
La Mort vient retrancher le cours:
Pour venir & pour disparaître,
Pendant l'espace d'un moment,
Sur un théâtre si mouvant,
Etoit-ce la peine de naître?

M E s beaux jours se sont écoulés,
Ainsi qu'une onde fugitive;
Mes plaisirs se sont envolés,
Et sans espoir qu'on les captive:
Déjà de la froide Raison
Je suis la Stoïque leçon;
Lorsque je baïsse, elle s'élève:
La vie est un songe insensé
Dont tout événement passé
Paroît plus frivole qu'un rêve.

H O M M E

O D E S.

11e

H O M M E si fier homme si vain ;
De ce que ton foible esprit pense ;
Connois ton fragile destin ;
Et réprime ton arrogance.
Ton terme est court , il est borné :
Le Sort , du jour que l'homme est né ,
L'entraîne vers la nuit obscure ;
Là s'engloutit le genre-humain ,
Le sujet & le souverain ,
La race présente & future.

C O M M E N T à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée ?
Pourquoi tant d'orgueilleux projets
D'une ambition effrénée ?
Héros qui préparez des fers
A vos voisins , à l'Univers ,
Pour établir votre mémoire ;
Ivres de vos folles grandeurs ,
Ah ! reconnoissez vos erreurs
Et le néant de votre gloire.

J E veux que de vos grands exploits ;
La terre se trouve allarmée ;
Et qu'au-dessus du nom des rois
Vous élève la Renommée :
La paix termine vos combats ;
Enfin victimes du trépas
On dit un mot de votre vie ;
Bientôt les siècles destructeurs
Effacent toutes vos grandeurs :
A la fin le héros s'oublie.

C ij

S r

Si vous brillez par vos vertus ;
 Si vous méritez nos*estimes ,
 Vos grands noms seront confondus
 Parmi les noms les plus sublimes :
 Si , par une fatale erreur ,
 Vous vous trompâtes sur l'honneur ,
 Quel sera votre sort funeste ?
 Souvent un Monstre furieux
 Vante ses exploits glorieux
 Quand tout l'Univers le déteste :

A H ! quelle immensité des tems ;
 Depuis qu'au maître du tonnerre
 Il a plû par trois mots puissans
 De donner la forme à la terre !
 Le Temps s'échappe & fuit soudain ;
 Et sans commencement ni fin ,
 Il doit ainsi toujours poursuivre :
 Oui , notre terme limité
 N'est qu'un point dans l'éternité :
 Etre un instant s'appelle vivre.

Si l'homme avoit à subsister
 Pendant un siecle dans ce monde ;
 Peut-être oseroit-on flatter
 L'orgueil sur lequel il se fonde.
 Vos vœux , mortels audacieux ,
 Vont à vous égaler aux dieux :
 Vous ! nés pour ramper dans la fange ;
 Pour vivre un instant & périr ;
 Vous ! nés pour vous anéantir ,
 Etes-vous dignes de louange ?

POURQUOI

P O U R Q U O I percer dans l'avenir ?
Est-il là de bonheur suprême ?
Ce bonheur, si rare à tenir ,
Ne se trouve que dans soi-même.
L'homme n'est pas sûr d'un moment ;
Il passe très-rapidement ,
Par le monde comme en voyage :
Quelle erreur peut nous éblouir ?
Nous n'avons qu'un tems pour jouir ;
Le perdre c'est n'être pas sage.

R I C H E S S E S , vains titres, honneurs ;
Gloire, frivole renommée ,
Eclats faux, éclats imposteurs ,
Vous n'êtes que de la fumée :
Les mortels constamment dupés
Sont toujours de nouveau trompés ;
En se fondant sur l'apparence :
Rien n'est de solide ici bas ,
Et les plus durables états
Sont le jouet de l'inconstance.

R E C O N N O I S S O N S notre néant ;
Nos préjugés & nos foiblesses ;
Tout ce qui nous paroît si grand ,
N'est qu'un amas de petitesse :
Transportons-nous au haut des Cieux ;
De sa gloire jettons les yeux
Sur Pekin , sur Paris , sur Rome ;
Leur grandeur disparoît de loin :
Toute la terre n'est qu'un point ;
Ah ! que fera-ce donc de l'homme ?

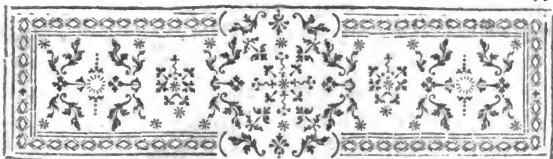
C iij

Nous

O D E S.

Nous nageons pleins de vanité,
Entre le tems qui nous précède,
Et l'absorbante éternité
De l'infini qui nous succede.
L'homme desire les faux biens,
Il ne s'occupe qu'à des riens,
Il est déchiré par l'envie;
Plein de ce songe séduisant
Il s'éclipse dans le néant :
Tel est le sort de notre vie.





EPITRES.

EPITRE PREMIERE.

A MON FRERE LE PRINCE DE PRUSSE.

O V o ſ s , en qui mon cœur, plein d'un ſincere amour ,
Chérit encor le ſang qui lui donna le jour !
De mes plus chers parens la reſſemblante image !
Vous qui de leurs vertus héritez l'aſſemblage ,
O frere ! en qui je vois briller avant les ans ,
Toutes les qualités qu'ont les héros naiſſans ,
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincere :
La Vérité vous parle, elle a droit de vous plaire ;

VAINQUEUR des préjugés & de l'opinion
Dont le foible vulgaire idolâtre un grand nom ;
De vos aïeux fameux que nous vante l'hiſtoire ,
Vous ne prétendez point de tenir votre gloire :
Toute gloire empruntée eſt indigne à vos yeux ;
Vous ſaurez l'acquérir par des faits glorieux.

Le courage d'Albert, qu'on ſurnomma l'Achille ,
N'eſt pour ſes deſcendans qu'une leçon utile ;

CIV

Et

Et ce sage Nestor, ce prudent électeur,
 Si nous ne l'égalons, fait notre deshonneur :
 Ce héros immortel dont l'ame magnanime
 Dans la paix, dans la guerre également sublime ;
 Lui fit par l'univers donner le nom de grand,
 Nous met comme des nains à côté d'un géant.
 Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut suivre ;
 Qui n'y fait aspirer est indigne de vivre.

Si dessous un laurier pouffoit un vil chardon,
 Le jardinier soigneux, sans grace ni pardon,
 Sauroit déraciner cette plante sauvage,
 Placée indignement sous un si noble ombrage.
 Tels sont les descendans, corrompus, vicieux,
 Qui semblent renier leurs illustres aïeux :
 Tombés dans le mépris & dans l'ignominie
 Ils font d'un tronç fameux une branche pourrie ;
 Et leurs peres, brillans d'éclatantes vertus,
 Eclairent de plus près leurs vices confondus.

C'EST un roc élevé que la haute naissance ;
 L'homme en entier paroît dessus cette éminence ;
 Et sans cesse observé par des yeux attentifs,
 On juge ses projets & leurs secrets motifs ;
 Et sur ses actions le public inflexible
 Prononce hardiment l'arrêt irrémissible :
 Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems ;
 Il lit au fond du cœur avec des yeux perçans :
 Ce censeur sourcilieux, ce précepteur sévère
 Condamne dans les grands les défauts du vulgaire.
 Oui, le moindre faux pas que nous faisons nous perd,
 Il n'est plus de retour pour nous dans l'univers.
 De nos légers écarts la terre est informée ;
 Nous occupons tous seuls la prompte Renommée ;

Ses

Ses cent bouches, prônant nos vertus, nos défauts ;
Ou nous font des censeurs, ou nous font des rivaux.

A I N S I plus votre rang vous élève en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde ;
C'est lui que l'on estime, & vous devez savoir
Que l'exemple est sur-tout votre premier devoir.
L'exemple d'un grand prince impose & se fait suivre ;
Lorsqu'Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre ;
Lorsque Louis le grand brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout suivit la Cour ;
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotoit son breviaire.

T O U T Prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Le lâche courtisan n'a qu'une ame commune,
N'adorant en effet que l'aveugle Fortune,
Alexandre, dit-on, eut le torticolis :
De tous ses courtisans le cortège poli
Par art négligemment laissoit pencher la tête.

T E L est des courtisans l'usage deshonnête :
Renversez & leur coupe & le fatal poison
Qu'ils savent préparer pour troubler la raison.

Q U E L que soit le pouvoir qui nous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours notre ouvrage :
C'est un plaisir divin de faire des heureux,
Il transporte les cœurs nobles & généreux :
Surtout n'abusons point d'une vaste puissance,
Et n'écoutons jamais la voix de la Vengeance.
Qui ne peut se dompter, qui ne sait pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

D E nos conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître ;

Il régla les états ; & souvent au hazard ,
 L'un devint favetier , & l'autre fut Cefar.
 La faveur qu'il difpenfe en fa bizarrerie ,
 Eft pareille aux billets pris d'une loterie :
 Si nous avons gagné , tant d'autres ont perdu ;
 Ne les insultons point , leurs vœux font confondus ;
 C'eft ainfi que d'un bloc un ouvrier peut faire
 Un uftencile abjeét ou le faint qu'on vénere ;
 La matiere eft égale , & c'eft fa volonté ,
 Qui fixe fon ufage & forme fa beauté.

A I N S I tous ces humains dont la terre fourmille ;
 Sont fils d'un même pere , & font d'une famille ;
 Ils font nés vos égaux , ils font du même fang ,
 Quelque élevé que foit l'orgueil de notre rang ,
 Aimons donc les humains , puifqu'ils font tous nos freres ,
 Volons à leur fecours , foulageons leurs miferes ,
 Supportons leur foibleffe , épargnons leurs défauts ,
 Devenons leurs fauveurs , & non pas leurs bourreaux ,
 Qui les croit tous parfaits , ne connoît pas l'Europe ;
 Qui les croit fcélérats , a l'efprit mifanthrope.

Tout grand feigneur trop vain eft vû de mauvais œil ;
 On détefte fa gloire , on rit de fon orgueil :
 Autant que la hauteur nous rend infupportables ,
 Autant nous chérit-on doux , bienfaifans , aimables.
 La Fortune en tout tems trouva des envieux ,
 Satyriques obscurs , cenfeurs faftidieux :
 Afin que de vos champs l'abondante récolte
 De leur jaloufe aigreur n'anime la révolte ,
 Au fein de vos grandeurs portez l'humilité ,
 Le defir de fervir , fur-tout l'humanité.
 Qu'au malheureux toujours votre fecours utile
 Faiffe de votre toit fon port & fon afyle ;

Tirez

Tirez de la misère & de l'obscurité
Les talens indigens, l'honneur, la probité.

TELS ont été les grands dont l'immortelle gloire
Subsistera toujours tant que vivra l'histoire;
Peres de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom chéri se donne aux meilleurs souverains.

IL est un monstre affreux, né de la Perfidie,
Enragé, plein de haine, & calme en sa furie;
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard;
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard;
Il fut nourri de fiel, abreuvé de malices,
La Trahison l'arma de ses noirs artifices;
Il respire le meurtre, il rampe auprès des grands;
Ses sanguinaires traits frappent les innocens:
Etre blessé par lui, c'est un mal incurable,
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.

GARDEZ-VOUS des attraites de ce monstre trompeur;
Fuyez cet assassin tout souillé de noirceur;
Soutenez l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

SI vous voulez pour l'âge amasser un trésor
Plus rare & précieux que les bijoux & l'or,
Devouez vos beaux jours dès votre adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science;
C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
La Sagesse est le lait dont l'ame se nourrit;
L'Erreur est son poison; contre cette idiote
La Vérité brillante est le sûr antidote.

L'ETUDE embrasse tout, (tant elle a de grandeur!)
L'air, la terre, la mer, le ciel & son auteur,
Les desseins du Très-haut, ses ouvrages immenses,
Qui confondent toujours nos foibles connoissances:

Au

Au bord de cet abyme il faut vous arrêter ;
Un desir curieux peut y précipiter.

Q U' A V E C votre savoir marche la modestie :
Ayez toujours pour but le bien de la patrie.
Qui s'instruit pour briller, n'en devient pas meilleur ;
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.

S O Y E Z l'ami des arts, & des talens le pere ,
Mais sachez réunir par un choix nécessaire ,
Les qualités du sage à celles du héros :
Quittez , lorsqu'il le faut , les arts pour les travaux.

A u sein de ses exploits le vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageoit son hommage :
Ainsi de toute gloire avide à vous munir ,
Tous les talents sur vous pourront se réunir.

I L est une Beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paroît resplendissante ;
La santé sur son front brille dans sa vigueur ;
La gaité l'accompagne avec la belle-humeur ;
Tout en elle est transport , tout est rempli de vie ;
Elle aime les plaisirs & même la folie ;
Sur un trône de fleurs elle embrasse Venus ;
Et le thyrsé à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connoissez-vous point cette aimable déesse ?
Mon frere , elle est en vous : c'est l'aimable Jeunesse.

C R A I G N E Z de ses excès l'égarement fatal ,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.

L A mollesse en tout tems fut contraire à la gloire ;
Sur elle remportez la premiere victoire ;
Domptez vos passions, il en est encor tems ;
Elles font des humains esclaves ou tyrans :
Qui ne les asservit sous un sceptre Stoïque ;
Est contraint de plier sous leur bras despotique.

Rien

Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux,
Que de se voir chargé de mille fers honteux.
Mais sur-tout des héros évitez la foiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse ;
On peut à tous les goûts se prêter sagement ;
Le plaisir est plus fin reçu modérément :
Je blame des premiers cette misanthropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie ;
En nous interdisant tous genres de plaisirs.

Que seroient les humains sans vœux & sans desirs ?
Automates pensans , quiétistes imbécilles ,
De la société fardeaux très-inutiles ,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal ,
Seroient ensevelis dans un sommeil fatal.
Nos desirs sont des feux qui réchauffent notre ame ;
C'est leur embrasement qu'on redoute & qu'on blâme :
Il est certain milieu qu'il faut savoir tenir ,
La sagesse, mon frere, y fait enfin venir.

M A I S c'est bien à mon âge à parler de sagesse !
De mes égaremens je sens toute l'ivresse ,
Je sens, en proférant le nom de la vertu ,
Mon amour-propre, hélas ! en fuite & confondu :
Sans traîner ce discours & trop long & trop ample ,
Ah ! je devrois plutôt vous prêcher par l'exemple !



ÉPIÎRE II.

A HERMOTHIME.

SUR L'AVANTAGE DES LETTRES.

ÉCOUTEZ, Hermothime ; une amitié sincère
Remplit mon cœur pour vous des sentimens d'un père :
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux :
Ah ! faut-il vous prier de vouloir être heureux ?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance ,
Je vois , plein de douleur , dans votre adolescence ,
Le cours impétueux de vos égaremens ;
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens ;
Le frein de la raison secoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre passage ;
Ces feux séditions qui brûlent votre cœur ,
Tout ce que je prévois , hélas ! tout me fait peur.

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice ,
Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse ,
Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux ,
Où Circé transforma ses captifs malheureux ;
C'est-là que les Plaisirs ont le chant des Sirenes ;
Leurs prestiges charmans , l'or dont brillent vos chaînes ,
La fausse liberté , la licence & le bruit ,
Une foule d'erreurs , enfin tout vous séduit.

Je vous dois mes secours ; aidés d'un bras Stoïque ,
Détruisons & le charme & le palais magique :

Ouvrez

Ouvrez enfin les yeux sur vos égaremens ;
Et fuyez le pouvoir de ces enchantemens.
Regrettez vos beaux jours qu'emporta la paresse ,
Ces momens précieux plongés dans la mollesse ,
Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir ,
Que le réveil soudain doit faire évanouir.

Si le vice abrutit & rend l'homme difforme ,
Devez à vos vertus votre première forme ;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur ,
Qui nourrissent l'esprit & menent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au public imbécile
Qui de ses passions est l'esclave servile ,
Qui n'a pu distinguer dans sa brutalité ,
La débauche d'avec la pure volupté ;
Qui semblant absorbé dans la crapule obscène ,
Meurt sans avoir vécu , ne végétant qu'à peine.

Suivez l'instinct du peuple , ou suivez la Raison
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon ;
Préférez ses conseils : la Raison salutaire
N'interdit point à l'homme un plaisir nécessaire.
Apprenez que c'est moi qui dois vous enseigner
Des plaisirs qui sur vous sont dignes de régner ,
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame ,
Nourrissent dans l'esprit une divine flamme ;
Qui charment la jeunesse & la caducité ,
Brillans dans la fortune & dans l'adversité ;
Ces vrais biens au-dessus de la vicissitude
Nous suivent dans le monde & dans la solitude ,
Dans les champs , à la ville , en exil , à la cour ,
Egalement d'usage en toute heure , en tout jour ,
Ils font dans tous les tems le bonheur de la vie.

Les dieux tournant sur nous leur clémence infinie ,

Ayant

Ayant pitié des maux des vulgaires humains ;
 Leur ont prêté l'appui de deux êtres benints :
 L'un c'est le doux Sommeil , & l'autre l'Espérance :

MAIS de ces mêmes dieux la puissante assistance ;
 Pour les sages exprès fit un consolateur ;
 Pallas nous amena ce secours enchanteur ;
 C'est l'Etude en un mot : beauté toujours nouvelle ;
 Plus on la voit de près , plus elle paroît belle ;
 Les hommes fortunés que son amour remplit ,
 Négligent les faux biens & cultivent l'esprit ;
 La science est le don que sa main distribue :
 Mais ne présumez point qu'elle se prostitue ;
 Les Arts sont comme Eglé dont le cœur n'est rendu
 Qu'à l'amant le plus tendre & le plus assidu.

Si vous savez l'aimer , prodigue en ses largeesses ;
 Elle ouvrira pour vous des sources de richesses ,
 L'usage qu'on en fait les augmente encor plus ,
 C'est l'ample magasin de toutes les vertus.

LA Vérité tenant la plume de l'Histoire ,
 Embrassant tous les tems , présente à la mémoire
 Ces empires puissans que le ciel fit fleurir ,
 Qu'on vit naître , monter , s'abaisser & mourir.

C'EST-LA qu'on apprend l'art de régner sans puissance ,
 En pliant les esprits au gré de l'éloquence ,
 Qu'on peut s'étudier , & que maître de soi ,
 En vainquant ses desirs on est son propre roi ;
 Qu'avançant pas-à-pas , l'Expérience sûre ,
 A force de sonder , devine la nature ;
 Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni ;
 L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini ;
 Remonter des effets à leurs premières causes
 Et saisir les liens invisibles des choses.

Oui ;

OUI, le sage en effet maître des élémens ;
 Citoyen de tous lieux , rassemble tous les tems :
 Il voit avec mépris sur ce triste hémisphère
 De la grandeur des rois la lueur passagère ,
 Et ces riens importans que l'on croit ici bas
 Trop dignes d'exciter la fureur des combats :
 Amant des vérités il hait ce qui l'abuse.

Ainsi lorsque Metelle assiégea Syracuse ;
 Archimede ignoroit dans un profond repos
 Les succès des Romains dans leurs derniers assauts :
 Quand la mort l'assaillit dans son cabinet même ,
 Ce sage méditant résolvoit un problème ;
 Pareil par son génie aux esprits éternels
 Il méprisoit la fange où rampent les mortels.

Trop fier dans ses succès, trop bas dans son naufrage ,
 Que le peuple est petit lorsqu'on l'oppose au sage !

Pour connoître ce peuple , examinez Varus ;
 C'est un impertinent favori de Plutus :
 Un rien porte le trouble en son âme vulgaire ,
 Sa fortune en changeant l'abat , le désespère ,
 Et lâche en son malheur il est humb'le & rampant.

Un sage aux coups du sort demeure indifférent ,
 Lorsque Bayle entendit qu'un (*) Prêtre colérique ,
 Animé contre lui d'un zèle fanatique ,
 Avoit indignement fait rayer le tribut ,
 Que Rotterdam payoit au mérite qu'il eût ;
 Tout pauvre qu'il étoit , se mettant à sourire ,
 Sans marquer de chagrin , il poursuivit d'écrire.

Malgré notre infortune & malgré nos jaloux ;
 Les trésors de l'esprit restent toujours à nous.

(*) *Jurieu*.

Ils font . . . Mais ce discours qui déjà vous ennuie ,
 Allonge de trois doigts votre physionomie ;
 Vous dites : « Remarquez soixante bons quartiers ,
 » Qui distinguent mon nom de ceux des roturiers ;
 » On connoît mes aïeux ; mon antique noblesse
 » M'allia dans l'Empire à mainte altière altesse ;
 » Je possède des biens , des talens , de l'esprit ,
 » Et je plais , si j'en crois ce que le monde en dit ;
 » La Nature agissant comme une tendre mere ,
 » A si bien fait pour moi , que l'Art n'a rien à faire ».

J'EN conviens : La Nature eut des égards pour vous ;
 Mais sans vous courroucer , (qu'il soit dit entre nous)
 Elle eût autant de soin de cette pierre brute ,
 De ce cocon de soie au ver servant de hute ,
 De la vigne qui croît sauvage dans les champs.

C'EST l'Art qui les raffine : il taille les brillans ,
 Et ce cocon filé passant sous des roulettes
 Artistement tissé par mille mains adrettes ,
 Eblouit dans l'étoffe ; & ses riches couleurs
 L'égailent à l'iris , & surpassent les fleurs.

SANS le secours de l'Art , la grappe , en soi-même aigre ,
 Au lieu d'un doux nectar produiroit du vinaigre :
 Quand la Nature a fait , c'est à l'Art de polir ;
 Et le grand point consiste à les savoir unir.

Vous avez de grands biens ; mais pouvez-vous donc croire
 Qu'un abjecte métal vous comblera de gloire ?
 Et que de vos aïeux les insignes vertus
 Honorent votre nom depuis qu'ils ne sont plus ?
 Votre esprit est imbu de préjugés vulgaires ,
 Tous vos titres anciens ne sont que des chimères ;
 Le mérite est en nous , non pas dans ces faux biens
 Que le Hazard reclame & reprend comme siens ;

Un

Un richard estimé, l'est par bizarrerie :

Le jugement public sur lui change & varie :

VINGT mille francs à Brieg font un homme opulent ;

S'il les porte à Berlin ; il n'est qu'un indigent :

Quand Berlin le méprise, & que tout Brieg l'admire

Ne faut-il pas conclure, en plaignant leur délire,

Que, l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,

Le jugement public retombe sur le bien ?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque

D'un certain vieux Bernard, personnage burlesque ;

Qui seigneur suzerain de huit millions d'écus ;

Ne possédant d'ailleurs ni graces ni vertus,

Tenoit les vendredis, par grandeur, table ouverte

Et pour tout parasite également couverte.

Dans sa maison logeoit un aimable Bernard,

Qui nourri d'ambrosie, abreuvé de nectar ;

Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace ;

Sur le Pinde auprès d'eux avoit choisi sa place :

A cette maison vint un duc des plus gourmets ;

Qui sur ses doigts savoit l'Apicius François.

Pour qui siffler ? lui dit un suisse à bonne mine.

Pour celui des Bernards auprès duquel on dîne,

Répondit le seigneur d'un air déterminé ;

Méprisant les Bernards, estimant le dîné,

Trouvant dans la maison, à la table peut-être ;

Tout bon & rien de trop ; exceptez-en le maître :

HERMOTHIME, les biens ne font que des jaloux

Travestis en amis qui se moquent de nous ;

Complaisans, doux, flatteurs, pendant notre abondance,

Dès le premier revers paroît leur inconstance ;

Arrogans, dédaigneux ils font les inconnus ;

La main qui les nourrit ne les retrouve plus ;

La richesse à leurs yeux tient lieu de caractère ;
Et Plutus à leur gré d'un sot fait un Voltaire.

Le mérite à la longue est à coup sûr vengé ;
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé ;
Qui paroît dérober sa stupide ignorance
Sous l'appareil pompeux de sa magnificence.
C'est un balon bouffi que l'air a fait enfler ,
Qui s'affaîsse soudain dès qu'on le veut percer.

La Fortune en ses dons n'en a point de solides ;
Ses progrès sont subits , ses chûtes sont rapides.
Je méprise un faquin de titres revêtu ,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu ;
Au sage Algarotti , qui d'une ardeur active
Défriche son esprit , sans cesse le cultive ;
Au Sceptique d'Argens , disciple de Platon ;
Au profond Maupertuis , émule de Newton.

Si votre esprit aspire au bonheur d'être utile ;
Appliquez tous vos soins à devenir habile :
On rit d'un ignorant , on fuit un débauché ;
Le mérite solide est toujours recherché.

Lorsque les matelots voient grossir sur leurs têtes
Cent nuages obscurs enfantant des tempêtes ;
Que tout tremblant d'effroi chacun court au travail :
Ne confieront-ils pas alors le gouvernail
Au plus expert pilote , & non pas au plus riche ?
Dans ce pressant danger nul matelot ne triche ;
Il n'est plus de faveur , d'égards ni de pouvoir ;
On n'a d'autre recours que dans le vrai savoir.

Il n'est aucun plaisir digne de nous séduire ,
Que cette avidité d'apprendre & de s'instruire :
C'est peut-être le seul qui souffre des excès ,
Et que le noir remords n'accompagna jamais :

Mais

Mais vos plaisirs pervers qu'avec raison je blâme ;
 Laisaient en vous quittant un vuide affreux dans l'ame ,
 Et le pesant Ennui , blasé sur tous les goûts ,
 Vient , en bâillant cent fois , vous endormir chez vous.

Si l'appât de la Gloire en secret vous attire ,
 Apprenez qu'a ux talens elle offrit son empire ,
 Et que la Renommée eut les mêmes égards
 Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.
 On a vû des héros qui rendirent hommage
 Au mérite , à l'esprit , à la vertu du sage.

LE Vainqueur de l'Asie en subjuguant cent rois ,
 Dans le rapide cours de ses brillans exploits ,
 Estimait Aristote , & méditoit son livre :
 Heureux si son humeur plus docile à le suivre ,
 Réprimant un courroux trop fatal à Clitus ,
 N'eût par ce meutre affreux obscurci ses vertus !
 Mais ce même Alexandre arrêtant sa furie ,
 En faveur de Pindare épargna sa patrie :
 La Grece étoit alors le berceau des beaux Arts ;
 La Science y naissant s'étendit toutes parts :
 De la gloire des rois vains juges que nous sommes ,
 L'époque des beaux Arts est celle des grands hommes.

AVANT que Rome attînt au point de sa splendeur ,
 Le Sénat n'honorait que la force & le cœur ;
 Mais le grand Africain , destructeur de Numance ,
 Protecteur d'Ennius , ami de la Science ,
 Apprit par son exemple à ses grossiers rivaux
 Que les Arts n'ont jamais dégradé les héros.

CESAR vint après lui ; le vainqueur de Pompée
 Tint dans ses mains le sceptre & la plume & l'épée.

DEPUIS , l'heureux Auguste apaisant l'Univers ;
 Dans un temple tout d'or plaça le dieu des vers ,

La muse de Maron & la lyre d'Horace
 A la postérité, pour lui demandant grace,
 Par l'effet enchanteur de leurs illusions
 Détournèrent nos yeux de ses proscriptions.

A P R È S les Antonins, Mars rempli de furie,
 Rétablit dans ces lieux l'antique barbarie ;
 Apollon prit son vol vers la céleste cour ;
 Le dieu du Goût quitta ce terrestre séjour ;
 L'Innocence usurpa l'empire sur ces rives ;
 Et l'on ne vit par-tout que Muses fugitives
 Attendrir l'Orient de leurs tristes récits.

D O U Z E siècles après, s'éleva Médicis * ;
 A sa voix les beaux Arts rappelés à la vie,
 Pour la seconde fois ornerent l'Italie :
 En vain François premier essaya de son tems
 De façonner aux Arts les François ignorans ;
 Ces jours si fortunés n'étoient pas prêts d'éclorre ;
 Richelieu par ses soins en prépara l'aurore :
 Mais leur plus bel éclat fut sous Louis le grand ;
 Ce regne merveilleux en tout genre brillant ,
 Couvrant ce sage roi d'une gloire immortelle ,
 A tous les rois François servira de modèle.

T O U S les tems ont ainsi respecté le savoir ;
 Etendre notre esprit est pour nous un devoir :
 Oui, l'auguste Science est pour celui qui l'aime
 Un organe nouveau de son bonheur suprême,

E S P R I T S anéantis, automates pesans ,
 Imbécilles humains absorbés dans vos sens ,
 On voit revivre en vous ce roi grand & superbe ;
 Qui dégradé du ciel, rampoit & broutoit l'herbe :

* Côme de Médicis, Restaurateur des Lettres.

Votre

Votre vie est un rêve , un éternel sommeil ,
Pour lequel à jamais il n'est point de réveil.

CRAIGNEZ ce sort affreux , ô mon cher Hermothime ,
Arrêtez votre course au bord de cet abyme
Où vous voyez périr des imprudens , des fous ,
Plongés dans leurs plaisirs , noyés dans leurs dégoûts ,
Opprobre des humains que le monde méprise.

LA Sagesse prospère où périr la Sottise ,
Tous les êtres , des dieux ont reçu certain don ,
Les animaux l'instinct , les hommes la raison :
Qui cultive l'esprit d'une ardeur empressée ,
Animal par les sens , est dieu par la pensée :
Pourriez-vous négliger ce présent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux ?

L'ESPRIT se perd enfin chez les Sardanapales ;
Il est pareil au feu qu'attisoient les Vestales ,
Il faut l'entretenir ; l'étude le nourrit ;
S'il ne s'accroît sans cesse , il s'éteint & périr.
Voilà le seul parti que le sage doit suivre :
Végéter , c'est mourir : beaucoup penser , c'est vivre.

E P I T R E I I I .

SUR LA GLOIRE ET L'INTÉRÊT

SOIT dégoût , soit dépit , ou bien soit que tout s'use ;
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse :
Mon feu s'éteint , je touche à l'arrière-saison ;
Il est tems d'écouter la tardive raison.
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse :
D'autres tems , d'autres mœurs. Dans l'âge , la sagesse

D i i i j

Etouffe

Etouffe les transports de nos desirs ardens.
 Ah ! remplaçons l'erreur par l'utile bon-sens ;
 Et la balance en main , pesons au poids du juste
 Les cruautés d'Octave , & les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué , le nom de vertueux ,
 Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux ?
 Pouvons-nous le donner à ce fier Insulaire ,
 Qui de son cabinet croit agiter la terre ?
 De ses propres sujets habile séducteur ,
 Qui des grands & des rois dangereux corrupteur
 Marchande au poids de l'or un secours mercénaire ;
 Et souscrit en riant cet arrêt sanguinaire :]
 Mortels , égorgez-vous ; tel est mon bon plaisir.

Où , pouvons-nous souffrir qu'avide à s'en saisir
 Un nouvel Harpagon , plus lâche & plus avare ,
 Affrontant la vertu , sans scrupule s'en pare ?
 Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur ?
 D'un titre glorieux il est l'usurpateur ;
 Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites :
 Quels sont donc ses hauts faits ? quels sont ses grands mérites ?

IL a trente vaisseaux prêts à sortir du port ;
 Un vent fâcheux l'arrête , il querelle le Sort ;
 Il brûle de partir , & son espoir le flate
 D'acquérir les trésors de l'Inde & de l'Euphrate ;
 D'enrichir ses neveux dans ce climat lointain ,
 Dont Vespuz le premier découvrit le chemin.

MAIS l'Aquilon s'apaise ; on l'appelle , il s'embarque :
 On leve l'ancre ; il part : plus content qu'un monarque ,
 Il brave les dangers , il brave les saisons.
 L'été n'a plus de feux , l'hiver plus de glaçons :
 Plus dur dans ses travaux que ne le fut Alcide ,
 Il n'est plus de péril quand l'intérêt le guide,

Un

UN nuage orageux vient obscurcir les airs ;
 Les flots lancés aux cieux retombent aux enfers.
 Eole se déchaîne , & pousse dans sa rage
 Son vaisseau démâté sur le prochain rivage ;
 Et sur des ais brisés , les chefs , les matelots ,
 Se sauvent à la nâge en abjurant les flots :
 Notre avare maudit cet élément perfide.

A peine est-il sauvé , que l'Intérêt avide ,
 Sans daigner lui donner le tems de se sécher ,
 L'entraîne en lui disant : « Debout , il faut marcher ;
 » Recueille de Plutus les flatueuses promesses ;
 » Pour prix de tes dangers moissonne ses richesses ».

LE péril qui n'est plus est bientôt oublié.
 Ce malheureux avare , à l'Intérêt lié ,
 N'hésite qu'un moment : sa funeste habitude ,
 L'ardente soif de l'or , l'espoir , l'inquiétude ,
 Chassent de son esprit tout desir de repos ;
 Le sommeil sur son front voit faner ses pavots :
 Et notre forcené , tout mouillé du naufrage ,
 Vole pour s'embarquer sur le prochain rivage.

POURRA-t-il dévorer ses trésors amassés ,
 Ces barres , ces lingots dans sa cave entassés ?
 Des faux & des vrais biens vains juges que nous sommes.
 Le fort , plus qu'on ne pense , égalise les hommes.
 Le nécessaire à tous leur étoit dévolu :
 Quel usage Midas fait-il du superflu ?
 Je vois à chaque jour augmenter ses misères ,
 Par de nouveaux besoins devenus nécessaires ;
 Moins riche des trésors dont il sent l'embarras ,
 Que pauvre de tous ceux qu'il ne possède pas.

C'EST bien pis , si ce fou comblant le ridicule ,
 Sans jouir de son bien sans cesse l'accumule ;

Afin qu'un beau matin la Mort à l'œil hagard ;
 De sa tranchante faux moissonnant le richard ,
 Mette en possession de cette immense proie
 Un parent affamé qui s'en pâme de joie ,
 Qui , sans donner le tems d'enterrer le vilain ,
 Dissipe ses contrats , & boit son meilleur vin.
 Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême.

L'AVARE est l'ennemi le plus grand de lui-même ,
 Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain ;
 Il marche à la grandeur le poignard à la main ;
 Sans cesse accompagné du crime sanguinaire ,
 Il est entreprenant & souvent téméraire ;
 Sans regrets , sans remords dans l'horreur des forfaits ,
 Il sacrifiera tout à ses vastes projets ;
 Ses vertus à mes yeux semblent autant de vices ;
 Et ses plus grands travaux d'affreuses injustices ;
 Ces tristes passions , charme des cœurs pervers ,
 Gouvernent les états , & troublent l'univers.

Je vais sur ce sujet vous conter une histoire :
 Le sordide Intérêt & la superbe Gloire ,
 Voyageant par le monde , enrôloient ici-bas
 Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats ;
 Il ne leur échappoit presque aucune personne ;
 Comme on peut le juger , la recrue étoit bonne.
 Ils ouïrent prôner le bonheur de Damon ,
 (D'un berger peu connu hors d'un petit canton ,
 Qui n'aimant que Philis & possédant ses charmes ,
 Vivoit loin des grandeurs , du monde , & des allarmes.)
 La Gloire , en pâlisant , aborda l'Intérêt ,
 Et lui dit : « Que je vois son bonheur à regret !
 » Nous avons égaré dans nos routes scabreuses
 » Des plus sages humains les âmes vertueuses.

» Que

» Que de mortels sans nous heureux, vivans en paix,
 » Jouiroient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
 » Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
 » Allumé tant de fois le flambeau de la Guerre,
 » Et nagé dans le sang de guerriers innocens?
 » Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout-puissans,
 » Mon frere, verrons-nous lâchement sans rien dire,
 » Que cet heureux berger échappe à notre empire?
 » Ah! périssent plutôt mon regne & ma grandeur,
 » Mes palmes, mes lauriers & toute ma splendeur».

ELLE dit, & de plus voilant son imposture,
 Elle prend d'un berger l'habit & la figure,
 En abordant Damon d'un air doux & flatteur,
 Elle lui dit : « Je plains ton sort, pauvre pasteur;
 » Faut-il que les talens dont ton esprit abonde,
 » Restent ensevelis à jamais pour le monde?
 » Quitte l'obscurité, magnanime Damon,
 » C'est une double mort que de mourir sans nom;
 » Il faut à tes vertus une illustre carrière :
 » Il est tems; viens, suis-moi, parois à la lumiere;
 » Recueille les honneurs qui te sont destinés;
 » Les rapides succès sont toujours couronnés.
 » J'annonce à ton génie une grandeur certaine;
 » Choisis; deviens auteur, ministre ou capitaine;
 » Malgré l'oubli des tems ton grand nom respecté
 » S'ouvrira le chemin de l'immortalité.
 » Vois-tu bien ces pasteurs? Je les entends d'avance
 » S'écrier tout surpris: Quelle fortune immense!
 » C'est donc là ce Damon que nous connumes tous!
 » Alain & Licidas en sont déjà jaloux;
 » Ah qu'ils vont envier tes grandeurs nompareilles!

DAMON, à ce discours, nouveau pour ses oreilles,

N'en

N'en est que trop flatté ; le poison suborneur
Pénètre promptement jusqu'au fond de son cœur ;
L'Ambition soudain de son esprit s'empare.

L'INTÉRÊT attentif remarque qu'il s'égare ;
Il saisit le moment qu'il est déjà troublé ,
Afin de lui donner un assaut redoublé ,
Et d'exciter de plus dans le fond de son ame
L'insatiable soif de son métal infame :

« JE plains ton ignorance , ô rustique pasteur !
» Apprends de moi , dit-il , quel est le vrai bonheur ;
» Tu n'es qu'un misérable , & tu crois être sobre ;
» Va , ta simplicité n'est qu'un affreux opprobre.
» Quoi ! Damon lâchement esclave d'un troupeau ,
» Abreuve ses brebis , les tond de son ciseau !
» Tandis que tant d'humains vivans dans l'opulence ,
» Ont consacré leurs jours à la molle indolence :
» Ah ! quel luxe étonnant s'étale chez les grands !
» Des palais somptueux logent ces fainéans ,
» Leurs promenades sont des pompes triomphales ,
» Leurs repas , des festins ; leurs jeux , des saturnales.
» Les hommes ici-bas aux richesses soumis ,
» Leur doivent leurs honneurs , leurs talens , leurs amis :
» Sans argent il n'est rien que misère & bassesse.
» On prône vainement la stérile sagesse :
» Un esprit merveilleux , un mérite divin
» Vous laissent , sans argent , un vertueux faquin :
» L'or a dans ces climats un empire suprême ;
» Il donne à tous vos goûts une influence extrême.
» Faut-il faire valoir des droits litigieux ?
» Votre cœur brûle-t-il de feux séditieux ?
» Allez , d'un marteau d'or frappez contre la porte ;
» Elle s'ouvre , & jamais votre dessein n'avorte :

De

» De l'Univers entier ce précieux métal
 » Est le premier mobile & le nerf principal ».

Le malheureux Damon que l'Intérêt afflige ;
 L'esprit égaré , tombe en ce funeste piège ;
 Ses moutons & Philis , objets de ses plaisirs ,
 Sont effacés soudain par de nouveaux desirs ;
 Ce champêtre séjour lui devient insipide ;
 De grandeurs & de biens sentant la soif avide ;
 Il abandonne enfin brusquement ses brebis.

DIEUX ! que devîntes-vous , malheureuse Philis !
 Cette amante aussi-tôt demi-morte & glacée ,
 Rappelle son amant d'une voix oppressée :
 Ses larmes & ses cris ne purent l'attendrir ;
 L'inconstant de sang froid part sans la secourir ;
 L'Intérêt l'endurcit , & la Gloire hautaine ,
 En méprisant Damon après elle l'entraîne.

QUE d'attraits séduisans n'a pas la nouveauté
 Pour un jeune pasteur dont la simplicité
 Sort novice & sans fard des mains de la Nature ?
 Incertain sur le choix il erre à l'aventure ;
 Les desirs de briller & d'acquérir un nom ,
 L'excitent à prétendre aux faveurs d'Apollon ;
 Ses présages flatteurs & sa gloire enflammée
 Le forcent de hâter la prompte Renommée
 D'annoncer ses succès à tout le genre-humain.
 Il passe promptement par le pays latin ,
 Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie ;
 Secondé dans son vol des aîles du Génie ,
 On le voit au grand jour publiant ses écrits
 Se placer parmi vous , Messieurs les beaux esprits ;
 Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
 Font hurler contre lui la mordante Satyre :

Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux ;
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts :
En blâmant mille fois son ardeur téméraire ,
Fatigué de leurs cris il apprend à se taire.

DAMON quitte le Pinde , & des desseins plus hauts
L'élevent au théâtre où brillent les héros ;
Il court , suivant les pas de Mars & de Bellone
Venger ses citoyens , & soutenir le trône.
L'Audace qui le guide au milieu des hazards ,
Fait tomber devant lui les plus fermes remparts ;
Les ennemis partout ne font que des retraites ;
Aux triomphes nombreux succèdent des conquêtes ;
Quelques membres de moins , quelques exploits de plus ;
Le mettent au niveau du vainqueur de Brutus.

MAIS quel affreux complot ! La pâle & louche Envie
Répand avec noirceur ses poisons sur sa vie ;
Ce monstre diffamant de cent crimes souillé ,
Va flétrir dans ses mains ses immortels lauriers.

« De ses exploits , dit-on , il n'est point le mobile ;
» Des rivaux ignorans le font paroître habile ;
» Je vois dans son audace un fol emportement ;
» Tout soldat dans sa place en auroit fait autant ».

Ces bruits , en grossissant , volent de bouche en bouche ;
Le courtisan malin & le guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux ;
Et l'idiot Public est abusé par eux.

Ah ! Damon , quelle épreuve ! Ambition trompeuse !
Telle est de tes héros la récompense affreuse !
Quand même leurs exploits semblent le surpasser ,
Un seul mauvais succès les fait tous éclipser.

DAMON , dont l'Imposture ose obscurcir la gloire ,
Déçu de son espoir au sein de la victoire ,

Est

Est outré de fureur ; en vain dans les combats
Il poursuit la Gloire au milieu du trépas ;
Mais dans ce désespoir l'Ambition altière
Lui fait tourner ses pas vers une autre carrière :

Il paroît tout-à-coup au fond d'un cabinet ;
Griffonne des traités, met des projets au net ;
Et ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe ,
Devient sombre, rêveur, emporté, misanthrope ;
Avec tous les faux biens, les titres, les honneurs,
Se glissent chez Damon les vices des grandeurs.

LORSQUE la Politique adoptant le sophisme
S'imbut des trahisons du Machiavélisme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs ;
Que ministres trompés & ministres trompeurs :
On proscrivit l'Honneur par ces fausses maximes ;
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes.
Cette corruption qui l'infecte soudain,
Rend Damon soupçonneux, double, dur, inhumain ;
Ivre de la grandeur de son pouvoir suprême,
Il ne voit, ne connoît & n'aime que lui-même ;
Ce n'est plus ce berger, gai, modéré, content,
Qu'un sort doux, mais uni, rendoit compatissant ;
C'est un riche écrasé du poids de sa richesse,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la tristesse :
Il aime son aisance, il trouve des travaux ;
Il cherche des amis, il trouve des rivaux ;
Il doit de l'avenir pénétrer le mystère ;
L'événement douteux lui devient-il contraire ?
Le Public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.
Tandis qu'il se consume à supporter ses peines ;
Le tems qui détruit tout, a fait glacer ses veines :

COMME

C O M M E l'on voit souvent de jeunes libertins ;
 Aux Bacchiques excès consacrant leurs festins ,
 Quand un sommeil heureux a cuvé leur ivresse ;
 Recouvrer au réveil l'esprit & la sagesse :
 Ainsi de son erreur rejetant le poison ,
 Damon retrouve enfin sa premiere raison ;
 Il maudit l'Intérêt , la Gloire & sa folie ;
 Il reprend ses moutons & sa premiere vie ;
 Philis , à son retour , la constante Philis ,
 Embrassant son amant , voit ses vœux accomplis :
 La Parque leur fila des jours tissus de soie :
 Les vertus de Damon ramenerent sa joie .

H E U R E U X qui du bon sens pratiquant les leçons ;
 N'abandonna jamais Philis & ses moutons !
 Les frivoles faveurs que fait la Renommée ,
 Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée :
 Un corps sain , des amis , l'aisance , un peu d'amour
 Sont les uniques biens du terrestre séjour .
 Poursuivez le bonheur du Japon en Espagne ,
 Le chagrin malgré vous toujours vous accompagne ;
 Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux !

A L L E Z donc maintenant , avarès glorieux ,
 Follement vous bouffir d'héroïques chimères !
 Nos fortunes , mortels , ne sont que passageres .
 Tel possède aujourd'hui de superbes jardins ,
 Qui peut-être ce soir seront en d'autres mains :
 Ces biens nous sont prêtés ; le possesseur varie ;
 Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie :
 Le tems rapidement abrége nos destins .
 Faut-il dans l'avenir prolonger nos deslèins ,
 Passer le peu de jours que le ciel nous accorde ,
 Sans repos , sans plaisirs , sans joie & sans concorde ?

Ah !

Ah ! malheur , à ce prix , à qui veut s'élever !

M A I S , par tout ce discours , qu'ai-je voulu prouver ?
Que sur la mer du monde un pilote bien sage
Doit préférer le port au risque du naufrage.

E P I T R E IV.

A R O T E N B O U R G .

S U R L E S V O Y A G E S .

J'EN conviens , Rotenbourg , quoique l'on en présume ;
L'homme est un animal guidé par la coutume ;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné
Est par un vieil usage aux abus enchaîné.
L'immortelle Sottise ira de race en race ,
En maîtrisant toujours la foible populace :
Le siècle la transmet aux siècles à venir ;
Tout sot est son sujet , & doit la soutenir ;
Et tel est de ses mœurs le ridicule code.

Q U I pourroit dénombrer les travers de la Mode ,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits ,
Ses fantâsques decrets , ses tyranniques loix ,
Ses changemens subits , tels que ceux de Protée ,
Ses caprices , ses goûts , son audace effrontée ?
Je compterois plutôt les roses du printems ,
Les épis de l'été , les grappes des sarmens ;
Et de l'hiver glacé . . . mais sans ce préambule ,
Un exemple suffit , & peint ce ridicule.

E

REMARQUEZ

REMARQUEZ, Rotenbourg, que de peres chez nous ;
 Malgré leur gravité, n'en étant que plus fous ,
 Idolâtrant un fils qu'ils trouvent leur image ,
 L'envoient , hors du collège , en droiture en voyage :
 Dans leurs préventions ces obstinés parens ,
 Lors même que leurs fils sont dépourvus de sens ,
 Osent nous soutenir , sans en rougir de honte ,
 Qu'ils feront voyâger leurs nigauds à bon compte :
 C'est , à leur sentiment , un remede prescrit ,
 Qui fait du plus stupide un prodige d'esprit.

Qu'un dieu , foudre des sots , puisse un jour les confondre !
 L'air qu'on prend à Paris , ou qu'on respire à Londres ,
 Rafineroit-il plus que celui de Berlin
 Les fibres engourdis d'un cerveau né mal sain ?
 L'esprit est inhérent & propre à la personne ,
 Le climat n'y fait rien , la Nature le donne :
 Ses organes épais ne se mûriroient pas
 Dans les serres où l'art pousse les ananas.

Ces propos insensés font émouvoir ma bile ;
 Je ne puis de sang-froid voir ces fous dans la ville
 Se conduire & penser si ridiculement.

Un jour je m'emportoïs , & leur dis brusquement :
 « Avez-vous résolu dans votre frénésie
 » De vous deshonorer avec notre patrie ;
 » En premenant par-tout sans rime ni raison ;
 » L'opprobre de la Prusse & de votre maison ?
 » Et que diront de nous les nations polies ?
 » Certes leur vanité rira de nos folies :
 » En voyant arriver ce vol de plats nigauds ;
 » Ils nous traiteront tous de Huns , de Visigots :
 » Je crois voir des François qui secouant la tête ,
 » Diront avec dédain : Ah , que ce peuple est bête !

» L'esprit

» L'esprit s'est concentré dans nos Parisiens ;
 » Déniaisons par pitié ces pauvres Prussiens ».

M A I S , malgré les raisons que je savois leur dire ;
 Quoiqu'ils eussent oui ricaner la Satyre
 De leur entêtement, rien ne les fit changer ;
 Et, l'Univers entier en dût-il enrager ,
 Les nations verront leur fils, ce grand prodige ;
 Le digne rejetton de leur antique tige.

S O I T : qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui ;
 Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui :
 Quels progrès a-t-il fait pendant sa longue absence ?
 A-t-il l'esprit de STIL ? en a-t-il la prudence ?
 Point du tout, remarquez son plumet incarnat :
 De stupide qu'il fut, il est devenu fat ;
 Et jouant l'étourdi, sans jamais pouvoir l'être ;
 C'est un lourdaud badin qui fait le petit-maître :

C H R Y S I P P E , dites-vous, est un homme prudent ;
 Son fils, qui doit partir, a l'esprit transcendant ;
 Son école est le monde, & le pere qui l'aime ,
 Assuré de ses mœurs, l'abandonne à lui-même ;
 Soutenu de talens aussi supérieurs,
 Il ne fréquentera que les fameux auteurs ;
 Et les bonnes maisons. . . . Oui, dites les mauvaises ;
 Par mille débauchés mené dans ces fournaïses ,
 On apprendra dans peu que ce phénix des fils ,
 Corrompu par l'exemple, égale ses amis.

S'IL passe chez l'Anglois ; citoyen de taverne ;
 Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
 Gagnera les défauts de cette nation :
 Bizarre & singulier par affectation ;
 Il fera vanité d'étaler sa folie.
 Dieu vous garde sur-tout, pour comble de manie ;

Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le *splen* pour goût ;
 Et poussant l'Anglicisme insensément à bout ,
 Pour prouver qu'il a bien profité du voyage ,
 Il ne se pendre ici , à la fleur de son âge.

S'IL séjourne à Paris , son bien en moins d'un an
 Fricassé par Manon , perdu dans un breïan ,
 Mettant ce sage fils à sec par sa dépense ,
 Vous fera repentir de son extravagance .
 Logé superbement dans un hôtel garni ,
 Et traîné dans un char artistement verni ,
 Magnifique & connu par sa galanterie ,
 Voyons-le de retour dans sa triste patrie.

CE seigneur opulent , qui prodiguoit son bien ,
 Puni par ses excès , doit par-tout & n'a rien :
 Puisque le sort ingrat de son orgueil se joue ,
 Il trote par la ville à-travers de la boue :
 Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
 L'enverront en prison crêver à l'hôpital.

MAIS Posthume , dit-on , doit vous charmer sans doute ;
 Ce pere prévoyant choisit une autre route :
 Son fils doit voyager en sage citoyen ,
 Il a pour conducteur un théologien :
 Cet austère Mentor guidant ce Télémaque ,
 Saura le ramener innocent vers Ithaquë ;
 Et des séductions garantissant son cœur

SUFFIT , je vous entends : ce dévot gouverneur ,
 Brutalement savant , sans monde & sans manières ,
 Déplacé dans le siècle & manquant de lumieres ,
 Auroit lui seul besoin d'avoir un bon Mentor ;
 C'est pire que Nessus , une bête , un butor.

QUE peut-il résulter de ce choix ridicule ?
 Le pupille encloîtré comme dans sa cellule

Par

Par ce cuistre ombrageux, de ce dépôt jaloux ;
 Tenu dans sa maison sous un double verroux,
 De prisons en prisons voyageant par le monde,
 De l'Univers entier pourroit faire la ronde ;
 Qu'il verroit tout au plus les dehors des cités,
 Des enseignes, des murs & des antiquités :
 On ne verra chez lui, grace à cette méthode,
 Qu'un friseur, un tailleur, un baigneur à la mode :
 Et, si son plat dévot n'en est pas allarmé,
 De faiseurs d'entrechats un maître renommé,
 Jusqu'aux coupés-battus portant sa connoissance,
 Fera couler ses pas au gré de la cadence.
 Le monde policé, qu'on recherche avec soin,
 Sera fui du bourru qui ne le connoît point,
 Qui redoute sur-tout la bonne compagnie
 Où l'on n'admit jamais un cuistre sans génie.

POSTHUME, je vous plains : quels seront vos ennuis !
 Vous cultivez en vain, sans recueillir des fruits.
 Que ce fils est timide, & qu'il paroît sauvage !
 La crainte & l'embarras se lit sur son visage ;
 Viendrait-il de Paris ? Voyez son air peureux :
 Non, vous m'en imposez, ce fils sort des Chartreux :
 Ah, l'utile projet ! ah, la belle dépense !
 Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France ?
 Que fait-il ? qu'a-t-il vû ? qu'en fit son directeur ?

MAIS ses habits, dit-on, sont faits du bon tailleur ;
 De ses cheveux tappés l'élégante frisure
 D'un toupet arrangé relève la parure ;
 Il pousse l'inventeur des modes aux abois ;
 Ses manchettés d'un pied débordent ses longs doigts :
 Et quoi ! pour s'ajuster fit-il ce grand voyage ?
 Qu'on auroit épagné de longueurs & d'ouvrage,

Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
 Cordonnier , friseur & tailleur à Berlin !
 Ils ont tout fait , ils ont décoré sa personne ;
 Prenez un mendiant : trois jours qu'on le leur donne ;
 Je réponds qu'il prendra le dehors des François :
 Un friseur peut avoir de rapides succès.

INTERROGEONS pourtant quelques-uns de ces peres ;
 De leurs desseins secrets pénétrons les mysteres ;
 Ils ont sans doute un but , & ces parens sensés ,
 Au bien de leurs enfans sur-tout auront pensé.
 Dites : lorsque vos fils de leurs couteux voyages
 Revierdront étrangers par l'air & les usages ,
 Qu'ils seront inconnus & nouveaux parmi nous ;
 D'avance à quels emplois les prédestinez-vous ?
 Sil faut juger des faits par leur expérience ,
 Le Hazard en décide , & non votre prudence.

J'è vois nos voyageurs aborder chaque jour :
 L'un , juge postulant , se présente à la cour ;
 Il a pris ses degrés & soutenu ses theses
 A l'université des coulisses françoises :
 De crainte que Cujas ne fâlît son cerveau ,
 Il ne lut que Mouhy , Moncrif & Marivau ;
 Il n'est aucun discours que son esprit fertile
 N'embellisse d'un trait tiré d'un vaudeville.
 O le juge excellent ! Heureux sont les plaideurs
 Dont le sort dépendra de pareils rapporteurs !

Le flaque dameret , fils cheri de sa mere ,
 Jeune athlete énérvé des combats de Cythere ;
 Desire de couvrir ses membres délicats
 Du fer & de l'acier dont s'arment les soldats :
 Il n'a jamais connu Vauban , Folard , Euclide ;
 Son code militaire est l'art d'aimer d'Ovide.

CET autre, à son retour, va se mettre à l'écart ;
 Imite ses aïeux, & se fait campagnard :
 C'étoit bien employé d'aller en Angleterre
 Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre :
 Voilà comme ces fous ont usé de leur temps !

MAIS que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,
 Plus errans que ce Juif qu'on dit courir le monde,
 Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,
 Prirent en voyageant un pli si vagabond,
 Que sans pouvoir depuis rester à la maison,
 Et se vouant par choix aux grandes aventures,
 Finissent en fripons convaincus d'impostures ?

L'ALLEMAGNE, féconde en plats originaux,
 En compte chez ses grands des plus fous, des plus fots,
 Desquels le faux orgueil trop imbu de la France,
 Imite les Louis par leur magnificence :
 Des princes dont l'état contient six mille arpens,
 Réduisent en jardins la moitié de leurs champs ;
 Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Versailles,
 Oppressent leurs sujets gémissans sous les tailles,
 Dans leurs vastes palais on chercheroit un jour,
 Avant que d'y trouver le prince avec sa cour :
 Dix hourets font leur meute, & cent gueux leur armée ;
 Ils sont nourris d'encens, ils vivent de fumée,
 Ah qu'ils seroient heureux si leurs prédécesseurs
 Les eussent prudemment éloignés des grandeurs !

CEs exemples fâcheux ne frappent plus personne ;
 La coutume se suit, soit mauvaise, soit bonne,
 La Jeunesse voyage, il faut donc voyager,
 Dit-on en imitant, sans penser, ni juger.

UN x meute dépeint les gens de cette classe ;
 Elle suit un bon chien qui la mène & qui chasse ;

S'il abboie , aussi-tôt tous abboient après lui ;
 Sans connoître le cerf qui devant eux a fui ,
 Sans savoir où ce chien , plus expert qu'eux , les mene ,
 Ils jappent après lui ne le suivant qu'à peine.
 Nos gothiques aïeux , dans leur grossièreté ,
 Manquoient sur-tout des mœurs de la société :
 Les Arts qui fleurissoient en France , en Italie ,
 N'avoient point réchauffé la froide Germanie ;
 Le besoin demandoit qu'on les cherchât dehors ;
 Et pour apprendre à vivre on voyageoit alors ,
 L'Allemagne depuis quittant sa barbarie ,
 A son tour par les Arts fut à la fin polie ;
 L'urbanité Romaine orna toutes les cours ;
 Mais sans autre dessein l'on voyagea toujours :
 Cet abus en croissant allant à la sottise ,
 Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.

MAIS quoique la coutume aye ses sectateurs ,
 Il est des gens sçus , au-dessus des rêveurs ,
 Qui présageant de loin , & calculant d'avance ,
 Pesent leurs actions au poids de la Prudence.

TELAMON suit un but ; son fils a des talens ,
 Il forma son esprit dès la fleur de ses ans ;
 Capable des emplois auxquels il le destine ,
 Il le fait voyager sans craindre sa ruine :
 Homme de tous les tems , & fait pour tous les lieux ,
 Il est goûté par-tout , il réussit au mieux.

C'EST ainsi que l'on voit sur des arbres vulgaires
 Enter soigneusement des branches étrangères ,
 Pour recueillir un fruit plus doux , plus excellent.

AINSI l'heureux Jason d'un voyage important
 Porta la toison d'or au sein de sa patrie.
 Il faut au voyageur un but & du génie.

TANDIS

TANDIS que par mes vers je vous fais ce discours ,
 Je vois de chez Vincent partir de jeunes ours.
 Coutume , Opinion , vous gouvernez le monde ;
 Le sage vainement vous attaque & vous fronde :
 Ah ! ce n'est que trop vrai , les écarts des aïeux
 Ne servent de leçons à nul de leurs neveux :
 J'abandonne le monde en proie à sa bêtise ;
 Maudit soit qui prétend corriger sa sottise !
 Que l'on s'adonne au mal , que l'on s'adonne au bien ,
 Voyage qui voudra , je n'en dirai plus rien.

Je reprends les abus sans condamner l'usage ,
 Votre exemple sur-tout en est un témoignage ;
 Si tous les voyageurs profitoient comme vous ,
 Il faudroit , Rotenbourg , que nous voyagions tous.

EPITRE V.

A D'ARGENS.

SUR LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

O QUE j'approuve fort votre bon sens , d'Argens ,
 Qui retient votre esprit toujours comme en suspens !
 Qui loin de décider légèrement des choses ,
 Vous fait modestement examiner les causes !
 Vous connoissez l'erreur de nos opinions ,
 L'aveuglement honteux des superstitions :
 Je vois entre les mains d'un philosophe libre
 Sa balance en flottant respecter l'équilibre :

E v

Satisfait

Satisfait de peser , mais craignant d'affirmer ;
Les sectes , les partis n'ont pu vous animer.

FIER & présomptueux dans ma tendre jeunesse ,
J'aimois à décider , c'étoit une foiblesse ;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs ,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des docteurs :
En songe je voloïs aux régions immortelles ;
Ouvrant les yeux , j'ai vu que je n'avois point d'aîles :
L'imagination en se précipitant ,
Dans le vaste infini m'emportoît à l'instant ;
Mais craignant les écueils , j'ai rangé le rivage.

IL me semble , d'Argens , tout étant pour l'usage ;
Que nous avons reçu certain degré d'esprit ,
Qui , bien que limité , pour nos besoins suffit,
Cet esprit nous étoit un présent nécessaire ,
Et le ciel le devoit à l'humaine misère ;
Inférieur en force à tous les animaux ,
L'homme auroit succombé sous le nombre des maux ;
Sans l'appui des parens , sans secours , sans défense ,
La mort retrancheroit ses jours dès son enfance ;
Un tissu délié de fragiles ressorts
Artistement unis composent notre corps :
Contre les aquilons & la bise perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente ;
Il falloit nous couvrir , il falloit nous loger ,
Filer , tisser , ourdir la laine du berger ,
Charpenter dans les bois , creuser dans les carrières ,
Et sur des chars tremblans voiturier mille pierres.

CE n'est pas encor tout : il falloit se nourrir ,
Expliquer ses besoins , s'aider , se secourir ,
Et dompter par le nombre , à force réunie ,
Le féroce lion , le tigre d'Hyrcanie ,

Oui

Oui c'est par ces raisons que le ciel a voulu
Que l'esprit fût à l'homme en propre dévolu ;
Tel est ce feu divin qui fait notre partage ,
Auteur de l'industrie, il fait notre avantage.

MAIS lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut ;
Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut ,
Que l'homme veut percer cette nuée obscure
Qui voile les secrets de toute la nature ,
Sa téméraire audace , au lieu d'embrasser tout ,
De son étroite sphere apprend à voir le bout ;
Notre esprit hors des sens n'a plus d'intelligence ;
Nos organes grossiers sont privés de puissance ;
Nous voguons sans boussole & sans vaisseaux mâtés
Sur un océan plein d'écueils , d'absurdités.

NOTRE esprit curieux qui souvent nous égare ,
Nous rend imitateurs du téméraire Icare ;
Mais aucun ne s'attend , s'élevant aujourd'hui ,
Qu'il doit avoir le sort de tomber comme lui.

SEROIT-CE donc à l'homme à décider en maître
Sur des sujets abstraits qu'il ne sauroit connoître ?

PAR les rapports des sens & leurs illusions ,
Il reçoit des objets quelques impressions :
A l'entendre on diroit qu'il a créé le monde ,
Qu'il éleva les cieux , & qu'il abaissa l'onde ;
Qu'un dieu trop impuissant par substitution ,
L'admit à présider à la création ,
Des cieux jusqu'aux enfers , du couchant à l'aurore ;
Dans ce monde il n'est rien que son savoir ignore.

EST-CE à toi , vil mortel , à l'esprit limité ,
D'asservir sous tes loix l'immense éternité ?
Parle , insecte orgueilleux , si fier , puisque tu penses ;
Considère ces tems d'une durée immense :

Aurois-

Aurois-tu précédé des siècles si nombreux,
 Toi qui ne vis qu'un jour en comparaison d'eux ?
 Ton œil qui peut à peine endurer la lumière,
 Prétend percer des cieux la brillante carrière ?

OUI, l'on verroit plutôt du haut de nos clochers
 Des Alpes sourcilleux les superbes rochers,
 Que de connoître à fond tous les premiers principes ;
 Et pour les deviner fussions-nous tous Œdipes ,
 De cent difficultés cet énigme muni ,
 En petit comme en grand présente l'infini.

DEMANDE à ce docteur ce qu'est la cohérence ?
 S'il connoît la matière & sa pure substance ?
 Il avouera que non ; mais sans cesse il écrit
 En mots alambiqués un roman sur l'esprit ;
 Par un obscur jargon il veut expliquer l'âme :
 C'est un être , une essence , une divine flamme ;
 Il invente des mots au lieu de définir ;
 Tous ses efforts sont vains , il n'y peut parvenir.
 Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile ,
 Voulant être profonde , est tout au plus subtile ;
 Sait-il donc s'il est libre , ou si sa volonté
 N'est pas l'esclave honteux de la fatalité ?
 Il ne se connoît pas , mais son esprit devine
 Quelle est de l'Univers la source & l'origine ;
 S'il fut de tous les tems , ou si Dieu par trois mots ,
 Tira l'ordre du sein de l'antique cahos ;
 Et ce juge éclairé , décidant sans connoître ,
 Dira comme de rien peut se former un être ?
 Sait-il ce qu'est le vuide ? a-t-il pu concevoir
Comment tout étant plein , tout a pu se mouvoir ?

LAISSONS à cet Anglois digne de notre estime ;
 L'honneur d'avoir trouvé par un calcul sublime

Les effets merveilleux que fait l'attraction ;
 Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion ;
 Et quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire
 Qu'un corps pesant sur l'autre également l'attire ?
 Le grand Newton l'ignore, & son art n'en dit rien :
 Qui poussera plus loin son calcul que le sien ?
 Et dans une région de ténèbres couverte ,
 Qui des causes fera l'utile découverte ,
 Si cet esprit puissant fait pour y réussir ,
 Sur ces secrets obscurs n'a pu nous éclaircir ?

LORSQU'UN ingénieur versé dans la science ;
 Veut constater des faits par quelque expérience ,
 Nivelier , mesurer , ou lever des arpens ,
 Il éprouve d'abord ses divers instrumens ;
 Son opération dépend de leur justesse.

CET usage en effet est rempli de sagesse ;
 Si l'on veut raisonner , n'est-il pas de raison
 De connoître avant tout quelle est notre raison ?
 Mais l'homme qui s'ignore au hazard s'abandonne ;
 Il rejette , il approuve , il décide , il raisonne ;
 Et de ses instrumens bien loin de s'assurer ,
 Il ne prend pas le soin de les examiner :
 Sait-on si la raison est frivole ou solide ?
 Si son esprit ardent peut se tenir en bride ?
 Ou si malgré ce frein par des écarts fréquens
 L'imagination emporte le bon sens ?
 Mais son orgueil trop fier respecte sa folie ;
 Il craint un examen qui toujours l'humilie.

ON diroit en effet que notre esprit trompeur
 Est pour la vérité moins fait que pour l'erreur ;
 Dans cent absurdités sa foiblesse nous plonge ;
 Du brillant merveilleux le séduisant mensonge

S'imprimant

S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité.

IL est comme un miroir dont la docile glace
Reçoit tous les objets qui frappent sa surface ;
Et qui par le moyen de ses réflexions,
Sans y rien altérer , rend ses impressions.

L'HOMME ne conçoit pas jusqu'où va sa foiblesse ;
Son amour-propre est pis qu'une éternelle ivresse ;
Et cet aveugle amour imbu de ses talens,
Les érigeant en dieux , leur offre son encens.

CE n'est point sans raison que mon chagrin l'accuse ;
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse.
Qu'un adepte paroisse & promette son or ;
Cent dupes du grand œuvre attendront tous leur sort ;
Leur erreur ne voit pas , du gain trop animée ,
Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.

Qu'UN astrologue vienne , & lisant dans les cieux ;
Annonce un avenir triste & calamiteux ;
Leur esprit effrayé devenant taciturne ,
Tremblant pour les malheurs que leur prédit Saturne ;
S' imagine que Dieu trouble les élémens ,
Afin que l'avenir les avertisse à tems ;
Que ces astres nombreux sont autant de prophètes
Et que tout est perdu lorsqu'on voit des comètes
J'en fais dont les cerveaux sont vivement frappés
D'esprits & de vampires autour d'eux attroupés ;
Les ombres de la nuit leur semblent des fantômes :
Sans cesse en frénésie ils en ont les symptômes ;
Et toujours alarmés de spectres effrayans ,
Ils accusent les morts des crimes des vivans.

LES superstitieux encor plus ridicules ,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules.

Combien

Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs,
Sous des mots captieux proférer des oracles,
Par des prestiges vains fabriquer des miracles ?

RASSEMBLONS tous les tems, voyons tous les pays;
De Lisbonne à Peking, d'Archangel à Memphis;
S'en trouve-t-il un seul, (je consens qu'on le nomme)
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme ?

OUI, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossières erreurs, des prêtres frauduleux :
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile *;
L'encens fuma jadis devant le crocodile :
O comble de forfaits ! nos antiques Germains
Osoient servir des dieux cruels & inhumains ;
Auxquels on immoloit pour apaiser leurs haines ;
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix suivant ses visions ;
N'avoit point combattu pour ses opinions ;
Mais il changea depuis pour des erreurs nouvelles ;
Ses anciennes erreurs sans rien gagner par elles :
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé ,
Ou doute par foiblesse , ou croit par préjugé !

D'ARGENS , ne pensez pas que ma plume sévère
Vous compte impunément au nombre du vulgaire :
Je prends cet Univers de l'un à l'autre bout ,
L'individu pour lors s'engloutit dans le tout.

MAIS que devient au fond cette raison si vaine ;
Qui sur les animaux fait si fort la hautaine ?
Je n'y vois que foiblesse & qu'imbécillité ,
Le bon sens est captif de la crédulité.

* L'Oignon.

Telle est cette Raïson qui, si fiere à l'entendre ;
Prétend tout deviner, & prétend tout comprendre ;
Le bon sens est voisin du transport insensé ;
L'entre-deux par malheur est trop peu nuancé :
Quel homme est sans erreur ? quel sage est sans foiblesse ?
Il n'est qu'un esprit sain qui voit sa petitesse.

LES hommes doivent tout aux organes des sens ;
Leur ministère instruit leurs esprits impuissans ;
Par eux en combinant s'aquiert l'expérience ;
C'est le seul point d'appui de leur intelligence :
Mais ne jugeant de tout que par comparaison,
Dès qu'ils sortent des sens, ils perdent la raison ;
De leur esprit borné la petite étendue,
Ne peut saisir ni rendre une chose inconnue ;
Ils inventent des mots qui, bien qu'articulés,
Enveloppent des riens en termes empoulés.

DE ce vaste Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devoit t'être accessible ?
Crois-tu qu'en étendant ton esprit limité,
Il pourra contenir toute l'immensité ?
Et tu veux t'engager dans l'obscur labyrinthe,
Duquel Thésée en vain voudroit percer l'enceinte.
Dans tes projets hautains il n'est plus de milieu ;
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un dieu.

TANDIS que l'aigle atteint la région du tonnerre,
La timide Progné vole en rasant la terre.
Ni trop haut, ni trop bas, prenons un vol moyen ;
Et bornons-nous, d'Argens, sous notre méridien.
Je ne condamne point cet amour des sciences,
Qui remplit nos esprits d'utiles connoissances :
Je veux qu'un sage soit savant, sans s'entêter ;
Qu'apprenant à connoître, il apprenne à douter ;

Et

Et que de sa raison remarquant la foiblesse ;
 Ce lui soit un motif de plus grande sagesse.
 Un pauvre prend peu d'or pour un immense bien.
 C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne fait rien.

De tous les animaux que l'Univers enferme,
 Chaque espece a ses loix, ses limites, son terme ;
 La Nature fixa par ses arrangemens
 Leurs domaines bornés à certains élémens.
 L'homme est, ainsi qu'Antée, illustré par la fable :
 Sur terre, ce géant fut toujours indomptable ;
 Mais quand Hercule un jour osa le soulever,
 Serrant ses bras nerveux, il vint à l'étouffer.
 Il faut se renfermer dedans sa propre sphere,
 Qui pourroit respirer hors de cette atmosphere ;
 Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter ?
 Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt à l'air.

Dé même notre esprit, sans tenter l'impossible,
 Ne doit jamais sortir hors du monde sensible ;
 C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer ;
 L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
 Nos organes, d'Argens, seroient d'autre fabrique,
 Si l'homme eût été fait pour la métaphysique :
 Nul microscope Anglois n'égalerait nos yeux ;
 Nos doigts seroient plus fins & plus industrieux :
 Point de problème alors, tout seroit axiome ;
 On pourroit disséquer la monade & l'atome ;
 Et prenant la Nature en tous sens sur le fait,
 Décomposer chaque être, & savoir ce qu'il est.

Le souverain moteur nous cacha ces sciences ;
 Il nous rendit heureux sans tant de connoissances :
 Plions modestement nos vœux à ses arrêts ;
 Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits.

Qu'à notre esprit débile & prudemment timide
 La Modération serve toujours de guide ;
 C'est elle qui jadis dans la Grece inspira
 Carneade qu'alors l'Univers admira.
 Ce sage de l'Erreur craignant l'effort magique ,
 Contre elle se couvrit de l'Egide Sceptique ;
 De notre foible esprit il connoissoit l'orgueil ,
 Et d'un système adroit le dangereux écueil.

CICERON son disciple au fond de l'Ausonie
 Transporta son école & son académie ,
 Philosophe prudent , généreux sénateur ,
 Pere de la patrie , & fléau de l'Erreur.

O sage Cicéron ! présidez à ma verve ,
 Soyez mon Uranie , & foyez ma Minerve ;
 Vous de qui l'éloquence, en plein barreau , dompta
 Le rapace Verrès , l'affreux Catilina ;
 Qui retiré depuis dans les champs de Tusculé ,
 Enseigniez à douter au Monde trop crédule ;
 Et peignant la vertu dans toute sa beauté ,
 Montrâtes le chemin de la félicité.

O U I , laissons dans les cieus la science trop sublime ,
 Travaillons dans ce monde à détruire le crime.
 Que sert-il après tout à l'esprit curieux
 D'être instruit des secrets que nous cachent les cieus ?
 Loin de nous égarer dans ce fâcheux dédale ,
 Appliquons notre esprit à l'utile Morale :
 C'est elle qui sondant tous les replis des cœurs ,
 Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs ;
 Eplucher leurs défauts , démasquer leurs caprices ,
 Distinguer hardiment leurs vertus de leurs vices ,
 Dompter des passions tous les transports outrés ,
 Changer les furieux en humains modérés ,

Nous

Nous apprendre à connoître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes ;
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O céleste Morale ! épurez tous mes vers ;
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque ;
Rendez l'un plus nerveux , l'autre moins tyrannique ;
Nivellez le chemin qui mène à la vertu ,
Plus on l'adoucir , plus il sera battu.

TANT que la Destinée & sa vicissitude
Prolongera mes jours , j'en ferai mon étude ;
Et sans perdre à connoître un tems fait pour jouir ;
Mallebranche ni Wolff ne pourront m'éblouir.

E P I T R E VI.

A S W È R T Z.

S U R L E S P L A I S I R S.

DE nos brillans plaisirs aimable directeur ,
O vous qui gouvernez , au gré du spectateur ,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie ,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie ;
Lequel de ces plaisirs pourroit , selon nos vœux ,
Contribuer le plus à faire des heureux ?

SEROIT-CE , dites-moi , la joie impétueuse
Qui dans le carnaval devient si périlleuse
Au repos des maris méfians & jaloux ,
Lorsque dessous le masque on voit de jeunes fous
Tout prêts à s'enflamer , prompts à se satisfaire ,
Suivre les étendards du beau dieu de Cythere ;

Sauter , tourbillonner au son des instrumens ;
 Et s'ennivrer enfin de cent plaisirs bruyans ?
 L'aurore en plein hiver si lente & si tardive ,
 Paroît , selon leurs vœux , trop prompte & trop active ,
 Quoique de leur amour le rapide roman
 Souvent dans un quart-d'heure ait dégouté l'amant.
 Aimeriez-vous plutôt qu'on préférât la scène
 Où Moliere traça de sa naïve veine ,
 L'humiliant tableau de nos bizarres mœurs ?

Vous paroissez me dire , excusant mes erreurs : ,
 Tournez vers ce spectacle enchanteur & magique ,
 Où l'optique , la danse & l'art de la musique
 De cent plaisirs divers ne forment qu'un plaisir ;
 C'est , pour vous rendre heureux , ce qu'il vous faut choisir ;
 C'est-là que l'Astrua , par son gosier agile ,
 Enchante également & la cour & la ville ;
 Et que Felicino par des sons plus touchans
 Sait émouvoir les cœurs au gré de ses accens.
 C'est-là que Marianne égale à Terpsichore ,
 Reçoit tous ces *bravo* dont le Public l'honore :
 Ses pas étudiés , ses airs luxurieux ,
 Tout invite aux desirs nos sens voluptueux.

Je vous entends ; sachez que dans le fond de l'ame
 J'aime tous ces plaisirs qu'un faux mystique blâme ;
 Ami des sentimens des Epicuriens ,
 Jé laisse la tristesse aux durs Stoïciens :
 Si , comme Thebes , l'ame avoit plus de cent porte ;
 J'y laisserois entrer les Plaisirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne pense pas ainsi :
 J'ai vu d'outrés chasseurs en haussant le sourci ,
 Bâiller & s'endormir au sein de ces merveilles ;
 Nul son ne peut flatter leurs stupides oreilles ;

Leur

Leur esprit occupé de cerfs, de sangliers,
 Au lieu de voir Cinna, rêvoit aux lévriers.

J'AI vu sur vos gradins pâlir d'impatience
 Plus d'un vieil Harpagon affolé de finance,
 Pressé de visiter ses ferrures, ses huis,
 Et de compter sur-tout ses sacs pleins de louis.

SANS doute on vous a dit que certain géometre
 Au spectacle un beau jour s'avisa de paroître;
 Sans entendre, sans voir & même sans parler,
 Il se mit en rêvant d'abord à calculer
 Les effets de la voix, l'espace de la sale;
 Le théâtre, l'optique & le grand ceintre ovale:
 Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui;
 Et se sentant glacé de dégoût & d'ennui,
 Sans qu'il eût vû finir un acte, (est-il croyable?)
 Il sortit brusquement, donnant le tout au diable.

QUEL feu n'anime point toutes nos actions,
 Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions?
 Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres:

SI quelques préjugés nous font aimer les nôtres,
 Ne nous courrouçons point si de nos sentimens
 Nous voyons différer si grand nombre de gens.
 Oui, bénissons plutôt la sage Providence
 Qui suffisant à tout avec tant d'abondance,
 Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
 Pourvoit en même tems à les contenter tous;
 Sans quoi, ces plaisirs faits pour délasser le monde;
 Seroient tout au contraire une source féconde
 De jalouses fureurs, d'envieux démêlés;
 Et l'on verroit enfin des pays dépeuplés,
 De qui les habitans trop zélés pour leurs causes;
 Auroient prétendu tous avoir les mêmes choses.

PENSEZ-VOUS donc qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaisirs merveilleux pour chatouiller leurs sens ?
Que manquant d'opéra, de bal, de comédie,
Ils ont droit d'accuser le ciel de perfidie ?
Ah ! la Nature en mere étalant ses bontés,
Ne se restreignit point à nos nécessités.
De tous nos agrémens elle fut l'ouvriere ;
A son éclat brillant ouvrons notre paupiere :
C'est d'elle que nous vient le charme de l'amour ;
Aussi doux pour Colin que pour l'homme de cour.
C'est d'elle que nous vient le sommeil délectable,
Secours voluptueux au corps si favorable :
Dans une ardente soif trouver un clair ruisseau,
C'est boire du nectar que d'avalier son eau,
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre !
Sur le duvet des prés se coucher mollement,
Et laisser son esprit errer tranquillement !
Mais quel spectacle au monde approche de l'aurore ?
La nuit fuit, & bien-tôt un beau pourpre colore
L'horizon du côté des bords de l'orient ;
On voit pâlir les feux du vaste firmament ;
Le brouillard se dissipe, & du haut des montagnes
Quelques foibles rayons vont dorer les campagnes ;
Zephyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs ;
Le monde est renaissant, l'astre de la lumiere
Remplit de son éclat sa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans
Paroissent & plus purs & plus étincelans.
Dites, par quel prestige ou bien par quel miracle
Notre opéra peut-il copier ce spectacle ?

Et

Et par quelles couleurs rendrez-vous du soleil
La pompe fastueuse & l'éclat sans pareil ?
Gaux n'imitera point, quoiqu'il soit un grand maître,
Le doux gazouillement si simple & si champêtre
Du tendre rossignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour semble exciter leurs voix.

UNE Nymphé à quinze ans de sa beauté parée,
A vos visages peints doit être préférée:
Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'Art.

TELS sont les doux plaisirs d'une vie innocente;
Si leur simplicité vous paroît moins brillante
Que vos plaisirs pompeux souvent trop entassés,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais lassé.
Ils sont comme un ruisseau qui voit couler sans peine
Son onde de cristal dessus la molle arene;
Il embellit les prés en les rendant féconds;
Il ne se vante point de ses superbes ponts;
Et sans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivières,
De porter des bateaux décorés de bannières,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par les habitans leurs flots sont insultés,
Sa course moins gênée en est bien plus égale.
Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne la Morale,
Les remords devorans ne les suivent jamais;
On en jouit sans trouble, on les prend sans excès;
On y revient toujours quand on est las des vôtres.

DANS chaque âge nos goûts sont succédés par d'autres;
Au printems de nos jours, le plaisir nous conduit;
Dans notre été, plus mûrs, la gloire nous séduit;
Notre automne solide est de raison imbue;
Dans notre froid hiver la foiblesse nous tue.

Des visages ridés, des cheveux blanchissans
Sont honteux d'arborer tous vos déguisemens ;
Dans la décrépitude il sieroit bien sans doute
D'endosser sans desirs le masque & la bahoûte :
Alors l'Amour n'a plus ni fleches, ni carquois ,
Et la Caducité n'en reçoit plus de loix.
L'Amour aux cœurs glacés paroît une folie ,
En les abandonnant ce dieu les humilie :
Ils blasphèment l'autel qu'ils avoient adoré ,
Ils ne sont qu'impuissans , & non pas modérés ;
Sans passions , adieu vos galantes merveilles ;
Les sens sont comme sourds au rapport des oreilles :
Les yeux sont-ils frappés de l'objet le plus beau ?
C'est un foible réflet qui se peint dessus l'eau ;
Tandis que poursuivant sa course fugitive ,
Sans autre impression l'onde fuit de la rive :
L'âge n'a d'agréemens qu'en ses commodités.

Jouissons des plaisirs sans en être entêtés ;
Swërtz, heureux qui s'en va reprenant sa houlette ;
Retrouver ses jardins, ses bois & sa retraite ,
Après que sur la scène il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fier Coriolan ,
Ou sauver au milieu de la Grece assemblée
Iphigénie au point de se voir immolée.

Tout ce brillant fracas à la fin assourdit ,
Et l'homme dissipé lui-même s'étourdit ;
Dans une vie errante & presque vagabonde ,
Suivez le tourbillon de la cour & du monde ,
Mêlé toujours parmi d'affaires fainéans ,
Profondément remplis de cent riens importans ;
De ces objets divers la lanterne magique
Vous rendroit aussi fou que l'est un fanatique ;

De

De cette oisiveté prompt à vous infecter ;
 Sans vivre & sans penser réduit à végéter ,
 Au grand monde , au spectacle empressé de paroître ;
 Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connoître ;

Qui veut s'étudier , doit chercher le repos ;
 Là , seul avec lui-même , il peut voir ses défauts ;
 C'est ainsi de son tems que doit user le sage ;
 Il fera de son cœur le dur apprentissage ;
 Et dans un examen souvent trop odieux ,
 Vainqueur des préjugés qui fascinoient ses yeux ;
 S'arrachant hardiment l'artificieux masque
 Qui cachoit ses travers ou son humeur fantasque ;
 Malgré son amour-propre & son miroir flatteur ,
 Il déracinera les vices de son cœur ,
 J'en conviens , il est vrai , la bonne comédie
 Reprend le ridicule & censure la vie ;
 Mais ce jeu de nos mœurs quelquefois trop bouffon ;
 Effleure nos défauts sans devenir profond ;
 On cherche un bon mot qu'aiguise la Satyre ;
 Ce n'est point un sermon , en sortant on veut rire.

MONTREZ-moi , s'il se peut , un mortel vicieux
 Que votre comédie ait rendu vertueux :
 Non , cet auguste emploi ne fut point son partage ;
 Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage :
 C'est le combat interne & la réflexion
 Qui nous font approcher de la perfection.
 Oui , notre vrai bonheur & notre récompense ;
 C'est d'établir la paix dans notre conscience ;
 Swërtz , de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper
 Que lorsque du travail il faut se dissiper.

E P I T R E VII.

A A L G A R O T T I.

A I M A B L E rejetton de l'antique Aufonie ,
 En qui l'on reconnoît tout le brillant génie ,
 L'Atticisme & le goût de ces esprits ornés
 Que Romè produisit en ses tems fortunés :
 D'où vient , Algarotti , que l'homme né caustique ;
 Jusques sur ses amis se permet la critique ?
 Qu'à trouver des défauts , exerçant sa raison ,
 Au nectar de l'éloge il mêle du poison ?
 N'est-ce point l'Amour-propre , ingénieux Prothée ;
 Qui prenant de l'esprit la figure empruntée ,
 Des mœurs , du ridicule & des défauts d'autrui
 Eleve un monument qu'il érige pour lui ?
 Ou seroit-ce que l'homme , entraîné vers le blâme ,
 Portât certaine image empreinte dans son ame ,
 Qui retraçant les traits de la perfection ,
 Lui fait juger de nous par la comparaison ?
 Bien loin d'autoriser l'homme dans ses caprices ,
 Bien loin de le défendre en ses noires malices ,
 Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur ,
 Nous sert à dévoiler les vices de son cœur :
 S'il étoit bienfaisant , son éloquence vaine
 Ne déchireroit pas toute l'espece humaine ;
 Et dessus nos défauts beaucoup moins rigoureux ;
 Par charité souvent il fermeroit les yeux .

MAIS

MAIS de ces scrutateurs la langue trop hardie
 Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
 Plaçant à tous propos des *fi* malins, des *mais* ;
 Juges de leurs amis ils leur font leur procès ;
 Même à force de goût & de délicatesse ,
 Ils prennent en horreur notre fragile espèce,
 Dans ce siècle de fer, dans ces tems corrompus,
 Il n'est plus par malheur d'Achate, de Nisus ;
 L'homme plein de bonté passé pour imbécile,
 Et l'amitié s'exprime en style de Zoïle,

LICIDAS mon ami, dit l'un, me fait bâiller ;
 Persé seroit charmant, s'il n'aimoit à railler ;
 Chrysispe est ennuyeux, il est toujours sublime ;
 Et l'emporté Damon à tout propos s'anime ;
 Menelas est trop fier, Sulpitius trop bon ;
 Cet avare Midas est pis qu'un Harpagon ;
 L'hypocondre Héraclite en lui-même se mine ;
 Et Narcisse en vrai fou chérit sa bonne mine.

P A R de pareils propos pleins de malignité ,
 L'on renverse l'esprit de la société.
 Ah ! si l'homme du moins dans sa folie extrême
 Faisoit sans préjugés un retour sur lui-même ,
 Il trouveroit en lui le nombre de défauts
 Qu'il va si hautement blâmer en ses égaux ;
 On le verroit bientôt, quand son ami le blesse,
 Compenser avec lui foiblesse pour foiblesse ;
 Et l'aidant à voiler certains défauts trop nus ,
 Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus.
 Qui trouve tout mauvais est rempli de malice ;
 Un œil qui voit tout jaune, est atteint de jaunisse.
 Souvent les préjugés & cent préventions
 Sont les oracles faux de nos décisions.

La Nature, en suivant ses maximes constantes,
 Pourvut tous les objets de faces différentes ;
 Burrhus voit le dessus, Séjan voit le revers ;
 De-là sur un sujet cent jugemens divers.
 J'ai honte quand j'entends le soldat par licence
 Reprocher aux lettrés l'étude & la science ;
 Ou lorsqu'au financier quelque pédant fourré
 De son ouvrage abject fait un portrait outré ;
 Ou qu'en argumentant l'homme de loi s'engage
 De prouver qu'un soldat est un anthropophage.
 Extravagans, bouffis de vos foibles exploits,
 Dons Quichottes zélés de vos divers emplois,
 Ne verrez-vous jamais que l'immense Nature
 A bien plus d'une fin a fait la créature ?
 De ses vastes desseins vous ne voyez qu'un bout ;
 Et d'un air suffisant vous décidez de tout.

Si chacun s'enrôloit sous Cujas ou Bartole ;
 Qui, de ses bras nerveux, rendant la terre molle ;
 Déchireroit son sein, cultiveroit son champ,
 Moissonneroit le bled dessous le fer tranchant ?
 Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
 Si quelque prince actif prêt à tout entreprendre,
 Forme sur le royaume un projet dangereux,
 Et ravage vos champs par ses soldats nombreux ?

R A Y E Z ou le soldat ou le jurisconsulte,
 Même inconvénient pour l'état en résulte :
 Le ciel a composé nos inclinations
 Sur le nombre d'emplois & de conditions ;
 Et de tant de talens l'espèce & la nuance
 Me fait, loin de blâmer, benir la Providence.
 Ne condamnons jamais que le Vice effronté,
 Trop funeste ennemi de la société,

OUI, je vous passe seul cette humeur acariâtre,
 O vous que la Nature a traités en marâtre,
 Vous malheureux Therfite ! & vous triste Brunel !
 Vengez-vous dessus nous des cruautés du ciel.

MAIS qu'un homme d'esprit se porte à la folie
 D'obscurcir les talens, de ternir le génie ;
 Que par malheur enclin à blâmer ses égaux,
 Sur leurs vertus aveugle, & lynx sur leurs défauts ;
 Il se fasse un plaisir de nuire & de médire ;
 Non, c'est à quoi mon cœur ne peut jamais souscrire :

Ce sujet me rappelle un conte qu'on me fit
 Dans cet âge où la fable instruisoit mon esprit.

EN ces tems que le monde étoit en son enfance,
 Tous les êtres, dit-on, avoient la connoissance ;
 La Raïson éclairoit les sages animaux,
 L'on entendoit parler jusques aux végétaux ;
 Toute chose en naissant sembloit être parfaite.
 Nulle plante ni fleur n'étoit alors muette.
 Dans un certain jardin en ce tems renommé,
 Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
 La Rose en s'admirant, & méprisant la Vigne,
 Lui dit un jour : Je plains ta destinée indigne ;
 Si l'homme ne tailloit tes rameaux superflus ;
 Si tu n'élevois pas tes pampres abbatus,
 Entourant tendrement cet orme charitable,
 Tes sarmens languissans ramperoiént sur le sable :
 Tes seps disgraciés ne portent point de fleur,
 Ils ne donnent point d'ombre, ils n'ont aucune odeur ;
 Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclôre,
 Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore ;
 La myrrhe & les encens qui sont les moins communs,
 N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums ;

Mes

Mes fleurs sont des festins les compagnes fidelles ;
 J'orne par mes bouquets la coëffure des belles ;
 Et reine des jardins mes charmes ravissans
 Peuvent seuls contenter le goût & tous les sens.

Je vaux bien plus que toi, dit la Vigne à la Rose ;
 Trop peu durable fleur, tu n'es qu'à peine éclose ,
 Que la bize en soufflant vient terminer ton sort ;
 Le jour qui t'a vû naître, est le jour de ta mort :
 J'estimerois bien plus tes qualités divines ,
 Si ta tige hérissée enfantait moins d'épines ;
 Si joignant à tes fleurs l'utilité des fruits ,
 Tu fusses , belle Rose, ainsi que je le suis,
 Couverte de raisins si féconds en délices.
 Qui ne préféreroit mon vin à tes calices ?
 Ces grappes au pressoir réduites en liqueurs ,
 Chassent l'ennui chez l'homme, & raniment les cœurs.
 Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes
 Le thyrsè de Bacchus, la tête des Bacchantes ;
 Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

Un gros vilain Chardon écoutant leurs discours ,
 Occupant un terrain qu'il rendoit inutile ,
 Leur dit en hérissant son panache stérile :

Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon goût ;
 Mais tout terrain m'est bon, ma plante vient par-tout ;
 Et vos fleurs & vos fruits de quel nom qu'on les nomme ,
 Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme.
 De notre liberté nous connoissons le prix ;
 Allez, & des Chardons n'attendez que mépris.

Ces plantes chaudement alors se disputèrent ;
 Et, sans se ménager, leurs défauts critiquerent.
 Au fort du démêlé, l'Aigle de Jupiter
 Entendit leurs brocards planant sur eux en l'air :

ETOUFFEZ

ETOUFFE, vil Chardon, dit-il, ta voix profane ;
Rebut de la Nature & pâture de l'âne !

Il faut être parfait quand on veut tout blâmer ;
Perds désormais la voix qui t'a fait blasphémer.

Et s'adressant ensuite à ces diverses plantes :
Réprimez, leur dit-il, vos satyres mordantes ;
Et sans vous avilir par vos propres arrêts,
Applaudissez plutôt à vos divers succès.

Tout est ce qu'il doit être, & la vigne & les roses
Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses.

N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux ;

Oui, la perfection est l'attribut des dieux ;

Du bon & du mauvais le bizarre assemblage

De ce foible Univers semble être le partage ;

La terre si féconde a d'arides cantons ;

L'été brûle d'ardeurs, l'hiver a ses glaçons ;

Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,

A des gouffres, des bois, des mers & des campagnes :

La discorde renaît parmi les élémens ;

Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents.

Qui se peint tout en beau dans les lieux qu'il habite ;

Fait le songe enchanteur d'un heureux Sybarite :

Qui trouve tout mauvais, n'est qu'un fol en effet ;

Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.



ÉPITRE VIII.
A MA SŒUR DE BAREUTH.
SUR L'USAGE DE LA FORTUNE.

DU songe des grandeurs , l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philosophie :
Evitant les fâcheux , le tumulte & le bruit ;
Je profite du tems qui chaque instant s'enfuit ;
J'achete à peu de frais mille plaisirs champêtres ;
Je plante des berceaux , je fais tailler des hêtres ;
Je lis la Quintinie , & par son art divin ,
Je change un sable aride en fertile jardin :
Là je me plais à voir pousser , verdir , éclôre ,
Des plantes qu'un climat plus doux reçût de Flore :
Mon ami Lyeaon vient dans ces lieux reclus
Dissérer avec moi du prix qu'ont les vertus ;
Et lorsque son discours échauffe mon génie ,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poésie.
Une feuille , une fleur , & de moindres objets ;
A nos moralités fournissent des sujets ;
La Nature à nos yeux est pleine de merveilles ,
Nous admirons souvent le peuple des abeilles ;
O quel plaisir , ma sœur , de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur apprend à piller !
De leurs soins mutuels & de leur vigilance ,
Résulte pour l'essain la commune abondance.

L'un

L'un travaille pour l'autre , & ce miel apprêté
Appartient sans partage à la communauté.

POURQUOI ne suit-on pas , disois-je , leur exemple ?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuse union , & l'ordre sans égal
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'ABEILLE a mieux que nous réglé sa république ;
On n'y voit point de mouche altière & magnifique
Refuser à ses sœurs le fruit de ses travaux ;
L'Orgueil & l'Intérêt respectent leur repos.
Fière Raïson humaine , orgueilleuse Folie ,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie !

NOTRE cœur endurci méprise les humains ;
L'homme change de mœurs en changeant de destins :
Ennivré de l'éclat de son bonheur suprême ,
Il fuit son origine , il s'ignore lui-même.

Q U I diroit , en voyant ces grands si dédaigneux ;
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux ?
Que ces gueux en lambeaux , croupissant de misères ,
Portent les mêmes traits , sont en effet leurs freres ?
Ils ont moins de rapport , que n'en ont les agneaux
Aux sanguinaires loups , ennemis des troupeaux.

Q U E je suis en courroux , lorsque certaine altesse ;
Jusqu'aux chevaux , aux chiens , prodigue sa tendresse !
On diroit que pour eux le destin l'agrandit ;
De sa folle dépense ils tirent le profit :
Ses chevaux superflus s'engraissent à la crèche ,
Tandis qu'abandonné le pauvre se dessèche.
Il nage dans le luxe , il ne vit que pour lui ,
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui.
Cet abus , je l'avoue , à tel point m'importune
Que j'en ai méprisé les grands & la Fortune.

Vous en êtes surpris ? repartit Lycaon,
 Le monde est inhumain , ingrat & sans raison :
 Pour moi , depuis longtems j'appris à le connoître ;
 Jadis de la Fortune on m'a vû le grand-prêtre :
 Son temple étoit rempli de sots adulateurs ,
 L'univers y venoit demander des grandeurs.

Le courtisan disoit : « O puissante Déesse !
 » Donnez-moi du pouvoir , afin que j'en oppresse
 » Un rival odieux , qu'on dit de mes amis :
 Le roi lui demandoit des esclaves soumis :
 Un homme du bel air , à mine évaporée ,
 Vouloit une maison d'or toute décorée ;
 Un franc dissipateur exigeoit un grand bien ,
 Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien.

L'A V A R E lui disoit : « Déesse salutaire ,
 » Donnez-moi bien de l'or afin que je l'enterre ».
 Un comte en se dressant , crioit avec fierté :
 » Quand viendront les honneurs que j'ai tant mérité ?

Je n'aurois jamais fait , si de tant de prières
 Je voulois rapporter les phrases singulières :
 Bref , aucun ne pensoit dans ses bisarres vœux
 Au noble & doux plaisir de faire des heureux :
 Et ma déesse aveugle , inégale ou quineuse ,
 Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse ,
 Refusoit par travers , ou donnoit sans raison.

La Fortune , lui dis-je , est pire qu'un poison :
 Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimere ,
 Elle altere le fonds du meilleur caractère.
 L'homme dans ses transports , s'imagine être un dieu ;
 Et prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu :
 Tous ces grands , endormis au sein de l'opulence ,
 Pensent qu'ils sont le but pour qui la Providence

Fit

Fit sortir du néant ces êtres si divers,
 Qui rampent sur la terre, ou volent dans les airs :
 Ils se placent eux seuls au centre de ce monde ;
 Tout est bien quand chez eux un certain luxe abonde ;
 Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
 De leur folle grandeur ombrageux & jaloux,
 Semblables aux rameaux, dont les feuilles stériles,
 Des arbres fruitiers, tirent les suc's utiles ;
 Qui dans un vain feuillage, étalant leur beauté,
 Voient les tendres fruits secher à leur côté :
 Est-ce donc pour eux seuls que je filtre la sève,
 Qui par tant de tuyaux jusqu'aux branches s'élève ?
 Ah ! que l'on feroit bien d'émonder ces rameaux
 Des présens de Pomoné injurieux rivaux,
 Si l'on n'en voyoit pas sans fin grossir le nombre.

LYCAON répartit, prenant un air plus sombre ;
 Peut-être verroit-on plus de cœurs bienfaisans ;
 Mais ce monde pervers est peuplé de méchans :
 Les bienfaits sont payés de noire ingratitude :
 Quiconque des vertus fait toute son étude ;
 S'il connoît les mortels, ne les servira pas.

Qu'IL est beau, Lycaon, de faire des ingrats !
 Faut-il que l'intérêt, lui dis-je, en tout décide ;
 Quand même à la vertu notre penchant nous guide ?

O vous, sage Minerve, aimable & tendre sœur,
 O vous qui possédez tous les talens du cœur !
 Vous pensez, je le sçais, qu'un noble caractère
 Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire ;
 Pouvant attribuer à l'homme son égal,
 Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces piliers somptueux, dont l'habile architecte
 Orne pompeusement sa façade correcte,

Né sont ni superflus, ni de vains ornemens
Que la profusion ajoute aux bâtimens ;
Mais leur commun concours , leur force réunie ;
Soutient solidement la façade embellie.

N O T R E grand édifice est la société,
Tout citoyen concourt à son utilité :
L'embellir n'est pas tout ; & pour le dire encore ;
La bonté la soutient quand l'orgueil la décore.

O divine Nature , au-dessus du hazard !
Qui peut t'approfondir admirera ton art :
Avare ou bien prodigue , on te voit toujours sage ;
Ton immuable but mène tout à l'usage.

V O Y E Z ces réservoirs qui pour ses grands desseins ;
Aux entrailles des monts sont creusés par ses mains :
Les fleuves orgueilleux y voient naître leur source ,
D'un humide cristal ils fournissent leur course ;
En fuyant de son sein , jeunes , foibles ruisseaux ,
Ils arrosent les prez de leurs fécondes eaux ;
Mais bientôt grandissant , enflés d'eaux passagères ;
Ils portent leur tribut à des mers étrangères ;
D'où le soleil après les changeant en vapeurs ,
Goutte à goutte en pleuvant les rend sur les hauteurs :
Ce n'est point pour croupir que les monts les amassent ;
Par ces mêmes ruisseaux il faut qu'elles repassent.

E T tels sont les devoirs des grands comblés d'honneurs ;
Des dons de la Fortune , heureux dispensateurs ,
Pour tous les malheureux , source à jamais féconde ,
D'où doivent découler tous les biens sur le monde.

J' E S T I M E ce discours qu'un sage magistrat (*)
Tint au peuple Romain divisé du Sénat :

* Menenius Agrippa.

Au-tour du mont sacré triomphoit la Discorde ;
Son éloquente voix rétablit la concorde :

« LA République , amis , leur dit-il , est le corps ;
» Dont tous nos citoyens sont autant de ressorts :
» Un seul membre perclus peut troubler l'harmonie
» Qui maintient la santé , qui prolonge la vie :
» Supposons que la bouche habile à discourir ,
» Refusât à son corps le soin de le nourrir ;
» Tout l'animal sentant une langueur mourante ;
» Seroit mis au tombeau par la faim dévorante :
» Membres séditieux , apprenez que chacun
» Est fait pour concourir au bien-être commun ».

QUEL que soit le haut rang qu'on tienne en sa patrie ;
De la totalité l'on fait toujours partie :

L'état vous reconnoît pour un membre perclus ,
Si par vous les humains ne sont pas secourus.

SÇACHONS nous arrêter au bord de la satire ;
C'est peu de condamner , le grand art est d'instruire ;
Indiquons en amis , sans prêcher en censeurs ,
Comment l'homme sensé doit user des grandeurs ;
Comment fuyant l'orgueil , la haine , la vengeance ;
Sa bonté doit sur-tout annoncer sa puissance.

« IL n'est rien de plus beau dans ton sort glorieux ;
» Que ce vaste pouvoir de faire des heureux ,
» Ni rien de plus divin dans ton beau caractère ,
» Que cette volonté toujours prête à le faire ,
Osoit dire à César , ce consul orateur ,
Qui de Ligarius se rendit protecteur ;
Et c'est à tous les rois qu'il paroît encor dire :
» Pour faire des heureux vous occupez l'Empire ;
» Astres de l'univers , votre éclat est pour vous ;
» Mais de vos raïïons l'influence est pour nous ».

LA puissance en effet n'est point une Gorgone ;
 L'usage qu'on en fait , la rend mauvaise ou bonne ;
 C'est un glaive tranchant qui ne devient fatal ,
 Que lorsqu'un bras cruel veut l'employer au mal :
 De ces vaines grandeurs , faux juges que nous sommes ,
 Il n'est que les vertus qui décorent les hommes !

NERON , quoique César , fut haï d's Romains ,
 Et Titus fut , sans pourpre , admiré des humains .
 On saisit les défauts , on blâme la personne ,
 Malgré l'éclat brillant que répand sa couronne .

M A I S , faut-il être roi , pour être bienfaisant ?
 N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant ?
 L'occasion peut rendre un pauvre serviable ;
 Dans l'état médiocre on sera secourable ;
 Si l'on est riche , au pauvre on doit son superflu ;
 Un grand doit protéger l'indigente vertu .

LA fortune au mérite est comme un baromètre ;
 S'il hausse , la vertu doit d'autant plus paroître :
 Nos états sont divers , nos devoirs sont communs ,

A I N S I les tendres fleurs nous donnent leurs parfums ;
 Les campagnes , leurs bleds entassés dans nos granges ;
 Les rochers , leurs métaux ; les vignes , leurs vendanges ;
 L'Océan , ses poissons ; & les vents , leur fraîcheur .

Ainsi l'astre du Nord guide le voyageur :
 Ainsi des jours , des mois , la coursière inégale ,
 En éclairant les nuits , répand sa lueur pâle :

A I N S I le grand flambeau , moteur de l'univers ,
 De ses rayons brillans , remplit le champ des airs ,
 Par lui-même fécond , son influence pure
 Ranime & rend la vie à toute la Nature .

EPIQUE IX.

A FINCK.

LA VERTU PRÉFÉRABLE A L'ESPRIT.

LE défaut principal du siècle où nous vivons,
Digne des habitans des petites-maisons,
C'est que, jusqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun du bel esprit au fond du cœur se pique.
Cette fureur s'accroît, & nous possède tous :
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit, il rit de la bêtise :
Il en faut, on en veut, pour se trouver de mise :
Du plus sot en ce point l'amour-propre enflammé
En emprunté le masque afin d'être estimé.
Ah, que ne fait-on pas pour usurper ce titre !

L'UN, fléau des auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talent que ses confrères n'ont,
Critique amèrement ce que ses rivaux font ;
Il pense qu'en jouant le rôle de Zoïle,
L'Univers abusé l'en croira plus habile.
Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'esprit il immole son cœur :
Prépare des poisons, attaque, mord, déchire :
De l'encens des humains son esprit altéré
Ne s'est perdu d'honneur qu'afin d'être admiré.

D'AUTRES présomptueux qui s'élèvent aux nues,
Débitent hardiment leurs visions cornues ;

Du vulgaire ignorant se font les précepteurs ;
Et flattent leur orgueil d'être au rang des auteurs ;
Mais le Public ingrat dédaignant leurs hommages ,
Siffle cruellement l'auteur & ses ouvrages.

J'EN ai même connu d'assez écervelés ,
Et du faux bel esprit si fort enforcélés ,
Qui , sans examiner s'il faut douter ou croire ,
Osent nier un Dieu dont tout prône la gloire.
Que leur importoit-il d'avoir raison ou tort ?
Ils vouloient s'illustrer du brevet d'esprit fort ;
D'un vin traître & fumeux ils ressentoient l'ivresse ,
Et leur force en effet n'est qu'orgueil & foiblesse.

A ce prix , que le ciel nous prive de l'esprit ;
C'est , dans un vase impur , un miel doux qui s'aigrit ;
C'est l'esclave du cœur , il en reçoit l'empreinte.
Chez le tendre il est doux ; chez le dur , plein d'absynthe ;
Défenseur obstiné de nos productions ,
Avocat éloquent d'indignes passions ,
C'est un sophiste adroit dont l'argument subtile
Etouffe le flambeau d'une raison utile.

L'ESPRIT n'en est pas moins un présent précieux ;
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des cieux :
Il est un rayon pur de l'essence divine
Qui fait penser , agir , & qui nous illumine :
Il voit dans le passé , perce dans l'avenir ;
Conçoit , juge , conclut , prouve & fait définir ;
Et d'un principe admis tirant la conséquence ,
Il guide à la raison , & mène à la prudence.
La Nature voulut que ses puissans ressorts
Fussent & le moteur & l'ame de nos corps ,

Mais , quoique l'Esprit soit divin de son essence ,
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence

Sur

Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir :
 Ayez de la mémoire , ayez un grand savoir ;
 Soyez spirituel , plaissant , profond , sublime ,
 Je veux qu'on vous admire , & non qu'on vous estime :
 Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu ;
 Sans vertu , tout esprit est mal-fait & tortu ;
 Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme.
 Prouvez que vous l'aimez : de quel nom qu'on vous nomme ,
 Certifiez le fait , & mon cœur qui vous rit ,
 Vous trouvant noble , aimable & plein d'un bon esprit ,
 Dévoue à vos vertus une amitié sincère.

L'ESPRIT n'altère point le fond du caractère :
 Cet auteur * tant noté , détesté des François ,
 (Qui contre le Régent décocha tant de traits ,
 Et couvrit dans ses vers des sons de l'harmonie
 L'assassinat affreux qu'ourdit sa calomnie)
 Avec de grands talens avoit tant de noirceur ,
 Qu'en admirant ses vers , on abhorroit son cœur.
 Avec beaucoup d'esprit on peut être perfide ,
 Trompeur , fripon , brigand , scélérat , parricide.

CARTOUCHE qu'on a vû périr sur l'échaffaud ,
 Ne fut point accusé d'être imbécille ou-fot ;
 Il gouverna long-tems , en maître despotique ,
 Des filoux , des voleurs l'infame république ;
 Il fut chef de sa bande , il soumit ses égaux.
 Cartouche eut quelques traits qui forment les héros.

UN esprit malfaisant , toujours enclin à nuire ,
 Ose-t-il se flatter de plaire & de séduire ?
 Le mal peut éblouir par des dehors brillans :
 Mais lorsqu'on les connoît , on hait tous les méchans.

* La Grange.

Leur esprit est pareil aux arides racines,
Qui, sans porter des bleds, sont couvertes d'épines :
Les malheureux efforts de leur fécondité
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le Public imbu d'un caprice bizarre,
Méprise l'ordinaire, & respecte le rare,
Je prétends lui produire, en un terme prescrit,
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit;
J'entends ici l'honneur pris dans un sens sévère
Qui ne brille jamais dans une ame ordinaire.

Le monde sur nos mœurs juge légèrement;
Il rejette, il approuve; & sans discernement,
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où souvent il n'en est l'ombre ni l'apparence.
Le nonchalant Simon passe pour vertueux;
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux:
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise;
Ce n'est point sentiment, dans le fond, c'est bêtise:
Le scélérat Damon aime l'impunité,
Ses vices sont masqués d'un air de probité;
Si vous sondez son cœur, ce n'est qu'hypocrisie.

Avec autant d'esprit, l'ame du vrai faisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen;
Tel doit être le sage & tout homme de bien.

Ce héros vertueux; si rare en son espece,
N'est point un fourbe orné des dehors de sagesse,
Qui joint aux vains discours qu'il ne pratique pas,
Toutes les actions d'infames scélérats;

Il ne vacille point, il reste toujours ferme ;
 Jamais à ses vertus on ne marqua de terme :
 Tandis que tant d'humains sont foibles , chancelans ,
 Comme on voit les roseaux agités par les vents ,
 Lui, comme un chêne âgé, bien ancré dans la terre ,
 Résiste à la tempête , & brave le tonnerre.
 Le crime essaye en vain de souiller son honneur ,
 Et l'Envie impuissante en frémit de fureur.
 Il est comme un vaisseau qui triomphe d'Eole ;
 Ses voiles sont l'esprit , la gloire est sa boussole ;
 Son jugement le sert comme un pilote heureux ;
 Les ouragans qu'il craint sont ses desirs fougueux ;
 Et le lieu vers lequel le conduit sa prudence ,
 C'est un port peu connu , la bonne conscience.
 Ce caractère heureux naît de la liaison
 D'un esprit éclairé , soumis à la raison.

OUI, l'homme vertueux , oui , le sage que j'aime ,
 Est plus rare cent fois que n'est le phénix même ;
 Son mérite puissant , si brillant à mes yeux ,
 Du niveau des mortels l'élève jusqu'aux cieux.

POURROIT-ON présumer qu'une vertu si pure
 Sortît souvent des mains de l'avare Nature ?
 Et ne voyons-nous pas dans ce monde méchant
 Le crime l'emporter sur le cœur bienfaisant ?
 Cette perfection , cette sagesse égale ,
 C'est la Venus des Grecs , en genre de morale.

EPROUVONS au creuset tous vos esprits charmans ;
 J'y vois peu de solide & beaucoup d'agrémens ;
 C'est un propos léger , plein de plaisanterie ,
 Un ton de politesse & de galanterie :
 Mais gardez-vous bien d'eux ; un rien peut les piquer ,
 Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer !

Ils

Ils vous sacrifieront pour un trait de folie :
Que dis-je ? l'amitié, tout sert à leur faillie ;
Ils sauront relever vos plus secrets défauts ;
Ils mourroient s'il falloit r'avaler leurs bons mots :
S'ils empruntent de vous, c'est pour ne rien vous rendre ;
Si vous daignez leur plaire, il n'y faut plus prétendre ;
Ou bien pour se venger, vous blâmant en tous lieux ,
Ils vous barbouilleront de leurs traits odieux.

MALHEUR à l'Univers, s'ils ne peuvent se taire !
Leur plume trop féconde, en dépit du libraire ,
Dessus leurs éditeurs & dessus leurs rivaux
Va répandre son fiel en diffamans propos.
Il deviendront du jour la fable & la nouvelle ;
Leurs livres ne seront qu'une longue querelle ,
Ecrits injurieux ou fatras insensés :
Tantôt calomnians & tantôt accusés ,
Ils sauront infecter par des injures sales
Le Parnasse épuré du langage des halles.

VOYONS un bel esprit d'un coup d'œil différent ;
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.

QU'ON le place à la cour : savant dans sa doctrine,
Il intrigue, il cabale, il jure la ruine
D'un Mécène en faveur qu'il trouve en son chemin.

S'IL décrete au barreau : voyez cet inhumain ;
Devant son tribunal la justice est vénale ;
Le droit entre ses mains devient un vrai dédale ;
L'argent du corrupteur y fait taire les loix ,
Et réduit l'orphelin & la veuve aux abois.

QUE sera-ce, grand dieu ! quel avenir sinistre ,
Si le prince aveuglé le prend pour son ministre !
D'abord ce forcené brûlant d'entrer en jeu ,
Aux quatre coins mettra toute l'Europe en feu :

Il veut se faire un nom, l'extravagant se flatte
De l'immortalité dont jouit Hérostrate.

L'HONNESTE homme n'a pas autant de faux brillant ;
Mais sûr en son commerce, ami sage & prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire ;
Simple au sein de la cour, doux, quoique militaire ;
Auteur sans arrogance & juge sans erreur ,
Il ne s'écarte point des principes d'honneur.

DITES : à votre gré quel est le préférable ?
Cet homme en tous les tems modeste , sûr, aimable ;
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts ,
Comme un feu d'artifice, un nombre de pétards ,
Où parmi la fumée on voit briller les flammes ;
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes ;
Qui change dans un jour tantôt blanc, tantôt noir ;
Votre ami le matin, votre ennemi le soir ;
Qui parle, se reprend, affirme, défavoue ;
Et qui fait vous blâmer, de même qu'il vous loue ;
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez & puis jugez.



E P I T R E X.
A MON FRERE FERDINAND.
SUR LES VŒUX DES HUMAINS.

Q U E les hommes sont fous ! qu'ils se font d'embarras !
Platon les crut sensés , il ne les connut pas.
Un triste instinct les porte à la vicissitude ,
Leur vie est le tableau de leur inquiétude :
Empressés d'obtenir , lassés de posséder ,
Ils sont tous mécontents & prêts à murmurer.

U N soir prenant le frais air du centre de la Ville ,
J'allois m'entretenant seul avec Théophile :
J'approche du portique & des murs du jardin ,
Un peuple très-nombreux remplissoit le chemin ,
De mille voix en l'air , le discordant mélange ,
Nous annonçoit de loin la multitude étrange
Qu'assembloit en ces lieux l'esprit d'oisiveté :

U N desir séduisant de curiosité ,
M'anima d'écouter ces entretiens frivoles ,
De recueillir le sens d'un nombre de paroles
Dont le bourdonnement se répandoit au loin.

T H E O P H I L E reprit : « Quel est donc le besoin
» D'espionner le peuple ? Hé ! que peut-il se dire ?
» Il parle sans bon sens , il chante , il aime à rire :
» Quiconque ose d'autrui pénétrer les secrets ,
» D'un desir indiscret risque à payer les frais. »

Air

A H ! dis-je , qui prétend sçavoir ce que nous sommes ,
Doit en toute rencontre étudier les hommes ;
C'est dans la liberté que paroissent les mœurs ,
Nul masque ne les cache , on lit dans tous les cœurs :
Suivez-moi dès ce pas , observons le silence ,
Et perçons à travers de cette foule immense.
Alors , tous deux des bras écartant les passans ,
Nous ouvrons une route & volons en avant.

A peine enfilons-nous la principale allée ,
En nous poussant tous deux au sein de la mêlée ,
Que deux écervelés , qui se parloient tout haut ,
Disoient : » Qu'il plaise au Ciel d'allumer au plutôt ;
(» Qu'importe dans quel lieu que ce soit de la terre)
» Pour exaucer nos vœux , une sanglante guerre !
» On connoîtroit alors le prix que nous valons :
» Loin de nous consumer , ainsi que nous faisons ,
» Dans les honneurs obscurs des grades subalternes ;
» On reverroit en nous des Eugenes modernes. »
Des jeunes officiers se parloient sur ce ton ,
Le poil folet à peine ombrageoit leur menton.

A u même instant arrive une foule nouvelle ,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle :
Vingt personnes au moins se parloient à la fois ,
Sans penser , sans entendre , & sans sçavoir pourquoi.

C E flux impétueux qui soudain nous inonde ,
Se dissipe & s'écoule à l'instant comme l'onde.
Tout change , & nos voisins sont d'autres inconnus ;
Alors tout fraîchement dans la foule venus.
Un squelette ambulante me passe & me coudoie ,
Disant à son ami : « Dieu ! que j'aurois de joie ,
» Si le Ciel bienfaisant renouvelant ses dons ,
» Daignoît me départir deux vigoureux poulmons :

» Un

» Un siecle tout au moins j'aurois dessein de vivre » !
La toux en l'étouffant , l'empêcha de poursuivre.

D' A B O R D d'autres passans s'approcherent de nous :
Un personnage âgé se distinguoit d'eux tous ;
Il disoit d'un ton sec à l'un de ses confreres :
« Il vous plait de louer l'ordre de mes affaires ;
» Mais ne présumez pas que je me trouve heureux
» Tant que les dieux cruels n'exaucent pas mes vœux ;
» Je les ai conjurés que ma sterile flamme
» Pût au moins procurer un seul fils à ma femme :
» Mes avides neveux desirant mon trépas ;
» Mes biens accumulés seront pour ces ingrats :
» Ah ! quel affreux chagrin » . . . De ses amis passerent ,
Bras dessus , bras dessous , brusquement l'embrassèrent ;
Et de mille fâcheux , les bruits confus & sourds
M'empêcherent d'ouïr la fin de ce discours.

A d'autres importuns j'abandonne la place ,
Et me débarrassant d'entre la populace ,
Je parvins à la fin auprès des cabinets :
Lancret eût dans ces lieux pû choisir des sujets :
On chantoit , on dansoit , on éclatoit de rire ;
Tous ceux qui de l'amour chantoient le doux empire ,
Auprès de leurs beautés faisoient les doucereux.

U N homme très-rêveur étoit tout proche d'eux ,
Il se proménoit seul d'un pas grave & stoïque ,
En se frottant le front d'un air mélancolique ,
Ses yeux fixés sur terre , exprimoient sa douleur ;
Touché de ses soupirs , touché de son malheur ,
Lui promettant mes soins & ma foible assistance ,
Je le presse sur-tout de rompre le silence.
» Ah puisse Bestuchef périr tragiquement !
Reprit-il , & soudain me quitta brusquement.

THEOPHILE

THEOPHILE à la fin brûlant d'impatience ;
S'écria : « Quelles gens ! ah , quelle extravagance !
» Partons , & dès demain revenons tous les deux ;
» Puissé le juste Ciel écarter les fâcheux ,
» Et nous favoriser d'un tems doux & propice ».

APERCEVEZ du moins quelle est votre injustice ;
Vous, dis-je, qui frondez tous ces gens à projets ,
Vous en formez ici pour de moindres sujets ;
Au lieu de relever les foiblesses des autres ,
Il seroit plus sensé de corriger les vôtres :
Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin ;
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain :
Peut-être que les vents assemblant les nuages ,
Ménacent dès la nuit de vapeurs & d'orages.

MON frere , je vous fais le tableau de nos mœurs ;
Voyez ces insensés en proie à mille erreurs ,
Dévorés de desirs & nourris de chimères ,
S'élever follement au-dessus de leurs spheres ;
Attristés du passé , dégoutés du présent ,
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant :
D'un bonheur idéal , soigneux de se repaître ,
Ils vivent dans les tems qui doivent encore naître ,
Et vont en étourdis importuner les dieux ,
De frivoles projets , de vœux audacieux.
Remplissez leurs souhaits ! La colere céleste
Ne leur auroit pû faire un présent plus funeste.

SUPPOSE qu'il fût libre au desir des humains ;
De consulter l'oracle au palais des Destins :
Tout ce peuple à projets accoureroit en hâte
Pour y trouver l'objet dont son espoir le flatte.
Mais il ne verroit point dans ces parvis sacrés ,
L'enchaînement de faits qu'il avoit espérés.

Que le Destin au moins, pour les tirer de peine ;
 Amène du néant ses projets sur la scène ;
 Dans l'ordre dans lequel ils pourroient arriver,
 Ne leur diroit-il pas : « Venez pour observer »
 » Ces causes, ces effets, ces tristes conséquences ;
 » Voyez combien vos vœux trompoient vos espérances.

» V o u s qui ne respirez qu'allarmes & combats,
 » Votre sort vous livroit à la faulx du trépas.

» E t vous qui de Nestor enviez les années,
 » Lisez dans l'avenir les noires destinées

» Qu'en prolongeant vos jours le Ciel vous préparoit :

» Mourez donc désormais sans avoir de regret,

» En adorant des dieux la clémence infinie,

» Dont l'extrême bonté retranche votre vie.

» E t toi vieillard fâcheux, vois ce fils désiré :

» Grand Dieu ! c'étoit un monstre, un fils dénaturé.

» M I S A N T H R O P E agité de fantômes sinistres ;

» Au lieu d'un Bestuchef, vois deux nouveaux ministres ;

» Plus fiers, plus corrompus, & plus entreprenans.

» Qui pourroit extirper la race des méchans ?

» Des horreurs du trépas, cette hydre renaissante,

» En se multipliant, paroît plus insolente. »

A la fin tous ces fous, mécontents de leurs vœux,

Diroient : N'en faisons plus, laissons agir les Cieux.

Q U' E S T - C E que nos souhaits ? des desirs téméraires ;

De frivoles desseins, hardis, imaginaires,

Conçus dans des cerveaux trop féconds en projets,

Mécontents, turbulens, souvent trop inquiets :

N O T R E sort est marqué ; mais l'homme irraisonnable,

Veut changer à son gré cet arrêt immuable,

Tandis que Jupiter de deux vases égaux,

Verse sur les humains & les biens & les maux.

MORTEL

M O R T E L extravagant , infecte qui murmure ,
 Prétends-tu renverser l'ordre de la nature ,
 Et jouir d'un bonheur toujours pur & parfait ?
 Dis-moi : Qui t'a promis cet étrange bienfait ?
 Réponds : pour quels humains les trois Parques sévères
 Ont-elles donc filé des jours sans fin prospères ?
 Consultons , s'il le faut , ces poudreux monumens ,
 Ces fastes échappés à l'injure des tems ;
 Fouillons l'antiquité ; rappelions-nous l'histoire
 Des hommes dont les noms vivent dans la mémoire.
 J'en vois comblés d'honneurs , j'en vois chargés de fers ;
 Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.

C R E S U S se crut heureux ; une foule importune
 De courtisans flatteurs adoroit sa fortune ;
 Il apprit de Solon , qui lui prédit son sort ,
 Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

C Y R U S , qui le vainquit & qui dompta l'Asie ,
 Perdit en même jour sa fortune & sa vie ;
 Une femme * mit fin à ses projets fameux.

L E vainqueur de Numance entouré d'envieux ;
 Vit flétrir ses lauriers cueillis par la victoire ;
 Le Romain de trop près ne pouvoit voir sa gloire :
 Ce généreux soutien de Rome & du Sénat ,
 Périt dans son palais par un assassinat.

J E pourrois vous citer l'exil de Belisaire ,
 Un Frédéric second , errant dans la misère ;
 Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif ,
 Que Pierre à Pultava pensa rendre captif.
 O u i , tel est notre sort : nos courtes destinées
 Sont tristes dans un tems , dans d'autres fortunées ;

* *Tomiris*.

Faut-il , pour le prouver , en stile d'oraisons ;
 D'exemples entassés renforcer mes raisons ?
 Cette instabilité du monde fait l'essence :
 Quel homme n'en fait pas la triste expérience ?
 Mais notre orgueil aigri nous remplissant de fiel ;
 Révolte nos esprits contre l'arrêt du Ciel :
 Les choses à nos yeux semblent changer leurs formes ;
 Et les moindres malheurs sont des monstres énormes.

» P A S S E , que le vulgaire éprouve des hazards ;
 » Mais des gens tels que moi méritent des égards ,
 Disoit un certain homme ennuyé de l'attente
 Du bien qu'il espéroit de la mort de sa tante.

V A R U S est mécontent , il ne sçait pas de quoi ;
 Mais son chagrin le ronge , & lui donne la loi.

S I Verrès fait des vœux , c'est que Verrès s'ennuie ;
 Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

G A L B A devenu Prince , est las de son bonheur ,
 Il n'a plus de repos qu'il ne soit Electeur :
 Mais à peine l'est-il , que sa folie extrême ,
 Veut décorer son front du sacré diadème ;
 Et mécontent bientôt de cette dignité ,
 Il envie aux Césars leur vaine Majesté ;
 Ses vœux vont en croissant , il est incorrigible :
 Oui , rendre un fol heureux , c'est une œuvre impossible :

O le sage discours , que le vieux Cynéas
 Fit au bouillant Pyrrhus qui ne le suivit pas
 » Rayez ces grands projets dont votre esprit s'ennivre :
 » Apprenez à jouir , c'est apprendre à bien vivre ».
 Je suis de son avis : ici bas tout mortel
 Doit jouir du présent , c'est le seul bien réel ;
 Le tems qui fuit toujours emporte nos années ,
 En dévorant sans fin nos frêles destinées ;

Il s'envole , le traître , & ne revient jamais !
Qu'à ces momens perdus nous aurons de regrets ;
Où l'ame , de vapeurs se sentant oppressée ,
Dans l'avenir obscur va noyer sa pensée.

CET avenir voilé devant nos foibles yeux ;
Est le plus grand bienfait que nous tenons des dieux ;

Si les hommes étoient instruits de leur histoire ,
Qu'ils prévissent leur honte , ou connussent leur gloire ;
Les larmes chez les uns ne tariroient jamais ,
Chez d'autres le bonheur seroit privé d'attraits ;
Ou dégoutés trop tôt des destins de la vie ,
Plusieurs l'abrégeroient sans l'avoir accomplie.

SOYONS donc ignorans sur ce que par bonté ,
Le Ciel a de nos yeux prudemment écarté :
Sans murmurer sans fin contre la Providence ,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse insolence :
Que le Ciel à son gré dispose des humains ;
C'est à nous d'obéir à l'ordre des Destins.



ÉPÎTRE XI.

A MA SŒUR DE SUEDE.

QUELLE gloire, en ce jour, ma sœur, vous environne !
 Vos premiers pas en Suede en approchant du trône,
 Sont des pas de géant vers l'immortalité.

A PEINE y fûtes-vous, que l'animosité,
 Le trouble, la discorde & la haine intestine
 Dont ce peuple en son sein préparoit la ruine;
 Que les dissensions des citoyens jaloux,
 Que toutes leurs fureurs s'apaisèrent par vous.
 Par l'éclat imposant d'une vertu suprême,
 Votre cœur rend la Suede égarée à soi-même:
 De leurs revers passés les esprits abattus
 Retrouverent en eux leurs antiques vertus:
 Une femme paroît, sa valeur héroïque
 Rend l'audace au Sénat, la gloire à la Baltique,
 Et la même fierté qu'au tems de ses héros,
 Ce royaume opposoit à ses puissans rivaux.

Qu'Homère vainement vante Penthésilée;
 Elle accourut sans fruit au fort de la mêlée
 Des bords du Thermodon à ceux du Simois:
 Quelque fût sa valeur & ses faits inouis,
 Son bras ne put sauver la malheureuse Troie
 De la flamme du Grec dont elle fut la proie:
 Ces faits si bien chantés, ces grandes actions
 Sont d'un esprit fécond les nobles fictions,

Qu'EN

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile
 Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille;
 Dont le foible secours & les rares vertus
 Ne purent soutenir le bon roi Latinus:
 Votre gloire en ce jour est bien plus haut montée;
 Avec autant de force elle n'est pas chantée;
 J'en connois la grandeur, j'admire vos exploits;
 Mais, pour tout exprimer, je n'ai termes ni voix:
 Le seul pinceau d'Apelle osoit peindre Alexandre.
 Si ma témérité me fait trop entreprendre,
 C'est qu'un si beau sujet soutient seul un auteur,
 Et tout ce que j'entends, prône votre grand cœur.

A peine auprès du trône on vous vit arrivée,
 Qu'en proférant deux mots la Suede fut sauvée.
 Votre exemple inspira la noble fermeté
 Jusqu'au sein palpitant de la Péréplexité.
 Ce peuple libre & fier, ma sœur, qui vous admire,
 Apprit à soutenir l'honneur de votre empire:
 Timide auparavant, mais enhardi par vous,
 Il fut en imposer à ses voisins jaloux;
 A ce peuple féroce & naguère barbare,
 Qui marche sans honneur, & combat en Tartare;
 Et dont l'orgueil enflé d'un succès passager,
 Se flattoit en secret de l'espoir mensonger,
 Que ces mêmes guerriers respectés de l'Euphrate,
 Dompteroient le Suédois, ainsi que le Sarmate.

DANS le fond ténébreux de leurs vastes forêts,
 Sous le ciel des frimats qu'exhalent leurs marais,
 Vos lâches ennemis que la fureur possède,
 Osoient forger des fers destinés à la Suede:
 Dans leurs superbes ports nombre de matelots
 Ajustoient la mâture, équipaient des vaisseaux;

H iiii

Des

Des glaces d'Archangel, au Palus Méotide,
 Le démon de la guerre au regard homicide ;
 Assembloit vers Vibourg de rustiques guerriers ;
 Avides de pillage , & non pas de lauriers.

UN monstre que l'enfer vomit sur le rivage ;
 Qu'un aspic allaita , nourri de fiel , de rage ,
 Instruit par la Discorde en cet art criminel
 Qu'à Florence enseigna l'affreux Machiavel ;
 Ce monstre qui soumit sa molle souveraine ;
 Près du trône éleva sa fortune hautaine ;
 Et le Russe tremblant que son ordre conduit ;
 Le craint servilement , se tait & obéit.
 La noire Trahison , la louche Perfidie
 Aux forfaits ont formé sa fureur enhardie ;
 Ennemi des vertus , ce monstre sans remord ;
 Conspire votre perte , & trouble tout le Nord ;
 Ses trames , ses complots , ses brigues infernales
 Divisent l'Univers en puissantes cabales ;
 Il fait associer à ses affreux forfaits
 Des empires liés des mêmes intérêts :
 Quel miracle étonnant (effet d'un bras céleste)
 L'arrête lorsqu'il va frapper le coup funeste ?

IL demeure interdit & stupide en ce jour ,
 Il fonde sur sa proie , ainsi que le vautour :
 Attaquons , disoit-il , il faut qu'elle succombe ;
 Mais une aigle paroît au lieu d'une colombe :
 La Suede par vos soins , prête à lui résister ,
 Lui présente un courage impossible à dompter ;
 La peur se fit sentir à cette ame inhumaine ,
 Et votre fermeté triompha de sa haine.
 O Suede ! en cette époque où naissent tes beaux jours ;
 A ta reconnaissance abandonne le cours ;

Et

Et si de fers honteux tu t'es vu préservée ;
Bénis du fond du cœur la main qui t'a sauvée :

Qu'on répète sans fin dans de pesans écrits
Les noms d'Elisabeth & de Sémiramis ;
Suédois, votre Christine, indigne qu'on la prône ;
Par un caprice étrange abandonna le trône ,
Mon héroïne un jour saura le soutenir ,
Étendre votre gloire ; & tous vous réunir ;
En répandant du haut de sa grandeur suprême
Un nombre de bienfaits sur ce peuple qui l'aime :

Si vous avez brillé d'un éclat aussi grand ,
Que ne ferez-vous point , ma sœur , au premier rang ?
C'est d'un contrat formel l'engagement insigne ,
Et votre regne auguste un jour en sera digne :
Tout prêt à vous juger, on tient les yeux ouverts ;
Votre regne intéresse & nous & l'Univers :
On se prépare à voir la Suede gouvernée
Par Minerve elle-même au Sénat couronnée ,
Dont la sagesse égale asservissant le sort ,
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord.
De Lisbonne à Peking , & d'Archangel à Rome ;
On croit que vos appas décorent un grand homme :

DANS ces tems fortunés vos peuples éperdus
Diront : O Prussiens ! nos destins vous sont dûs ;
C'est de vous que nous vient cette nouvelle gloire ;
Une femme à jamais digne de la mémoire !
Rien ne peut désormais effacer vos faveurs ,

Ан, quels concerts charmans ! quels concerts enchanteurs !
Foyers de mes aïeux , ô ma chère patrie !
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie !
En bénissant vos murs , on chante vos bienfaits :
Autour de nos cités, nos voisins satisfaits

Ne disent point de nous : « Ces assassins infâmes
 » Ont livré nos palais à la fureur des flammes,
 » Nos frères en prison languissent dans les fers,
 » Et nos champs dévastés sont changés en déserts.
 Mais ils diront plutôt : « Enlevons des Sabines
 » De ce pays fameux , fécond en héroïnes ».

L'ELBE atteint de nos jours à la gloire du nom
 Dont jouissoit jadis l'orgueilleux Thermodon
 De jeunes habitans ou roturiers ou princes ,
 Suivant le dieu d'Hymen, viendront dans nos provinces
 S'engager pour jamais dans ces liens sacrés
 Que vos vertus, mes sœurs, ont par-tout illustrés,
 Dont ose se louer l'heureuse Franconie,
 Et que vante aux passans la froide Westphalie;
 Que l'Ordre en admirant respecte de son lit :
 Enfin, mes sœurs, par-tout le peuple vous bénit ;
 L'Empire retentit de votre renommée.

Et vous, par qui la Suede en ce jour est calmée,
 Que la farouche Envie admire en frémissant ;
 Que tous vos ennemis estiment en tremblant ;
 Si vos sombres rivaux vous rendent tous hommage
 Leur bouche vous adore & blasphème de rage :
 La vérité s'arrache à des cœurs furieux ;
 C'est ainsi que l'enfer ose adorer les dieux.

Si la simple vertu nous paroît admirable ;
 La Beauté fait la rendre encor plus adorable ;
 Le Stoïque Zénon feroit même forcé
 D'éprouver tout surpris au fond d'un cœur glacé
 Qu'à vos rares vertus jointes à tant de charmes,
 Il n'est aucun mortel qui ne rendît les armes.
 La raison ne rend point l'homme insensible ou dur ;
 L'esprit en est plus doux, le commerce plus sûr :

Où ;

Oui, l'on peut adorer l'Auteur de la Nature
Dans les dons que sa main fit à la créature ;
Cet hommage si pur & détaché des sens,
Se doit à la beauté de même qu'aux talens.

MAIS tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée ;
Vous le dirai-je ici ? l'oserai-je , ma sœur ?
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur :
Ah , si j'ai pu chanter votre gloire future ,
N'étouffez point en moi la voix de la Nature :
Amitié , don du ciel ! sacrés liens du sang !
Ah , source de nos jours , issus du même flanc ,
Parlez , enfin , parlez , sentimens d'un cœur tendre ,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce congé douloureux , ce congé si touchant !
Ah , quel funeste jour ! quel moment accablant !
Je vous quittai , ma sœur , l'ame pleine d'allarmes.
Que ce triste congé fut arrosé de larmes !
Ce jour , pour mon repos , fut un fatal écueil ;
Il sera pour jamais un sombre jour de deuil :
Ces adieux si touchans , ma sœur , est-il possible ?
Les baisers , les sanglots de ce congé terrible ,
Seront donc , juste ciel ! des éternels adieux !

AH , barbares plaisirs des cœurs ambitieux !
Ah , malheureux Hymen ! trop inhumaine Gloire !
A quel extrême prix , ô ciel , qui l'eût pu croire !
Nous faut-il acheter tes funestes faveurs ?

QU'HEUREUX sont les mortels éloignés des grandeurs !
Dont le sort réunit la tranquille famille ;
Dont un toit peut couvrir & mere & fils & fille ;
Satisfaits & contens dans leur obscurité ;
Le bonheur est le prix de leur simplicité ;

Ils ne redoutent point la Fortune bizarre ;
Et la Mer en courroux jamais ne les sépare ;
Les brigues , les complots que forme l'étranger ;
Peuvent les amuser , & non les affliger.
C'est chez eux que la sœur vivant auprès du frère ;
Unit deux tendres cœurs d'une amitié sincère.

MAIS quels sont ces écarts ? où vais-je m'égarer ?
Aimons sans intérêt , & sachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois sur votre front le sacré diadème ;
Si la Suede connoît le prix de nos bienfaits ,
Ne souillons pas nos dons par de tardifs regrets ;
Etouffons nos soupirs , & supprimons nos larmes ;
La Suede vous chérit , elle adore vos charmes ;
Et nous verrons bientôt , admirant vos exploits ,
Le modele du sexe & l'exemple des rois.



E P I T R E XII.

A C H A S O T.

SUR LA MODERATION DANS L'AMOUR.

N E pensez pas, Chasot, qu'imitant Diomede ;
 Suivant insensément l'ardeur qui me possède,
 En vers injurieux j'ose blesser Venus :
 Pour les dieux des plaisirs mes respects sont connus :
 Si j'attaque l'Amour, c'est qu'il est fait pour nuire ;
 Je veux le modérer & non pas le détruire :
 Craignez de son bandeau le triste aveuglement.

N'EST-CE pas en effet agir bien follement,
 Quand pieds & poings liés on se livre au caprice
 D'un sexe plein d'appas, mais rempli de malice ;
 Qui de vos passions saisissant les travers,
 S'en sert adroitement pour vous forger des fers ?
Pensez-vous qu'à l'Amour, comme au seul dieu suprême ;
Il faut immoler tout, jusqu'à la Vertu même ?
 Votre raison repugne à de tels sentimens,
 On ne les peut passer qu'à de jeunes amans.

L'AGE des passions est l'heureuse jeunesse ;
 Un cœur novice est prompt à brûler de tendresse ;
 La Nature attisant ses feux séditions ,
 De la vigueur des sens enfans impétueux ;
 Excite vivement la jeunesse fougueuse
 A courir de l'amour la carrière épineuse ;

De

De flatteuses erreurs & des desirs puissans ;
Triomphent sans combat de son peu de bon sens ;

Si l'on a toujours peint l'Amour dans son enfance ;
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence :
Il est le compagnon de l'âge des erreurs ;
Il nous égare , alors il régné sur les cœurs ;
Dompté par la raison , vainqueur dans le délire ,
Sur la folle jeunesse il étend son empire.

MAIS quand on a passé cette heureuse saison ,
Que l'âge à pas tardifs amène la raison ,
Que le sang refroidi se calme dans nos veines ;
Aux desirs amortis pourquoi lâcher les rênes ;
Affecter de l'amour lorsqu'on ne le sent plus ,
Et ranimer des feux éteints par nos abus ?

DANS nos tems corrompus , remarquez , je vous prie ,
Combien d'originaux de la galanterie...
La province & la cour ont en foule produits ;
Par un goût dépravé jusqu'à ce point séduits ,
De vanter les ardeurs de leurs flammes stériles.

ATHLETES languissans vous n'êtes plus Achilles :
Vos feux se sont éteints , un Dieu vous a quitté.
La honte est le seul prix de l'incapacité.

L'AMOUR des bons vieux tems chaque jour dégénère :
Jadis il étoit pur , discret , tendre , sincère ;
Il n'est plus à présent que léger & trompeur ;
La débauche à la fin en proscrivit le cœur :
On se prend sans nul goût , souvent par stratagème ;
Et quand même on se hait , on se jure qu'on s'aime ;
On se brouille , on se quitte , on change , on se reprend ;
La tendresse venale & s'achète & se vend.

CET homme du bel air brûlant de mille flammes ,
Ose attaquer l'honneur des plus pudiques femmes :

S'il

S'il effuye un refus, calomniant leurs mœurs,
 Il venge en scélérat, l'affront de ses fureurs :
 S'il est vainqueur, voyez ce galant Coryphée,
 Du sexe à son humeur ériger un trophée ;
 En triomphe pompeux, comme un autre César,
 Amener ses captifs enchaînés à son char,
 Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.

AN ! de ces procédés à bon droit je m'indigne :
 Il n'est plus de secret, d'honneur, de bonne foi ;
 L'inconstance en amour donne par-tout la loi.

JE ne fais qu'effleurer : mais si je voulois mordre ;
 Je vous exposerois le criminel desordre ,
 Que cet Amour bizarre en sa légèreté,
 Fait & fera toujours à la société :
 Comment au détriment de l'enfant légitime ;
 Le bâtard s'introduit , le mange ou le supprime :
 A l'abri d'un faux nom, réunissant sur lui,
 En dépit du bon droit, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange ;
 Et que le talion dessus d'autres le vange ;
 J'en conviens : mais au vrai, vos torts sont-ils moins grands ?
 Un vil libertinage a corrompu nos tems :
 O siècle ! ô mœurs ! hélas ! trop indigne licence !
 Il n'est plus de vertus , il n'est plus d'innocence.

SUPPOSONS qu'un galant favorisé du sort ,
 Pût atteindre en son cours aux ans du vieux Nestor ;
 Examinons tous deux, la vie irrégulière
 Qu'on lui verroit mener dans sa longue carrière :
 De ce tems précieux il donnera les jours
 Aux charmes inconstans des folâtres Amours :
 Là se prêtant aux goûts d'une femme quinquaise ;
 Ici se ruinant pour plaire à la joueuse ;

Il est par la coquette adroitement trompé ;
 Et désigné du doigt par le monde attroupé ;
 Ensuite sous le joug d'une femme insolente,
 Excité par le fiel de sa langue méchante,
 Et par son artifice en cent façons commis,
 Il est forcé de rompre avec tous ses amis :
 Esclave de Corinne , ou rampant sous Julie ;
 Vous le verrez enfin , pour comble de folie ;
 Consummer tout son tems à gagner des valets ,
 Et prendre des maris dans ses lâches filets.

Si j'avois de mes jours à rendre un pareil compte ;
 J'en rougirois cent fois de dépit & de honte :
 L'homme à bonne fortune en aura tout l'honneur ;
 Je lui laisse , Chafot , sa gloire de bon cœur.

Ah ! sans nous avilir , restons ce que nous sommes !
 Tous ces efféminés ressemblent-ils aux hommes ?
 Pour relever leur cœur , je ne vois nul retour ;
 Dans l'ordre le plus bas , esclaves de l'amour ,
 Ce sont des descendans du lâche Heliogabale.

MAIS Hercule , dit-on , fila bien pour Omphale ;
 Je le sçais : terrassez des monstres aujourd'hui ,
 Et demain , s'il le faut , filez tout comme lui ;
 Imitiez ses vertus & ses hautes prouesses ,
 Peut-être en leur faveur on verra vos foiblesses.
 Diane éclairoit les nuits avant qu'Endymion
 Fit naître dans son cœur sa folle passion :
 Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frere ;
 Il avoit parcouru l'un & l'autre hemisphere.
 Il faut de grands talens pour couvrir des défauts ;
 L'amour a souvent fait la honte des heros :
 Et sans le haut éclat d'un rare & grand mérite ,
 Une vertu tachée est à la fin proscrite.

Ah !

Ah ! cette ardeur , Chafot , qu'inspirent les desirs ,
 Vous rend un Ciceron plaidant pour vos plaisirs :
 Les roses , selon vous , semblent des fleurs divines ,
 J'ose vous enseigner qu'elles ont des épines ;
 Et sur vos passions tenant les yeux ouverts ,
 En louant les plaisirs vous montrer leur revers.

Le début de l'amour est doux & plein de charmes ;
 A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes ,
 Il gagne chaque jour , se rend maître de tout ;
 Sa fin c'est le dépit , bien souvent le dégoût.*
 Il est souvent funeste en lui lâchant la bride ;
 C'est un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide ;
 Insensible à la main dans ses transports ardens ,
 Il court insensément , en traversant les champs ,
 Par des bois , des rochers , des monts , des précipices ;
 Et vous préparera cent sortes de supplices :
 La modération peut seule l'arrêter.

VOYEZ donc si j'ai tort de ne vous point flatter ;
 Examinez ici que de maux dans le monde
 A causés cet amour que dans mes vers je fronde.
 Léandre pour Héro , périt dans l'Helléspont ;
 L'art d'aimer fit bannir Ovide dans le Pont :
 Tant qu'Achille jaloux fut outré de colere ,
 Le sang des Grecs rougit du Xante l'onde claire ;
 L'adultere Pâris alluma ce flambeau
 Que le triste Priam , descendant au tombeau ,
 Vit brûler son palais au fier Pyrrhus en proie ,
 Cette fatale nuit , la dernière de Troie.

Si vous me demandez des exemples plus grands ,
 Les fastes des humains en marquent de tout tems :
 On ne reconnoît plus (tant le sort est injuste !)
 Le bras droit de César , le fier rival d'Auguste , *

* *Antoine.*

Sur les mers d'Actium, esclave de l'Amour ;
 Lorsqu'il perd Cléopâtre & sa gloire en un jour :
 Agnès à Charles sept fit oublier la France ,
 Quand l'Anglois dans Paris porta sa violence :
 Du grand Turenne , enfin , imprimez-vous ce trait ;
 Envers son roi , l'amour le rendit indiscret.

CRAIGNEZ donc cet enfant & ses fleches dorées ,
 Gardez-vous de porter ses brillantes livrées ;
 Il fait ses plus grands maux , même en vous caressant ;
 Et s'il perdit Didon , ce fut en l'embrassant
 Qu'il glissa dans son sein cette flamme ennemie ,
 Dont la fureur outrée attenta sur sa vie.

NE vous attendez point que dans des vers mordans ;
 J'ajoute à ces vieux faits des exemples récents :
 Je me suis pour toujours interdit la satire ,
 Il est bon de reprendre , infame de médire.

Mais par quelle raison décrier les plaisirs ?
 Est-il rien de plus doux que les tendres desirs ?
 Et que peut-on gagner , quand d'une humeur austere ,
 On va prêchant toujours la morale sévère ,
 Dans des vers chevillés , tristement vertueux ?
 Quoi ! veut-on repeupler des couvens de Chartreux ?
 Et sans virilité , nous rendre tous conformes
 Aux peuples du ferrail , à ces monstres difformes ,
 Que le fer a privés de tout sexe à la fois ?
 Veut-on nous rabaissér à cet indigne emploi ?

JE consens de souffrir tous les maux de Tantale ;
 Si jamais à ce but a tendu ma morale :
 Non , la raison plus douce en ses sages décrets ,
 Apprend également à fuir tous les excès !
 Loin d'ici ce docteur , qui sans cesse nous damne :
 L'usage est approuvé ; l'abus on le condamne :

Rien

Rien n'est de sa nature absolument mauvais ,
Mais le bien & le mal font voisins d'assez près.

L'AMOUR est comme sont ces plantes venimeuses ,
Mortelles quelquefois , & toujours dangereuses ;
Mais en les mitigeant , de sçavans médecins
S'en servent par leur art , au salut des humains :
Loin d'être un aliment , ce doit être un remède.

UN amour modéré peut venir à notre aide ,
Quand lassé d'un travail long & laborieux ,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux :

Si je vous ai tracé d'une touche légère ,
Les écueils différens qu'ont les mers de Cythere ,
C'est pour vous empêcher de périr quelque jour :
Arrosez cependant les myrthes de l'amour ;
Et suivant les conseils que vous dicte ma verve ,
En adorant Venus , n'oubliez pas Minerve ;
Et joignez avec soin , sensible à votre nom ,
Aux myrthes amoureux les lauriers d'Apollon :

AINSI l'on vit jadis dans Rome florissante ,
Lorsque tant de heros la rendoient triomphante ,
Que dans le Panthéon , sans choix injurieux ,
L'encens des sénateurs fumoit pour tous les dieux.



ÉPITRE XIII.

A P O D E W I L S.

SUR CE QU'ON NE FAIT PAS TOUT CE QU'ON
POURROIT FAIRE.

L A B O R I E U X ami dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre république ;
Vous dont l'activité remplissant mes desseins ;
Ne laisse point languir l'ouvrage entre vos mains !
Ah, qu'il est peu de gens réellement utiles !
Les uns sont pleins d'esprit, les autres sont habiles :
Qu'il est rare d'en voir de vraiment vigilans !
Ceux-ci sont inhumains, ceux-là sont indolens ;
Et loin que leur mérite au jour puisse reluire ,
Ils n'en retirent point ce qu'il pourroit produire.
Qu'importe que l'esprit ait l'art d'imaginer ,
Si nous n'y joignons l'art de bien exécuter.
Il est nombre de gens qui sur des riens se vantent ;
Que de foibles essais facilement contentent :
Il en est de pervers dont la méchanceté
Obscurcit le mérite & la capacité.

LES mortels paresseux vantent la Providence ;
Ses decrets absolus flattent leur indolence :
Ils ne voient en tout lieu que la nécessité,
L'enchaînement des faits & la fatalité :
Leur molle quiétude avec orgueil se fonde
Sur le soin qu'ont les dieux de gouverner le monde ;

Si

Si de les charger tant ils semblent s'empresſer ;
 C'eſt qu'ils penſent gagner à s'en débarrasſer :
 Jamais le bien public n'a pu toucher leurs ames.

Si d'Argens apperçoit les dévorantes flammes
 A l'entour de ſon lit promptes à s'élever ,
 Sans que ſa volonté s'empreſſe à le ſauver ;
 Inſenſible ſur-tout , & reſtant dans la place ,
 Il ſera conſumé par leur fureur vorace :
 Et ſ'il paroît ſi froid ſur ſon propre ſujet ,
 Que ſera t-il pour nous & pour tout autre objet ?

PLONGÉS dans le repos , ces fardeaux inutiles ,
 De la ſociété membres ſecs & ſtériles ,
 Craignant le moindre ouvrage , & fuyant les travaux ,
 Trouvent pour des renvois des prétextes nouveaux :
 « Il eſt trop tard ; demain l'affaire ſera faite » ,
 Ce jour arrive ; alors c'eſt une autre défaite :
 Ils ne ſortent jamais de leur oisiveté.

SOUVENT on ſe néglige , & c'eſt par vanité :
 C'eſt ainſi qu'un guerrier enivré de ſa gloire ,
 Au moment ſéduiſant d'une illuſtre victoire ,
 Au lieu de terminer par un dernier effort
 De fameux démêlés qui balançoient le ſort ;
 Voit l'ennemi battu précipiter ſa fuite ,
 Sans achever l'ouvrage & hâter ſa pourſuite ;
 L'amour-propre flatteur enſe tous les talens ;
 Et les moindres ſuccès lui ſemblent les plus grands.
 Il dit : « C'en eſt aſſez , & votre ardeur guerrière
 » Fournit abondamment ſa brillante carrière ;
 » Conſervez les lauriers dont vous êtes muni » .
 L'ouvrage eſt commencé qu'il croit l'avoir fini.

LORSQU'UN eſprit méchant eſt enclin à mal faire ;
 Vainement la raiſon au fond du cœur l'éclaire.

AINSI ces démêlés dont le Nord est troublé,
Et dont tout l'Univers pensoit être ébranlé,
Seroient depuis long-tems réglés à l'amiable,
Si le cœur endurci d'un ministre exécration
N'avoit à les nourrir employé son pouvoir.

CE farouche ennemi d'un austère devoir,
Loin d'amener la paix sur ce triste hémisphère,
Loin d'employer au bien son sacré ministère,
En semant la discorde entre de fiets voisins,
Découvre les noirceurs qu'engendrent ses desseins :
S'il n'étoit l'ennemi de sa propre patrie,
Il auroit apaisé la Suede & la Russie.

SI la ruine affreuse & la confusion
Dont la Saxe ressent la triste oppression ;
Ne se redressent point par ceux qui les discernent,
Qui voient tout leur abus, qui très-mal les gouvernent ;
Ne pensez pas qu'en eux ce soit méchanceté,
Mais l'engourdissement de leur oisiveté ;
Ils craignent les travaux ; & leurs mains incertaines
De l'état aux abois laissent flotter les rênes.

AINSI par la paresse un esprit négligent
Fait souvent plus de mal que s'il étoit méchant ;
Ces puissantes raisons que je viens de déduire,
Altèrent le bonheur de plus d'un grand empire.

MAIS serions-nous donc seuls exempts de ces défauts ?
Ah ! dans nos jugemens soyons impartiaux ;
Attestons-en l'aveu de notre conscience :
Avons-nous en tout tems la même vigilance ?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu,
Incapable d'agir, est sans force & vertu,
Où loin d'approfondir le tout ou la partie ;
A peine glissons-nous sur la superficie,

De ma légèreté vous me voyez rougir :
 La mort est un repos ; mais vivre c'est agir.
 Le tems qui fuit toujours , auroit dû nous apprendre
 Que nos jours sont comptés , qu'il ne faut rien suspendre ,
 Qu'il faut par les cheveux saisir l'Occasion ,
 Et passer constamment ses jours dans l'action.
 Quand même le Destin raccourcit notre vie ,
 Nous l'allongeons assez dès qu'elle est bien remplie ;
 Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
 L'usage du pouvoir qui repose en nos mains :
 A ce but nos travaux doivent tous se réduire ;
 L'esprit toujours tendu doit sans cesse produire.

Comme ces orangers dont les douces saveurs
 Poussent dans tous les mois & des fruits & des fleurs ,
 Dont la tête taillée avec tant d'élégance ,
 Est l'emblème charmant d'une heureuse abondance.

Si je chante en mes vers la mâle activité ,
 Ne me supposez pas follement entêté
 Des esprits turbulens qui , respirant la guerre ;
 N'ont d'autres vrais plaisirs que d'embraser la terre :
 De leurs desseins pervers j'abhörre les noirceurs ,
 Et d'injustes complots les sombres profondeurs :
 Ah , plutôt vaudroit-il pour le bonheur du monde ,
 Que nous , appesantis , d'une langueur profonde ,
 Ils fussent fainéans , oisifs & paresseux ,
 Que de former sans fin des projets dangereux !

Mais dans un citoyen revêtu de puissance ,
 Je blâme hautement le goût de l'indolence.
 Son emploi , son honneur , son plaisir , son pouvoir ,
 Tout devroit l'animer à remplir son devoir :
 S'il est trop négligent , il est un infidèle ,
 Et la paresse en lui peut être criminelle.

On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal ;
 Être ardent pour le bien est le point principal.

Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
 Orne la Vérité des attraits de la Fable ;
 Si la naïveté peut être de saison ,
 Pour adoucir les traits de l'austère Raïson ,
 Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances ,
 Pour cacher sous des fleurs l'apreté des sentences.

NOMBRE de pèlerins partirent un beau jour
 Pour un lieu renommé qu'on fêtoit à l'entour ,
 Où , dans un temple antique , une fiere déesse
 Autour de ses autels voyoit grossir la presse.
 Mais tous ces voyageurs étoient bien différens :
 Les uns se repôsoient dès les premiers momens ;
 D'autres plus fatigués dormoient de lassitude :
 Faire dix pas par jour , c'étoit fatigue rude ;
 Sans penser au chemin , des fous , des jeunes gens
 Prenotent des papillons qui volent dans les champs :
 Pour cueillir quelques fleurs , ceux-ci se détournèrent ;
 Ceux-là de leurs travaux longuement raisonnerent ;
 Et ce discours pour eux étoit si plein d'appas ,
 Qu'un bon an s'écoula sans qu'ils fissent un pas :
 Un seul plus actif qu'eux , guidé par la prudence ,
 Reconnut un sentier propre à sa diligence :
 « Suivez-moi , leur dit-il , c'est le meilleur chemin ,
 » Au temple nous pourrons nous reposer demain ».

Ils répondirent tous : « Nous avons nos méthodes :
 » Tu peux courir ainsi , nous sommes trop commodes ».
 Certain sage disoit , qui pensoit sensément :
 « Il faut en ce qu'on fait se hâter lentement.
 » Nous tenons le chemin que suivirent nos peres ;
 » Gardons-nous d'enfiler des routes étrangères ;

» Leurs

» Leurs antiques abus ont plus de prix pour nous ;
 » Que mille nouveautés qu'imaginent des fous ».

Tout le long du chemin leur troupe morfondue
 Se trainoit lentement comme à pas de tortue ,
 Quand la Mort les surprit encore en voyageant ,
 Et s'élança sur eux , mais successivement ;
 Ceux qui se reposoient dix pas de la barriere ,
 Finirent les premiers leur funeste carriere :
 D'autres plus avancés eurent le même sort ,
 Et le chemin marquoit les traces de la mort.
 De tous ces pèlerins nul n'atteignit au temple ,
 Que ce mortel actif dont ils bravoient l'exemple ,
 Qui redoublant d'efforts , sans en être épuisé ,
 Gagna tout seul le but qu'il s'étoit proposé.
 La déesse aussi-tôt le reçut à sa fête ;
 Des lauriers toujours verts on couronna sa tête.
 Au comble de ses vœux il trouva le repos
 Qui perdit lâchement tous ses flasques rivaux ;
 Et l'on dit que son nom fut gravé dans l'histoire.
 En cherchant le repos , on perd souvent la gloire.



ÉPIQUE XIV.

ASTIL.

SUR L'EMPLOI DU COURAGE ET LE
POINT-D'HONNEUR.

STIL, sur le point-d'honneur peu de gens font d'accord :
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort ;
Le scélérat le place au sein d'un crime atroce ;
Le glorieux le croit une valeur féroce :
Veillant sur des riens , facile à s'embraser ,
Que la seule vengeance a le droit d'appaîser.
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage ;
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage ;
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous prisons les effets d'une utile valeur ,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie ,
Affronte les dangers pour servir la patrie :
Qui manque à ces devoirs obscurcit ses vertus ;
Et ses lauriers flétris tombent tous abattus.

LA Suede a de nos jours souffert cette infamie ;
Elle qui subjuguait la fière Germanie ,
Vit de ses descendants les cœurs abâtardis ,
Succomber sous l'effort des Russes enhardis ;
La Finlande témoin de leur honteuse fuite ,
Sous un joug étranger naguère fut réduite.

PAR un destin pareil , ces fiers républicains ;
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins ,

Et

Et noya dans le sang l'idole despotique ,
 Qu'élevoit dans leurs murs un maître-tyrannique ,
 Virent dégénérer leurs indignes neveux ,
 Et souiller les vertus qui paroient leurs aïeux :
 De leurs lâches soldats la déroute fut prompte ,
 Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte ;
 Le Batave à la peur indignement livré ,
 N'avoit dans ses remparts nul azyle assuré :
 Tous auroient immolé leur vie à la patrie ,
 Si leur ame à l'honneur avoit été nourrie ;
 Ils auroient signalé la grandeur de leur cœur ,
 En périssant pour elle , ou vengeant son honneur.

TEL est l'écart honteux d'un cœur pusillanime ;
 La foiblesse est sa honte , & la terreur son crime :
 Mais si le point-d'honneur se poussant à l'excès ,
 Engendre des débats , des meurtres , des forfaits ,
 La vertu disparoît , & c'est scélératesse.
 C'est ainsi que l'entend l'indocile jeunesse :
 Au violent courroux prompt à s'abandonner ,
 Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner.
 L'honneur est dans sa bouche , & pleine d'arrogance ,
 De ce nom respecté , décorant sa vengeance ;
 Sans daigner distinguer dans son aveuglement ,
 L'ennemi de l'ami , l'étranger du parent ,
 Elle s'égorgera sans avoir l'ame noire ,
 Comptant de se couvrir d'une immortelle gloire.

LES premiers mouvemens doivent se pardonner ;
 La passion l'emporte , & peut nous entraîner :
 Mais lorsque de sang-froid , sans haine , sans colere ,
 Un préjugé cruel , que le monde révere ,
 Oblige deux amis , victimes de leur sort ,
 Pour sauver leur honneur , à se donner la mort ;

Qui

Qui ne déploreroit qu'un caprice bizarre
Ose infecter nos mœurs d'un usage barbare ?

SONT-CE des insensés ? sont-ce des furieux ?

Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux ?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui partagé des cieux d'une rare valeur,
Abuse de ses dons, & se livre à l'erreur.

ARRETEZ, malheureux ! quel est votre furie ?
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie ;
N'en couvrez point la terre où vous vites le jour ;
Ah ! qu'avidé de sang, l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
Et déchirant leur sein de sa ferre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans :
Les vautours, des oiseaux sont les cruels tyrans ;
Mais vous, ô Prussiens, vous êtes tous des freres ;
Respectez vos foyers, vos pénates, vos peres,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous ;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups ;
Cetle Terre, inhumains, qui vous a tous nourrie ;
Se trouve avec horreur de votre sang rougie :
« Verrai-je, ô Ciel ! dit-elle, égorger mes enfans ;
» Leurs parricides bras se déchirer les flancs ?
» Ah ! quelle est la Furie, ou quelle est l'Eumenide
» Qui renouvelle ici l'affreuse Thébàide ?
» Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon ;
» Abattu par Cadmus sur le mont Cytheron,
» Qui produisirent, lors qu'il les sema sur terre ;
» Un peuple qui périt en se faisant la guerre ?
» Ah ! vous ai-je engendrés, mes fils, pour que vos bras ;
» De l'homicide fer vous portent le trépas ?

» Barbares

- » Barbares assassins ! si j'ai pû vous produire ;
 » Je vous fis pour aimer , & non pour vous détruire :
 » Epargnez ce beau sang ; que mes rivaux jaloux ,
 » Vaincus par vos exploits , périssent sous vos coups !
 » Oui , signalez contre eux l'indomptable courage ,
 » Qui , tourné contre vous , n'est qu'une aveugle rage :
 » Des mains de la victoire , attendez les lauriers ,
 » Ceux qu'a teints votre sang à mes yeux sont souillés :
 » Le courage rend-il les humains sanguinaires ?
 » Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres ?
 » L'honneur ne souffre point de profanation » .

J'APPLAUDIS de bon cœur à notre Nation ,
 Lorsque de ses succès présens à ma mémoire ,
 Je me rappelle ici la grandeur & la gloire .

MANES que je révere , invincibles héros ,
 Dont la haute valeur terrassa nos rivaux ,
 Souffrez que j'ose orner mes poèmes funebres ,
 Des noms que vos vertus ont rendus si célèbres .

Si ma Lyre eût jamais des sons harmonieux ,
 Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux ,
 Tant d'ennemis vaincus , tant de traits de clémence ,
 Les pleurs de ma Patrie , & ma reconnoissance :
 Ces faits que publiera l'auguste Vérité ,
 Seront l'exemple un jour de la Postérité ;
 Elle sçaura jusqu'où s'élève une belle âme ,
 Lorsque l'amour du bien & la gloire l'enflamme :
 Que l'Immortalité me prête son burin !
 Je vais graver vos noms sur le durable airain .

J'ATTESTERAI comment votre ardeur généreuse ,
 Confondit des Césars l'aigle présomptueuse ,
 Dans combien de combats , l'opiniâtre ennemi ,
 Plia sous vos efforts , fugitif ou soumis .

ILLUSTRES

ILLUSTRES fils d'Albert ! l'ennemi , de son foudre ;
 Tous les deux , juste Ciel ! vous a réduits en poudre ;
 Mais si vous périssiez , c'est sur le champ d'honneur ,
 Trop dignes rejettons de ce grand électeur ,
 Qui jadis , comme vous , risqua cent fois sa vie
 En vengeant son état , ou sauvant la Patrie !
 Cher Finck ! ah ! Schulenburg , que je plains votre sort !
 Toi , brave Fitzgherald , tu te livre à la mort !
 Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent ,
 Les Anglois sont surpris , & les Hongrois les louent ;
 Dans ce fameux combat , si long-tems disputé ,
 L'amour de la Patrie & l'intrépidité ,
 Les firent triompher à force de vaillance ;
 Des vieilles légions pleines d'expérience ,
 Qu'Eugene avoit sçû rendre invincibles sous lui ;
 Et l'Autriche contre eux envain cherche un appui.

Que dirai-je de vous , héros couverts de gloire ,
 Auxquels la Prusse doit sa seconde victoire ?
 Rien ne vous ébranla : ces perfides Saxons
 Méditant en secret d'infâmes trahisons ,
 Rompoient les nœuds sacrés d'une triple alliance ;
 Ils quittoient nos drapeaux d'un front plein d'impudence
 Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvoient ternir ,
 Ils fuyoient & par crainte , & pour nous affoiblir :
 Le Lorrain s'avançoit vers l'Elbe épouvantée :
 Mais par votre valeur , son onde ensanglantée ,
 Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

HÉLAS ! cher Rotenbourg , est-ce vous que je vois ?
 Victime de la mort ! Dieu ! quel sanglant spectacle !
 Esculape , à mes vœux opérant un miracle ,
 Ou Mars vous rappella des rives du trépas ;
 L'Autrichien sentit le poids de votre bras ,

Et

Et vòs regards mouriens jouirent de sa fuite ;
 Werdeck & Buddenbrock ardens à la poursuite ;
 Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.
 * Bientôt la Politique appellant des secours ,
 Ligua cent nations qui juroient notre perte ;
 De leurs foldats nombreux la terre fut couverte ;
 Et l'on voyoit marcher sous l'aigle des Romains ,
 Cravates & Saxons , Barbares & Germains :
 D'avance leur orgueil s'érigeoit un trophée ,
 Ils descendoient déjà du haut du mont Riphée :
 Un présage trompeur , un chimérique espoir ,
 Et leur présomption leur faisoient entrevoir ,
 De la Prusse aux abois la facile conquête ;
 Sans songer au combat , ils régloient dans leur tête
 Le partage des lieux qu'ils croyoient subjuguier ,
 Que de sang généreux ce jour vit prodiguer !
 Schwerin , Truchses , Düring , vous perdistes la vie !
 Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.

** Quoi ! sont-ce nos dragons ? sont-ce des demi-dieux ,
 Qui foulent à leurs pieds nos ennemis poudreux ?
 Quel nombre de captifs , de drapeaux qui signale
 De leurs rares exploits la pompe triomphale !
 Invincibles guerriers ! votre insigne valeur
 Nous donna la victoire & vous couvrit d'honneur.

PRUSSE ! de tes héros la race est immortelle ;
 Cet hydre renaissant sans fin se renouvelle ,
 Dans des dangers nouveaux , de nouveaux défenseurs.
 Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs ,

* Campagnes de 1744 & 1745.

** Le Régiment de Bareuth Dragons fit 21 Bataillons des Autrichiens prisonniers à cette journée , & leur prit 77 drapeaux : le Colonel Schwerin , le Général Gessler & Schmertau étoient à la tête.

Sur les monts fourcilleux de la sombre Bohême ;
 Aux complots meurtriers joignant le stratagème ,
 Ils formoient des projets dictés par le courroux ,
 Le nombre étoit pour eux ; la valeur fut pour nous ;
 Héros , qui détruisiez leur funeste artifice ,
 O Wedel ! notre Achille ; & vous Goltz ! notre Ulysse ;
 A vos bras généreux nous dûmes nos succès ;
 Oui , des larmes de sang arrosent vos cyprès.
 Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes !
 Mille foudres d'airain , les rochers , les abymes ,
 Les volcans ennemis se virent confondus ,
 Et le nombre à la fin le cede à vos vertus.

MAIS quels sont ces héros dont le brillant courage
 Triomphe des rigueurs d'une saison sauvage ?
 Le Lorrain qu'animoient la Discorde & l'Enfer ;
 Nous portoit de ses mains & la flamme & le fer :
 « Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie ,
 » Saccageons , disoient-ils , ses palais comme Troie ;
 » Tous leurs fiers défenseurs , dans leurs sanglans combats ,
 » Ont été moissonnés par la faux du Trépas.
 » Ce sang si beau , si pur acheta leur victoire ;
 » Tombeaux de leurs héros , vous l'êtes de leur gloire !
 » Vengeons-nous désormais par un coup éclatant ».

* A ce bruit nos guerriers de valeur redoublant ,
 Volent pour nous venger ; les cieus nous sont propices :
 Les abymes , les monts , les rocs , les précipices ,
 Que la Saxe étonnée enferme dans son sein ,
 Rien ne peut arrêter leur généreux dessein.
 Ils bravent l'ennemi que cent foudres de guerres ,
 Assûroient , vomissant leurs infernaux tonnerres.
 Escaladant des monts tout chargés de frimats ,
 Que défendoient le feu , le fer & le trépas :

• Affaire de Kesselsdorf.

Il s

ils gagnent à la fin, à force de courage ;
Ces monts que chicanoit une inutile rage ;
La Mort fond sur Bredow , par des coups imprévus ,
Tu le blesses , cruelle ! épargne ses vertus !
Des ennemis altiers l'espérance est détruite ,
Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite :
Ah, Polentz , Kleist , Rindorf ! quels coups vous ont percés ?
Vous nous rendez vainqueurs , & vous seuls périssez !
Quelle barbare main termine vos carrieres !
Il n'est plus d'ennemis , il n'est plus d'incendiaires ;
Vous avez triomphé dans vos fameux combats ,
Du terrain , des saisons , du nombre des soldats.

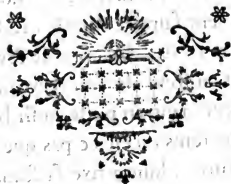
LA Patrie , à nos vœux de dangers préservée ,
La Patrie , en ce jour , par vos exploits sauvée ,
Notre triste Patrie en proie à ses douleurs ,
Appelle en gémissant ses vaillans défenseurs :
Vos périls l'ont plongée en d'affreuses allarmes ;
Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses larmes :
Oui , Manes généreux , nos regrets vous sont dûs ,
Notre reconnoissance égale vos vertus.

TELLE est de nos héros la valeur admirable ;
Tel est le point-d'honneur pur , simple & véritable ;
Fécond en grands exploits , soumis à son devoir ,
Utile à sa Patrie & doux dans le pouvoir.
L'état fait affronter les périls de la guerre :
Qui sauve sa Patrie , est un dieu sur la terre ;
Il perd ses jours pour ceux dont il les a reçus ;
Expirant sur le corps des ennemis vaincus.

AINSI Léonidas au pas des Thermopyles
S'immola pour la Grece & défendit ses villes ;
Son audace étonna la valeur du Persan ;
Il arrêta lui seul ce fougueux conquérant.

Ainsi, chez les Romains, le généreux Décie;
 Pour fixer la victoire, abandonna sa vie.
 Illustres défenseurs! héros des Prussiens!
 Vous avez surpassé ces guerriers anciens;
 Vous ferez désormais nos dieux & nos exemples.

MALHEUREUSE jeunesse, accourez à leurs temples;
 Abhorrez vos fureurs, loin de vous égorger,
 Apprenez que vos jours doivent se ménager:
 Si vous osez jamais prodiguer votre vie,
 Ainsi que ces héros, mourez pour la Patrie:
 Malgré l'effort des tems leur nom subsistera
 Autant que des humains l'espèce durera,
 Et que l'astre des jours, du haut de sa carrière,
 Dispensera sur eux sa brillante lumière.



EPIQUE XV.

A DARGET.

L'APOLOGIE DES ROIS.

DE mes productions laborieux copiste,
 Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
 Confesse-moi, Darget, les secrets de ton cœur.
 Dis-moi, que penses-tu d'un maître si rêveur,
 Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
 Tel qu'est un algébriste, en combinant un nombre?
 Le plaisir vainement veut dérider son front,
 Il paroît absorbé dans un travail profond:
 Tu lui vois tellement faire la fourde oreille,
 Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille;
 Alors réfléchissant au fond de ton cerveau,
 Sur ce roi si rêveur dans un poste aussi beau,
 M'examinant long-tems, n'est-ce pas que tu pense:
 « Son bon-sens dans la lune a fixé sa séance »?

UN roi dans l'univers n'a rien à souhaiter;
 Son sort est fortuné, s'il en fait profiter;
 Il peut tout ce qu'il veut: ah, qu'heureux sont les princes,
 Arbitres souverains d'un nombre de provinces,
 L'Univers semble fait pour fléchir sous leurs loix,
 Et la guerre & la paix se font selon leur choix:
 Idoles des humains, demi-dieux de ce monde,
 Leur empire s'étend sur la terre & sur l'onde.

AH ! s'il plaîtoit au ciel de couronner Darget ;
 Au lieu de combiner quelque profond projet ,
 Ses beaux jours couleroient de plaisirs en délices ;
 A ses vœux les Amours feroient toujours propices.
 Buvant , riant , chantant du soir jusqu'au matin ,
 Les dieux mêmes , les dieux enviroient son destin.
 Qui sous le diadème a l'air mélancolique ,
 N'est qu'un cerveau blessé , misanthrope & stoïque...

Tout doucement , Darget ; que ton esprit calmé
 Suspende pour un tems son faux zele enflammé.
 Ton erreur t'éblouit ; & juge téméraire ,
 Tu suis les préjugés qu'adopte le vulgaire :
 Ecartons l'appareil , l'illusion , l'éclat ,
 Examinons ici le fond de notre état.

LA médiocrité fait le sort de ta vie ,
 Tes jours sont tous égaux ; & ta fortune unie
 Te plaçant au milieu des deux extrémités ,
 Des besoins indigens , des superfluités ,
 (Ecueils contre lesquels le genre-humain échoue)
 De ses biens mesurés en ce monde te doue :
 Plus élevé qu'un nain , plus petit qu'un géant ;
 C'est être comme il faut , ni petit , ni trop grand :
 Libre des embarras & d'un travail pénible ,
 Ton ame peut goûter un sort doux & paisible ,
 Jouissant du présent sans prévoir l'avenir ,
 Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

AH , trop heureux Darget ! goûte ta vie obscure ;
 Ne crains point pour ton nom l'outrage ni l'injure ,
 Que , sur les noms connus des grands & des héros ,
 L'Envie en frémissant , répandit à grands flots !

POURVU qu'en ton logis ta femme douce , honnête ,
 D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête ,

Et

Et qu'enfin t'accueillant le soir à ton retour ;
 Par ses embrassemens ranime ton amour ;
 Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuse
 Ne porte sur tes yeux son humeur douloureuse ;
 Que Dalichamp te dise : Oui vous vous portez bien :
 Alors, Darget, alors il ne te manque rien.

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
 Que tu crois tes chagrins passés sous le silence ;
 Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
 Je flatte tes destins en les peignant en beau.

En bien donc, j'y consens ; il ne faut plus rien taire ;
 O le fâcheux métier que d'être secrétaire
 Auprès d'un maître, auteur, soi-disant bel-esprit,
 Qui du matin au soir lit, versifie, écrit,
 Et croit la Renommée, avec ses cent trompettes,
 Occupée à prôner ses frivoles sonnettes !
 Tous les jours par cahiers tu mets ses vers au net ;
 Et quand tu les lui rends, Dieu sait quel bruit il fait ;
 D'un sévère examen le pointilleux scrupule
 S'étend sur chaque point & sur chaque virgule :
 Là sont des E muets qui devroient être ouverts ;
 Là c'est un mot de-trop ajouté dans un vers ;
 Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
 Tu donnes son auteur au diable à chaque page.
 Tel est de ton histoire en deux mots le précis :
 Mais viens, apprend de moi quels sont les vrais foudris ;
 Qui de nous est lié de plus fortes entraves,
 Des Dargets ou des rois quels sont les plus esclaves :
 Tu crois par ce début que j'orne mes discours
 Du paradoxe en vogue, & chéri de nos jours,
 Qui perce en chaque ouvrage, & qui se fortifie
 Par quelques argumens de la philosophie.

Soit paradoxe ou non, c'est une vérité
Que la grandeur des rois cache par vanité.

L'EMPLOI d'un souverain, Darget, n'est pas facile;
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile,
Que sans se rebuter d'un pénible travail,
Il règle en ses états jusqu'au moindre détail.
Là, Thémis, soutenant sa balance inégale,
Et réprimant en vain la Discorde infernale,
Aux loix de l'Équité conformant ses arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les procès.

Un hydre renaissant qu'on nomme la Chicane,

En aboyant contre elle, élève un front profane;

Et lorsque dans les fers on veut le captiver,

Il s'échappe à l'instant, & revient vous braver:

Cet ouvrage est pareil à ceux de Pénélope.

Mais qui ne deviendrait à bon droit misanthrope?

Quand, ayant terminé cent procès fatigans,

On voit dans les plaideurs autant de mécontents,

Qui mesurant leurs droits au gré de leur caprice,

De propos diffamans accablent la Justice.

LA, sur les facultés des états inégaux,

Aux loix de l'équité se reglent les impôts:

Ce que paye à l'état le fuseau, la charrue,

Au soldat affamé de droit se distribue;

Le peuple doit fournir aux différens emplois

Qui servent & la cour, la finance & les loix:

Le débiteur chargé prétend qu'on le soulage,

Le courtifan avide exige davantage;

Et féconds en projets qui bercent leur espoir,

Aucun ne veut payer, & tous veulent avoir.

Qu'heureux seroit le roi qui, véritable adepte,

Du grand-cœur en effet trouveroit la recette!

Plus

Plus heureux s'il pouvoit d'inquiets citoyens
Faire, pour leur repos, des Platoniciens!

Ici sont d'autres soins; il faut qu'un bras sévère
Retienne en son devoir le fougueux militaire;
Dans son libertinage un farouche soldat,
Loin de le soutenir, renverseroit l'état.
En ses Prétoriens Rome eût autant de traîtres;
Ils marchandoient l'empire, & lui donnoient des maîtres.
Si c'est pour les combats qu'on nourrit ces lions,
Bellone seule a droit d'allonger leurs chaînons:
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Pour opposer un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour-à-tour employer la rigueur;
L'espérance, la crainte & même la douceur:
La prudence après tout a droit de nous restreindre;
Il faut nous faire aimer, il faut nous faire craindre.

Ah, grace au ciel! dis-tu, prenant un air aisé,
Mon maître en ce discours enfin s'est épuisé.
Épuisé? moi!... Mais oui.... Darget, cette matière;
Pour un homme d'état, est une ample carrière:
Je ne t'ai présenté que trois points différens;
Il en est plus de mille, & tous sont importans.

Dans le gouvernement la sûreté publique
Se fonde & se soutient dessus la politique.
En unissant les rois, elle oppose à propos
Leur puissance aux desseins d'ambitieux rivaux;
Et par le juste poids d'un prudent équilibre
Elle maintient l'Europe indépendante & libre.
Tant que la Bonne-Foi parla dans ses traités,
Ces utiles liens ont été respectés:
L'Intérêt les souilla presque en leur origine,
Sa bouche empoisonnée y prêcha sa doctrine,

Avec lui s'y glissa le méfiant Soupçon,
 L'Envie aux noirs serpens, la fiere Ambition,
 La Vanité, l'Orgueil, la Finesse, l'Intrigue,
 Et la Haine funeste, en fureurs si prodigue:
 Le Monde fut peuplé d'illustres scélérats,
 Pestes du genre-humain & fléaux des états:
 La Politique enfin dégénéral en Fourbe,
 Comme un serpent rampant se replie & se courbe;
 Il cache ses poisons dessous l'appas des fleurs;
 C'est un caméléon qui prend mille couleurs:
 Dans le conseil des rois il souffle les ministres,
 Il dresse des projets aux nations sinistres:
 Ces crimes, par les loix, sur les peuples punis,
 Sous la pourpre, grand Dieu, paroissent ennoblis.

DEPUIS que l'Univers adopta ces maximes,
 Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir des abîmes;
 Nous sommes entourés de cent pièges tendus,
 Comme sous ces glaci d'ennemis défendus,
 Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
 Avance en éventant les mines à la ronde.

ENTRE les souverains, il n'est que peu d'amis;
 Les plus proches voisins sont les plus ennemis
 L'un de l'autre en secret ils trament la ruine:
 Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine;
 Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
 Découvrir tout le mal que l'on doit prévenir.

TELS sont les soins, Darget, que la couronne exige;
 Souvent sur ses devoirs le sage se néglige;
 Lors même qu'il est quitte envers tout son état,
 Le public de ses rois juge comme un ingrat.

ON veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
 L'art de négocier & la jurisprudence;

Qu'il

Qu'il soit universel dans ce vaste métier
 Dont chaque point demande un homme tout entier,
 Celui qui l'offensa, le trouve trop sévère ;
 L'autre le croit trop doux ; celui-ci trop colere ;
 Fait-il la guerre ? on dit : C'est un roi furieux ;
 Le ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux.
 S'il conserve la paix ? Sans honneur & sans gloire ;
 Sans doute que son nom brillera dans l'histoire ;
 S'il gouverne par lui ? C'est un prince jaloux ,
 Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts :
 Commet-il de l'état le soin à ses ministres ?
 On l'assassine alors par cent propos sinistres :
 A-t-il des favoris ? Son foible fait pitié :
 N'en a-t-il point ? Ce prince est sourd à l'amitié :
 L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue ,
 L'économe est vilain ; le libéral, prodigue ;
 Et le galant sur-tout passé pour débauché.

TEL est de notre état le portrait ébauché ?
 Comment joindre, Darget, tout grands roisque nous sommes ;
 La vertu qu'ont les dieux aux foibleesses des hommes ?
 L'humanité n'a point tant de perfections :
 Si nous voulons des rois privés de passions ,
 D'un esprit tout égal, & que rien ne remue ;
 Allons, qu'Adam travaille, & fasse une statue :
 Ce simulacre vain d'un marbre inanimé,
 Seroit digne, je crois, d'être seul estimé.

VEUX-TU savoir pourquoi la cruelle Saryre
 S'acharne sur les rois, les mord & les déchire ?
 C'est que par son penchant aimant la liberté,
 L'homme craint un pouvoir qui n'est point limité.
 Vois de quelques Seigneurs la basse jalousie ;
 Vois comme ils sont rongés de dépit & d'envie ;

De n'oser élever leurs vœux ambitieux
 A ce trône où tout roi leur devient odieux ;
 Pour calmer leur dépit, ils frondent la régence
 Des rois dont ils voudroient occuper la puissance :
 Vois ce tas de grimauds, d'obérés mécontents,
 Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans ;
 Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes ;
 Alors de ces jaloux les satyres malignes,
 Pour venger les affronts qu'impriment les refus,
 Défigurent nos traits, noircissent nos vertus :
 De nouveaux mécontents cette troupe grossie
 Epilogue tout haut le cours de notre vie ;
 Le ciel même jamais n'a pu les contenter ;
 Un roi, foible mortel, pourroit-il s'en flatter ?

AIMER toujours le bien, le suivre par principe ;
 Sans faire attention au bruit qui se dissipe,
 C'est-là notre parti ; laissons donc bourdonner
 Cet essain de frelons, sans nous en chagriner.
 Si risquant nos secrets, nous osons leur répondre,
 Par le mot de l'énigme on pourroit les confondre.
 Nos censeurs obstinés sont autant de Dargets ;
 Ils n'ont vû que de loin ces importans objets :
La critique est aisée, & l'art est difficile ;
 Un particulier doux fait un roi malhabile ;
 Et tous ces Phaëtons, jeunes présomptueux ;
 Devenus souverains, feroient cent fois pis qu'eux.

NE pense point, Darget, que dangereux sophiste,
 De cent rois criminels affreux apologiste,
 Abusant de ma lyre & du charme des vers,
 Je chante des tyrans, l'horreur de l'Univers.
 Ma muse ose blâmer l'infame conduite
 De ces vulgaires rois qui n'ont aucun mérite,

Lâches ;

Lâches , inappliqués , faciles , indolens ;
Avides , oppresseurs , inhumains , violens.
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature :
Un tel . . . Mais mon discours te lasse outre mesure ;
Tu brûle en ce moment de revoir ta maison ,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raison.
Déjà plus d'une fois ta cuisiniere experte ,
Peste sur tes délais quand la table est couverte :
Tes délicats ragoûts pourroient se refroidir ;
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir ;
Tes valets excédés maudissent le poëte
Qui te fait tous les jours allonger ta diète.
Pars donc , puisqu'il le faut ; mais conviens avec moi ;
Que les grands ne sont pas plus fortunés que toi.



ÉPIQUE XVI.

À MON ESPRIT.

ECOUTEZ, mon Esprit, je ne saurois le taire :
 Tous les mauvais propos que de vous j'entends faire ;
 Vos défauts, vos travers m'ont mis au désespoir.
 Quoi ! vous étudiez du matin jusqu'au soir ?
 D'un violent desir suivant l'intempérance,
 Vous faites le savant ? ah, quelle extravagance !
 En feuilletant sans cesse un auteur verroulu,
 Que jamais aucun roi dans l'univers n'a lu,
 Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaïses ;
 Vous remplir le cerveau de cent doctes fadaïses ?
 O ciel ! un roi savant ! ce mot me fait frémir.
 Jamais dessein plus fou pouvoit-il vous venir ?
 Qu'un roi sache arrêter un calcul de finance,
 Parapher un traité, signer une ordonnance,
 C'est beaucoup dans le siècle où l'on vit aujourd'hui :
 Peut on en conscience exiger plus de lui ?

Un roi doit soutenir la majesté du trône ;
 Imbu de la grandeur dont l'éclat l'environne ;
 Fier envers ses voisins, & toujours dédaigneux,
 Il doit vivre d'encens, en tout égal aux dieux :
 Qu'importe le savoir ? la science parfaite,
 C'est de connoître à fond les loix de l'étiquette ;
 Cette règle des cours assujettit aux grands
 Ces oisifs affaires qu'on nomme courtoisans.

Quoi ?

OUI, marmotez tout bas au ministre en silence
 Un compliment obscur dans un jour d'audience ;
 Soyez chasseur outré, forcez-vous à jouer ;
 Et sur-tout sans rougir, entendez-vous louer.
 Empressez-vous au prône, & bâillez au spectacle ;
 Soyez morne au souper, ne parlez qu'en oracle ;
 Et mettez vos ennuis à la mode à la cour :
 Voilà comment un roi doit vivre chaque jour :
 Tel étoit le métier qu'il vous falloit apprendre.

Vos plaisirs, mon Esprit, ont droit de me surprendre ;
 L'étude qui pour vous a tant de volupté,
 Déroge à vos grandeurs, & perd la royauté.

JE vous dirai bien plus : pour comble de manie,
 On vous dit possédé de la métromanie :
 Oui vous êtes poète, en dépit d'Apollon :
 Pouvez-vous renier ce poème bouffon,
 Où d'un stile mordant, blasant toute la terre,
 Vous critiquez les cieux au mépris du tonnerre ?
 Sachez que sur Homère égayer vos bons mots,
 C'est attirer sur vous l'effain de ses dévots.

POUVEZ-VOUS ignorer que sous différens titres ;
 On voit courir de vous des odes, des épîtres,
 Où, comme la Neuville, échauffant vos poumons,
 Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons.
 Du langage François ignorant les finesses,
 Vous mettez Vaugelas & Doliver en pieces :
 Ah ! si Boileau vivoit, peut-être un beau matin
 Votre nom dans ses vers remplaceroit Cotin :
 Que la rougeur au moins vous en monte au visage ;
 Ayez honte du tems qu'absorbe un tel ouvrage ;
 Et sans vous dessécher le cerveau vainement,
 Quittez du bel esprit le fol amusement.

MAIS

MAIS vous me répondez qu'ayant de l'Harmonie,
Transporté malgré vous par le dieu du génie,
Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
Lorsque vos fonctions vous donnent du loisir :
Que si, pour s'amuser, on voit plus d'un grand prince
Prendre dans ses filets les daims de sa province,
Vous charmez vos ennuis par vos divins concerts,
Inondant le papier d'un déluge de vers.
Que lorsque d'autres rois courent à la poursuite
D'un cerf qui par leur meute est réduit à la fuite,
Grimpant dessus les monts, traversant les forêts,
Vont faire la curée au milieu des marêts,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige & qui l'exprime.
Qu'avant que de passer votre tems à bâiller,
A faire mille riens, sans oser travailler,
Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie,
Et des rois empesés la lourde confrérie ;
Et que l'art de penser dont vous êtes épris,
Mériteroit l'estime, au lieu des vains mépris
D'un peuple plein d'erreurs ; d'un public imbécile,
Qui juge en vrai Midas, & prononce en Zoïle.

J'EN conviens, mon Esprit ; mais n'allez pas choquer
Des usages reçus qu'on risque d'attaquer :
Je ne suis que l'écho de votre Renommée,
Je vous rends tous les bruits que sa bouche a semée ;
On se moque sur-tout du peu de gravité
Dont vous assaisonnez l'auguste royauté :
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille ;
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille :
« N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant consul »

Si vous ne prouvez rien, votre discours est nul ;

Ce

Ces modernes censeurs sont aisés à confondre ;
 Voici ce qu'en deux mots vous pouvez leur répondre :
 Ivre de mes plaisirs, ai-je comme un ingrat,
 Négligé mes devoirs, sacrifié l'état ?
 M'a-t-on vû du public tromper les espérances ?
 Traîner de longs procès, embrouiller les finances ?
 Des traités ébauchés languir pour les beaux arts ?
 M'a-t-on vû des derniers paroître au champ de Mars ?
 Mais si sur tous ces points faisant briller mon zele,
 Je fus infatigable, à mes devoirs fidèle,
 Du peuple prévenant sans cesse les desirs ;
 Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs ?
 Je vois couler mes jours au sein de l'innocence ;
 Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
 J'essaye mes talens sur différens accords ;
 Chez Horace & Maron je puise mes trésors ;
 Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre ;
 Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.

Eh quoi ! dans ma grandeur & dans ma royauté,
 Je ne jouirai point du peu de liberté,
 Qu'un berger conduisant son troupeau pacifique,
 A de chanter le soir une chanson rustique ?
 Lorsqu'il est fatigué des ardeurs du soleil,
 Sa voix en frédonnant provoque le sommeil.

ACHILLE pourra donc dans son jaloux délire,
 Regrettant Briséis, jouer seul de la lyre ;
 Et je ne pourrai point, moi seul dans l'Univers,
 Adoucir mes travaux par le charme des vers ?
 Quoi, l'on m'interdira les sources du Permesse ?
 Du monde prosterné voyant grossir la presse,
 Je serai comme un saint à qui l'on fait la cour ;
 Lorsque l'almanach dit que c'est le saint du jour.

Ou

On me fera martyr de la cérémonie ?

AN, secouons le joug de cette tyrannie !
Tant-pis si le bon-sens paroît hors de saison ;
Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison ;
Et du peuple bravant la sotte fantaisie ,
J'éleve au-dessus tout l'auguste poésie.
Puisque j'en ai tant dit , comparons une fois
Lequel est le plus grand du poëte ou du roi.

L'UNIVERS est soumis à nos vœux poétiques ;
Et nous voyons des rois les bornes monarchiques :
Notre regne s'étend par de-là tous les tems ;
Le vain éclat du leur dure peu de momens :
Nous devons nos transports au seul dieu du génie ;
Le Hazard qui préside au destin de la vie ,
Fait naître successeur du plus puissant des rois ,
Un stupide fœtus qui remplit ses emplois ,
Qui végete sans vivre , &c des humains l'arbitre ;
N'a pour toute vertu que la pompe d'un titre :
Mais les fils d'Apollon s'élevent jusqu'aux cieux ;
Quand nous osons parler le langage des dieux ,
A peine parlent-ils le langage des bêtes :
Des lauriers toujours verts ont couronné nos têtes ,
Plus d'un roi par nos chants est devenu fameux ,
Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux :
En vain sur notre nom un souverain décide ,
Le Pont n'avilit point les doux accords d'Ovide.
Qu'un prince sans honneur sur le trône amolli
Expire : dès ce jour son nom est dans l'oubli ;
Dans quelque vieux bouquin de généalogie
Il servira d'époque à la chronologie.
Ces rois anéantis restent pour toujours morts ;
Au lieu que de nos vers les sublimes accords

Des

Des siècles destructeurs perçant la nuit obscure ,
 Font passer notre nom à la race future ;
 Nos durables travaux ont vûs à leurs côtés
 Périr des monumens solides & vantés ;
 De la superbe Thebe il n'est trace légère,
 Quand , trois mille ans après , nous conservons Homere :
 Depuis que le trépas redoutable aux humains ,
 D'Auguste & de Virgile eut tranché les destins ,
 Lasse de ses combats que l'histoire nous vante ,
 Aux exploits du héros mon ame indifférente
 N'y voit que des hauts-faits qu'ont produit tous les tems ;
 Mais Virgile me charme , & plaira dans mille ans :
 Il émeut lorsqu'il peint la ruine de Troie ,
 Au fer du Grec vengeur , à cent flammes en proie ;
 Il touche par l'amour de la triste Didon ,
 Du bucher funéraire allumant le brandon :
 Quel feu ! quand sur le Styx il fait voguer Enée ,
 Qu'il lui montre aux enfers l'heureuse destinée ,
 Et de ses descendans & du peuple romain ,
 Que parmi ces esprits d'un nouveau genre humain ,
 Il fait paroître Octave étendant son empire
 De l'Inde jusqu'aux lieux où le Soleil expire :
 Auguste en ses hauts-faits n'eût d'autre but que lui ;
 Maron chanta pour nous , il triomphe aujourd'hui.
 MAIS du pouvoir des rois connoissons l'origine :
 Pensez-vous qu'élevés par une main divine ,
 Un nombre de sujets leur ait été commis
 Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis ?
 Les crimes effrontés , les parjures , les traîtres ,
 Forcerent les humains à se donner des maîtres ;
 Themis arma leurs bras de son glaive vengeur ,
 Pour contenir l'injuste ébranlé par la peur ;

L

D'autres

D'autres en usurpant un bien illégitime ,
 Devinrent souverains en prodiguant le crime ,
 Et passent pour héros chez les ambitieux.

NOTRE origine est pure, elle nous vient des cieux :
 Apollon nous plaça sur le haut du Permesse ,
 C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.

AH ! si jamais les grands n'avoient fait que des vers ,
 Qu'ils auroient épargné de maux à l'Univers !
 César, peu soucieux d'un pouvoir despotique ,
 Auroit jusqu'au trépas servi sa république :
 On n'auroit point connu ces trois Triumvirats ,
 Sanguinaires liens d'illustres scélérats ,
 Qui sur les grands de Rome exerçoient leur vengeance.
 Si le héros du Nord si fier de sa vaillance ,
 Plus paladin que Roi , chez le Sarmate errant ,
 Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand ,
 Eût choisi pour modele Horace ou bien Pindare ,
 Le Czar ne l'auroit point vaincu chez le Tartare.

LES Muses ont sur-tout l'art d'adoucir les mœurs ;
 Leurs exploits sont des jeux , leurs armes sont des fleurs.
 Dans les tranquilles bois où ces nymphes habitent ,
 Jamais les passions n'entrent ni les excitent :
 On jouit dans ces lieux d'une éternelle paix....

COMMENT donc, mon Esprit, vous vous mettez en frais
 Quel Dieu, pour me punir, vous délia la langue ?
 Quel nouveau Cicéron dicta votre harangue ?
 Cet amas de raisons a pû m'intimider ,
 Mais c'est le monde entier qu'il faut persuader :
 Il ne se nourrit point d'une vaine fumée ,
 Sa critique sur-tout vivement animée
 Rit de vos méchants vers... Mais quoi, s'ils étoient bons ?
 Et s'ils pouvoient charmer, en variant leurs sons ,

D'Argens ,

D'Argens, Algarotti; si Maupertuis les loue,
 Si l'Homère François lui-même les avoue,
 Que diroit-on alors? Quelles sont vos erreurs!
 Connoissez, mon Esprit, le poison des flatteurs:
 Les doux sons de leurs voix égalant les syrenes,
 Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines;
 Mais imitez Ulysse, & sourd à leurs accens,
 Rejetez pour toujours un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un roi, quoi qu'il propose,
 Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
 S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
 Pour l'élever plus haut, on abaissera Mars;
 S'il est fort, aussitôt le flatteur sans scrupule
 Lui prouve que d'Alcide il est l'heureux émule:
 Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer?
 C'étoit pour lui qu'Ovide avoit fait l'art d'aimer:
 Lorsqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuse,
 Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse.
 Revenez, mon Esprit, de votre aveuglement;
 Que l'amour propre enfin le cede au jugement:
 Fussions-nous cent fois plus parfaits que les Anges;
 Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges
 Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès:
 Vous faut-il tant d'encens pour ces foibles succès?
 Qu'avec Horace un jour votre Muse barbare,
 Pour vous apprécier humblement se compare,
 Alors de vos écrits les défauts dévoilés,
 Vous feront convenir du peu que vous valez:
 De vos vers détestant l'insipide volume
 Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume.
 Etudiez sur-tout la docte antiquité;
 Plus vous approcherez de son urbanité,

Plus vous aurez de goût pour les divins ouvrages ;
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.

C'EST-là votre modele , & ces trésors ouverts
Orneront vos écrits & plairont dans vos vers.
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable ,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable ;
Que , ne pouvant vous taire , en marmotant tout bas ,
Comme cet indiscret confident de Midas ,
Vous contez aux roseaux mes passe-tems frivoles ;
Du moins consolez-moi de vos visions folles ,
Et rendez compte un jour aux lecteurs indulgens ,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems ,
Ou si quelque hazard vous amene au grand monde ;
Quel étoit cet auteur dont la veine féconde ,
Montant sur l'hélicon par l'appât du plaisir ;
Mit à vous composer ses momens de loisir.

DITES que mon berceau fut environné d'armes ;
Que je fus élevé dans le sein des allarmes ,
Dans le milieu des camps , sans faste & sans grandeur ;
Par un pere sévere & rigide censeur :
Que je fus écolier des plus grands capitaines ;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes ,
Je fus ami des Arts plutôt que vrai savant ;
Mais que sans me bouffir ni d'orgueil , ni de vent ,
Et simple courtifan des filles de Mémoire ,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons ;
Que sachant me borner & rabaisser mes sons ;
Je me suis contenté de peindre ma pensée
Et de parler raison en prose cadencée.

DITES que j'ai plié dessous l'adversité ,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté ;

Que

Que rien ne put troubler le repos de ma vie ;
Que la pratique étoit ma vrai' philosophie ;
Sans me remplir l'esprit du système des cieux ;
Je préférois ma Lyre aux Arts fastidieux ;
Que sans haïr Zenon , j'estimois Epicure ;
Et pratiquois les loix de la simple Nature ;
Que je scus distinguer l'homme du souverain ;
Que je fus roi sévère , & citoyen humain ;
Mais quoiqu'admirateur de César & d'Alcide ;
J'aurois suivi par goût les vertus d'Aristide.

Lorsque la Parque un jour lassé de ses fuseaux ;
Aura tranché mon fil d'un coup de ses ciseaux ,
Que sur ma cendre éteinte abboîra la Satyre ,
Dites que méprisant tout ce que pourra dire
Un esprit irrité , chagrin , mal fait , tortu ,
Trop rigide censeur de ma foible vertu ;
Sans aimer la louange , insensible à tout blâme ;
J'ai toujours conservé le repos de mon ame ;
Et que m'abandonnant à la postérité ,
Elle peut me juger en pleine liberté.





EPITRES

FAMILIERES.

EPITRE PREMIERE.

A MON FRERE HENRI.

O U courez-vous? « Ah! je fuis la campagne;
» Je ne veux pas tout vif m'enfevelir:
» Lorsque j'y fuis, d'abord l'ennui me gagne;
» Rester tout feul, autant vaut-il mourir.
» J'aime Berlin: c'est là que dans le monde,
» Le doux plaifir en cent façons abonde:
» Jeunes beautés, bals, feftins; en un mot
» Y trouve tout quiconque n'est pas sot ».
Oui, vous pouvez vous amufer, mon frere;
Nos belles font faciles à plier,
Berlin fournit aifance & bonne chere:
Mais ces plaifirs, qu'ont-ils de fingulier?
« C'EST chez Milon que fe donne une fête:
» On fera feul; Milon n'a convié

» Que

» Que quatre-vingt personnes ». C'est honnête.

On vient, on entre, on est supplicié ;

En se pressant, on s'étouffe à la porte :

On perce enfin des deux bras, à main forte.

Voilà d'abord trente tables de jeu,

Et qui n'y joue y paroît sans aveu ;

Tous sont rêveurs, attentifs à leur rôle.

L'un, en suant, attend un as de cœur :

Et celui-là qui méditoit la vole,

Sur ses écarts écume de fureur.

Pourquoi ce bruit ? & qu'est-ce qu'on regarde ?

A ce seigneur prend-il un vertigo ?

« Pis que cela ; certain roi de caro

» Entre ses mains est arrivé sans garde ».

On voit plus loin, dans un coin isolé,

Force joueurs ; le hazard tient la table :

L'or en monceaux s'y présente étalé :

Son grand pontife, à face vénérable,

Mêle en ses mains un jeu bariolé.

Tout à l'entour une immense cohue

Sur ce grand-prêtre a dirigé la vûe :

Le bon public a quelquefois raison.

Quant au prélat, ce respect l'importune ;

Il est adroit ; le bon seigneur, dit-on,

De ses dix doigts gouverne la Fortune :

Un feu soudain s'empare de ses sens :

Le front ridé, le regard plus farouche,

Des mots coupés s'échappent par élans,

Comme en grondant, rudement de sa bouche :

Très-attentifs y sont ses courtisans.

Ce peu de mots, ce sont autant d'oracles,

Qui sur le sort opérant des miracles,

Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fiers les petits & les grands.
Tel pâme d'aise, & tel autre blasphème :
L'un vend hélas son bien qu'il a perdu,
L'autre ennivré de son bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu.
Neuf-heure sonne, il faut aller à table,
Et regagner dans un ample soupé,
Enjoué, vif, brillant & délectable,
Le tems perdu, dans l'ennui dissipé,
Et qu'emporta ce jeu si détestable.

VOYONS : voilà plus de trente laquais ;
A pas comptés qui suivent à la file
D'Apicius un habile profès.
De tant de plats on nourriroit la ville.
Le sieur Hamoch plus fier que Paul-Emile ;
De la cuisine au salon du palais,
Mene en grand pompe un soupé de Luculle ;
Le moindre plat c'est lui qui l'intitule
D'un nom baroque & très-mal assorti ;
De cette armée il est le quartier-maître ;
Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
Il sçait placer le plat comme il doit être ;
Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,
En les louant à Messieurs les gourmets.

DE tant de plats quelle odeur dégoutante !
L'hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets :
On va s'asseoir ; & cette compagnie,
Quoique fournoise, est tout au mieux choisie.

MAIS tout ce monde est stupide ou muet.
Ah ! cette paire est au mieux assortie.

De

De ce baron si maigre & si fluet
 Cette bégueule est la vieille ennemie :
 Certain procès les a rendus rivaux :
 Avec quel air ils se tournent le dos !

De ces paniers dorés par des rézeaux ;
 La place à table est d'avance remplie ;
 Et sur la chaise en serrant les genoux ,
 A peine encore en reste-t-il pour vous.

De bavarder Damis auroit envie :
 Mais s'il affecte un air de rêverie ,
 C'est par prudence ; il craint ce médifant ;
 Ce vieux baron à langue de serpent.

L'HÔTE attentif à ranimer le monde ,
 Dit quelques riens , fait le mauvais plaisant ;
 Il sert cent mets qui courent à la ronde :
 « Que le plaisir s'empare de céans !
 » Dit-il , Messieurs , chez moi la joie abonde ».

CORINE jeune , & pour un million
 Ne goûteroit de cette sauce fine ;
 Elle pourroit laver le vermillon
 Qui fait l'éclat de sa bouche divine :

Si Marianne , au visage poupin ,
 Ne mange pas un seul morceau de pain ;
 C'est qu'en son corps étroitement serrée ;
 Elle craint trop que la galimafrée
 Pourroit gâter le corsage divin
 De cette taille en tous lieux admirée.

A l'autre bout , sans s'en embarrasser ;
 Le comte mange à se déboutonner ,
 De tous les plats goûte l'un après l'autre ;
 Avec Hamoch se met à raisonner ;
 D'Apicius le comte est grand apôtre ,

Et les Nevers pourroient le consulter.

JULIE enfin rompt ce cruel silence ;
Et se tournant , dit d'un air d'indolence :
« Ah ! c'est affreux , tout ce jour il a plu ;
» En vérité , c'est un nouveau déluge ».
Merlin répond : « Tout comme vous j'en juge ;
» Et l'almanach ainsi l'a résolu ».
Merlin dit bien : ce docte personnage ,
De son sçavoir fait un riche étalage ;
Hors l'almanach il n'a jamais rien lu.

Le discours tombe ; on bâille , on prend courage ,
On le relève ; on parle des pompons ,
Des gants glacés , coëffures & jupons :
Et l'on médit un peu de Rosalie ;
Elle est absente , & la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en sa beauté .
Ne croyez pas que ce soit par envie ;
Son cœur , dit-elle , est plein de charité ;
Mais le bon goût qu'elle trouve insulté ,
Quoiqu'à regret , la presse & la convie
De rendre hommage à la sincérité.

BIEN-TÔT après on parle comédie :
« Ah ! la Marville a l'air d'un éléphant ,
» Dit l'une , elle est une exécration ;
» La Rouffélois , c'est un corps élégant ,
» Elle est bien mise ; Ah ! c'est un vrai délice ,
» Lorsqu'elle joue ; au vrai , mal on l'entend :
» Mais ce n'est rien : va-t-on là pour entendre ? »

VALERE sçait , à ne s'y point méprendre ,
Que le Plutus de Saxe ruiné ,
Va dans huit jours vendre sa garde-robe :
Sur quoi chacun , en faisant l'étonné ,

Sur

Sur Monseigneur très-malignement dobe :
De brocarder chacun se met en train ;
Et l'on médit doucement du prochain.

MAIS s'endormant par tant de balourdises ;
De main en main se donnent des devises ,
Qu'en ricanant le beau sexe relit.
A ces soupers on ménage l'esprit ;
Et l'on s'occupe en lisant les bêtises
Que le galant confiturier y fit.

ON imagine une fanté nouvelle ;
A l'équivoque un chacun applaudit :
La pointe en est digne de Fontenelle.
On veut parler , & ce jargon forcé
Ne tenant rien de la gaité naïve ,
Meurt en naissant dans la bouche craintive ;
Aussi souvent qu'un mot est prononcé :
On se regarde , on est embarrassé ,
Et tous les mots expirent sur la langue.

L'HÔTE le voit ; & pour en bien user ,
D'un conte plat il vient les amuser :
Mais il en est pour sa sotte harangue.
Par bienfiance un moment on sourit ;
On dit , bâillant , que l'on se divertit.
Mais en secret maudissant l'assemblée ,
On voudroit fort , pour que l'ennui finît ,
Que de sommeil elle fût accablée.

CLORIS alors , sur un ton aigrelet ,
D'un Vaudeville entonne un vieux couplet ;
Et pousse en l'air de cette voix aigue ,
De longs *hélas* , qu'on entend de la rue ;
Et d'un accent tudesque qui déplaît ,
Elle assaisonne un air de flageolet.

EGLÉ

EGLÉ, qui croit qu'elle a la voix plus belle ;
 En détonnant, chante un air d'opéra
 Très-langoureux que compoſa Campra ;
 Un fat ſe pâme, & jure qu'elle excelle :
 Ah de chanter elle ne ceſſera.
 Maudite voix, digne d'une creſſelle ;
 Un ſiècle entier, je crois, tu chantera !
 « Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie ;
 » Prêtez l'oreille à cette bergerie ;
 » Cet air pour moi ſemble fait tout exprès :
 » J'ai de mon mieux faiſi le goût François ;
 » Ces ports de voix qu'avec force j'éleve ,
 » Ces tremblemens battus ſi lentement ,
 » Ces longs fredons qui n'ont ni fin ni treve ;
 » Font de mon chant les plus doux agrémens :
 » De ce ſalon même ſans qu'il m'en coute ,
 » Ma forte voix fera ſauter la voute. »
 L'hôte pâlit, il croit de Jéricho
 Qu'il a chez lui la trompette fatale ;
 Il eſt tremblant pour les murs de ſa ſalle :
 Pour éviter l'effet de cet écho ,
 Il rompt les chiens & bavarde Morale ;
 Et ce diſcours les amuſe à ravir ;
 Mais dans le tems que ce ſeigneur déploie
 Des argumens ennuyeux à mourir ,
 Sa chere épouſe à travers vient glapir ,
 Et minaudant, croit réveiller la joie :
 Au lieu du dieu libertin du Plaiſir ,
 La bonne dame, induite par le diable ,
 Au lourd Ennui donne la primauté ,
 Qui force enfin par importunité ,
 Tous ces bâilleurs à ſe lever de table.

Aux

Aux violons alors on a recours ;
La joie enfin régnera dans ce jour ;
Aux menuets , aux graves Polonaises ;
Vont succéder frétilantes Anglaïses :
Tous ces muets dansent sans se parler ;
Les spectateurs disent par bienfiance
Quelques douceurs avec tant d'indolence ;
Que cet Amour de froid paroît geler ;
L'Oisiveté qui regarde la danse ,
Rit souvent haut sans trop sçavoir pourquoi ;
Le jour paroît , on retourne chez soi ,
En se flattant de faire accroire aux autres
Qu'on s'est au bal diverti comme un roi.

Ces plaisirs-là , mon frere , sont les vôtres ;
Leur carillon n'a plus d'appas pour moi.

SOCIÉTÉ douce & bien assortie ,
Bien moins nombreuse & d'autant mieux choisie ;
Délassemens innocens de l'esprit ,
Propos légers qui sur mille matieres ,
En voltigeant , répandent des lumieres ,
Où sans éclat , mais à propos on rit ,
Sans que jamais des langues meurtrieres ,
Pleines de fiel , rendent à leurs manieres ,
Quelques bons mots qu'en plaisantant l'on dit.
Poussera-t-on l'injure & le scandale
A préférer à ce goût qui périt ,
Le faux clinquant , l'ennui dont se bouffit
Votre stupide & bruyante rivale ?

Ah ! peuple né le jouet des erreurs !
Si follement envieux des grandeurs !
Voyez de près le néant de ces fêtes ,
Qui tant de fois vous ont tourné les têtes ;

Ayez pitié de nos destins heureux.

QUAND vers le ciel j'ose élever mes vœux,
Je dis tout bas : « Fortune secourable !

» Ne permets pas qu'un orgueil détestable,

» Me remplissant d'utiles desirs,

» Corrompe en moi le goût des vrais plaisirs ;

» De ces plaisirs d'un esprit raisonnable :

» Et laisse-moi, Fortune, par pitié,

» Un cœur toujours sensible à l'amitié.



EPITRE II.

A P Ö L L N I T Z.

M E P R I S E R A qui le veut les richesses,
 Leur faux éclat & leur frivolité,
 Leur embarras, leur inutilité;
 Ces vains dédains ne sont que des finesses:
 Pour les avoir se font mille bassesses.
 Si leur éclat n'a point sçu me frapper;
 Si jusqu'ici leur force enchanteresse
 N'a point eu l'art de me préoccuper;
 Le monde enfin vient de me tromper.

Je vois partout que la grande dépense;
 Le bien, le luxe & la magnificence
 Du sot Public se font fait estimer:
 « Verrès, dit-on, est digne de primer;
 » Il a tout net vingt mille écus de rente,
 » Bonne cuisine & du vin que l'on vante,
 » Qu'en cave il tient, sans vouloir l'entamer,
 » Au-moins dès l'an mille six cent septante:
 » Il tient état, sa maison est brillante;
 » C'est un seigneur qu'on ne peut trop aimer ».

Ce gros Crépus qui paroît inutile,
 A tous les Arts donne occupation.
 Et de-là vient qu'on le chérit en ville:
 La dépense est sa forte passion;
 Son luxe au-moins fait vivre l'industrie:
 Là le burin travaille l'orfèvrerie;

Le

Le peintre rit de sa profusion ;
Et l'architecte orne sa galerie :
Il met l'argent en circulation ,
Et sa maison vaut une hôtellerie.

QUAND Vadius , d'un ton de flatterie ;
Vient louer l'inepte Bavius ,
Le doux espoir sur lequel il se fonde ,
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus :

Où , l'Intérêt est le roi de ce monde ;
Il règle tout dans ce siècle fallot ;
En enrageant le malheureux le fronde ;
Mais qui n'a rien , fait le rôle d'un sot.
Un vrai Platon vivant dans la misère ,
Ne recevroit qu'humilians refus ;
Mais l'opulent Mathieu , dit l'inféctaire ;
A des respects & très-humbles saluts.

Ce cher métal , ce beau don de Plutus
Peut tenir lieu de rang & de noblesse :
Il donne aux sots esprit , bon-sens , vertus ;
Nombre d'amis , maîtresses encor plus ;
Par sa vertu vraiment enchanteresse ,
Aucun richard n'essuya des refus.

Au bon vieux tems où fleurissoient nos peres ;
Le Sentiment formoit le nœud des cœurs ;
Les passions alors étoient sinceres ,
L'or n'avoit point pu corrompre nos mœurs :
L'Amour tout seul possédoit son empire ;
Savoir aimer , c'étoit l'art de séduire ;
Pour tout présent on donnoit quelques fleurs ;
Et ce bouquet venant d'une main chere ,
S'estimoit plus que tout l'or de la terre ;
Baifers légers étoient grandes faveurs.

MAIS à-présent tout se vend, tout s'achete ;
Et la dévote, ainsi que la coquette ,
A son mari fait trouver un rival :
Ce marché là se fait , à la toilette ,
Au plus offrant , à l'amant libéral :
Du doux soupir à la faveur parfaite ,
Tout a son prix , & l'amour est vénal.
On apprend tout : cette ville causeuse
Sur le caquet n'a rime ni raison ;
On sçait le prix d'une beauté fameuse ,
Tout comme on sçait le prix d'une maison.
On dit tout haut que telle aimable femme ,
Pour cent louis sent allumer sa flamme ;
Ajoute-t-on encor deux fois autant ?
La passion s'empare de son ame :
Ce vil métal est maître de ses sens ,
Et la rend tendre envers tous ses amans.
CETTE Corine, autrefois tant courue ;
Depuis six mois de prix a fort baissé ;
La jeune Eglé, nouvellement venue ,
A tout d'un coup doublement rehaussé.
Vous savez bien que cette vieille amante ;
Cette Laïs à la tête tremblante ,
Aux longs tettons, si flasques, si pendans ,
Dont le pinceau grossièrement abuse
Du vermillon brossé sur la céruse ,
Rend à-présent à ses jeunes amans
Ce qu'elle avoit, dans la fleur de ses ans ,
Eu de profit, en marchandant ses charmes :
A ses attraits l'or seul fournit des armes.
LE bon pays où tout peut s'acheter !
O siècle heureux qu'on ne peut trop vanter !

Ayez du bien , c'est la grande maxime :
Vous payerez des femmes , de l'estime ,
Amis , respects & réputation ,
Cocus titrés & de condition.

Les tendres cœurs se vendent à l'enchere ;
Et sans rougir , la Noblesse ose faire
Un vil métier contraire à sa pudeur ,
Humiliant , flétri du deshonneur ,
Que la grisette , à l'ame mercenaire ,
Fait par débauche , & souvent par misère.

QU'ARRIVE-T-IL de ces coûteux marchés ?
Nos beaux seigneurs trouvent des infidelles ;
Ils sont toujours imprudemment trichés
Par leurs amis , ainsi que par les belles ;
Un frêluquet enleve leurs donzelles ,
Ils sont cocus sans en être fâchés :
Leur amour vain , magnifique & bizarre ,
Se refroidit , le mépris les sépare.
Et ces amis qu'ils croyoient attachés ,
Sont très-zélés tant que dure leur table :
Si la Ruine entraîne ces seigneurs ,
Si la Fortune ingrate les accable ,
Ces scélérats sont de tous leurs malheurs
Indifférens & joyeux spectateurs.

Si l'avantage insigne des richesses
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs ,
Fuyez , Pollnitz , ses charmes imposteurs ;
Ses faux dehors cachent des petitesse :
La Fortune a de légères faveurs ,
Sur vos vieux jours elle semera des fleurs ,
Et c'est bien plus que toutes ses largesses ;
Aimez le poste où le ciel vous a mis.

Dans

Dans votre état on a de vrais amis,
Et quelquefois de fidèles maîtresses.

ÉPÎTRE III.

A FOUQUET.

Pourquoi toujours nous prôner le vieux tems,
Se répéter, & se tuer de dire
Que les humains sont bêtes & méchants,
Et que le monde, en vieillissant, empire ?
Ces vieux propos des modernes Frondeurs
Sont tous marqués au coin de la Satyre ;
Et l'âcreté qui les force à médire,
Pour avilir notre siècle & nos mœurs,
Des tems passés leur fait vanter l'empire.

Le grand Maurice * a-t-il moins de vertus ;
Qu'en eut jadis certain Cincinnatus ?
Maurice, au vrai, d'une très-noble issue,
Ne mena point de ses mains la charrue ;
Mais dans la Flandre, en tous lieux confondus,
Les Hollandois furent-ils moins battus ?

Quoi ! nos auteurs sont-ils des misérables,
Pour composer leurs écrits en François ?
« Bien différens, sublimes & parfaits,
» Etoient, dit-on, ces Grecs tant admirables ».
Virgile, Horace ont écrit en Latin ;
Les Grecs en Grec, & nous dans notre langue :

* Le Comte de Saxe.

Il est plaifant qu'un cenfeur clandestin
Prétende ici qu'en Hébreu l'on harangue.

Ah ! dans ces jours où notre heureux deftin
Nous a fourni, pour effacer Homere ,
Un Apollon, plus vif & plus brillant ;
Comment peut-on, en poffédant Voltaire ,
Avec dedain regretter un instant
Ce vieux bavard, toujours fe répétant,
Que, fans bâiller, nul mortel ne lit guere ?

VALONS-NOUS moins que nos fimples aïeux ,
Très-ignorans, très-groffiers, très-gothiques ?
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux ,
Plus opulens & bien plus magnifiques ,
Que nos palais font plus voluptueux ,
Que nos repas font plus luxurieux ;
Et que les cieux , à nos defirs propices ,
Verfent fur nous un torrent de délices :
Mon cher Fouquet, ce n'eft que d'autant mieux
Nous condamner : quels étranges caprices !

De tous ces morts que l'on a tant vanté ,
Le grand mérite étoit la pauvreté ;
Et nos péchés ce font quelques richesses :
Beaux argumens, dignes d'un hébété ,
Ou d'un efprit né pour les petiteffes ,
Qui des fureurs de l'envie agité ,
Va publier, comme des gentilleffes ,
Les fonges creux de fa malignité.

DEPUIS le tems que fubfifte le Monde ,
Il va toujours fon train également ;
Le ridicule en cent façons abonde ,
Et reparoit toujours plus follement ;
C'eft un Protée, & fes formes nouvelles

De nos censeurs irritent les cervelles.

Au demeurant les hommes de ce tems ,
Avec ces morts rangés en paralleles ,
Ne sont meilleurs , ni ne sont plus méchans.

Si nos frondeurs me mettent en colere ,
Je vais prouver à tout critique austere
Que les beaux Arts , de nos farouches mœurs ,
Ont adouci la rage sanguinaire.
O jours heureux ! ô siecle débonnaire ,
Tu ne fournis trahisons ni fureurs ;
Les cœurs pervers ne le sont pas sans honte ,
Et c'est beaucoup gagner , selon mon compte.

MAIS gardons-nous de pousser sur les bancs
In barbara d'ennuyeux argumens.

Convaincre un fat , est une œuvre impossible ;
Un envieux a-t-il l'esprit flexible ?

Sombre ennemi des hommes à talens ,
Pour ses péchés qu'il reste incorrigible ;
Qu'en enrageant de la gloire d'autrui ,
Rempli de fiel & plus amer qu'absynthe ,
Amant des morts , il s'en fasse un appui ;
S'il nous hait tous , ma foi tant-pis pour lui :
Que son œil louche , & sa paupière éteinte
Verse des pleurs , en voyant la Vertu
Qui l'écrasa sous ses pieds abattu ;
Qu'en ses discours il prône avec emphase
Des vieux héros , ses chéris , ses élus ,
Qu'il aime tant , parce qu'ils ne sont plus :
Qu'il en decore à son gré chaque phrase ;
Mais si ces morts le mettent en extase ,
Ce n'est , Fouquet , qu'en haine des vivans.
Ah , s'ils pouvoient de leur sombre demeure ,

Au gré du ciel, ressusciter sur l'heure,
 On entendroit dès les premiers momens,
 Nos vils censeurs à langues de serpens,
 Exagérer leurs défauts & leurs vices;
 Et leurs héros retourneroient là-bas,
 En maudissant de ces censeurs ingrats
 Les trahisons & les noires malices.

TRISTE envieux, hurle, plein de fureur,
 Contre ce siècle en grands hommes fertile:
 Farouche aspic, vil calomniateur,
 Va te bouffir de colere & de bile;
 Contre nos jours exerce ta fureur;
 Forge en secret ta satire imbécile:
 Tu tente en vain d'en ternir la splendeur.

EH! qu'importoit aux bourgeois de Ninive,
 Qu'un pleutre triste, à cervelle chétive,
 Leur annonçât mille calamités?
 Rien ne troubla tant de prospérités:
 Mais le Prophete, oiseau de triste augure,
 Au fond d'un arbre, ou de quelque mazure,
 Où l'idiot en fureur se nicha,
 De desespoir qu'on vit son imposture,
 En frémissant, sur ses pieds se sécha.

DE l'envieux telle est la récompense:
 Sur lui retombe enfin son impudence;
 Et ces serpens dont il chérit l'attrait,
 Cruels agens qui servent sa vengeance,
 Au fond du cœur le rongent en secret.

MÉPRISEZ donc tous les traits que l'Envie
 A décochés pour flétrir votre vie;
 Sur vos vertus ses dents s'émousseront,
 C'est vainement qu'elles vous morderont.

CENSEURS

CENSEURS cruels, révérez, mais sans feinte,
Tous les humains qui se firent un nom ;
Jetez des fleurs dessus leur cendre éteinte ;
En relevant leur réputation ,
Que les vivans n'en souffrent point d'atteinte.

OUI, cher Fouquet, nous périrons un jour ;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque chose.
Morts anciens ! nous aurons notre tour :
Quand une fois dans la tombe on repose
Sans sentiment, à la louange sourd ,
Nul envieux en fureur ne s'oppose
Que le Public, trop prévenu d'amour ,
Du pauvre mort fasse l'apothéose.



E P I T R E IV.

A LA COMTESSE DE CAMAS.

N E pensez point, respectable Camas,
Qu'à votre esprit, si brillant, si solide,
J'ose jamais comparer les appas
De nos oisons à la cervelle vuide;
Fraîche jeunesse & des traits de beautés
Leur tiennent lieu de toutes qualités.

Ce sont des fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une saison;
Un souffle chaud dans le brûlant lion
Fane, à jamais, leur beauté ravissante.
N'ont-elles plus leur couleur éclatante?
Pour les cueillir ou pour les arroser,
Aucun passant ne daigne se baisser.

L'ESPRIT, le Goût & le Bon-sens préfère
A la beauté l'esprit qui nous éclaire;
On trouve en vous ces trésors réunis;
Votre raison, de cent talens douée,
Est douce, humaine & toujours enjouée.
Oui, votre esprit est de tous les pays,
De tous les tems & de toutes les heures.
Vous méritez d'avoir de vrais amis,
Et par de-là des fortunes meilleures.

Vos cheveux gris ne sont point décerés
De cent pompons, de rubans, de parure;

Et

Et votre corps n'est point à la torture
Dans des paniers immenses & dorés :
Mais vous cachez dessous votre coëffure,
Esprit qui plaît , & ce mâle bon-sens,
Hélas ! si rare & si digne d'encens.

TANT d'agrémens suppriment la vieillesse.
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant ?
Vos beaux minois parés de la jeunesse ,
Vont débiter des riens en ricanant :
Vous nous lorgnez pour plaire en minaudant.
Dans la beauté tout paroît gentillesse.
Mais, (le dirai-je à mon corps défendant ?)
Autant vaudroit pour le moins à la vûe
De Bouchardon une belle statue.

AH ! si le Ciel, secondant vos amours,
Vous eût rendu dès le berceau muettes,
Ou qu'il eût fait de vos amans des sourds ;
En cas pareil nos flammes indiscrettes
Auroient au-moins long-tems pû soupçonner
Que vos esprits ont le don de penser :
Mais à-présent tant causeuses vous êtes,
Qu'un froid mortel commence à me geler,
Dès le moment qu'on vous entend parler :
Tous les progrès que vos mines coquettes
Et vos attraits avoient faits sur mon cœur,
Par vos propos perdent de leur chaleur.
Le jeu, pompons, coëffures, médifances ;
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Assaisonnés de cent impertinences :
C'est l'abrégé de tout votre discours.

QUAND il vous plaît à l'esprit de prétendre ,
Alors vraiment il fait beau vous entendre :

Je

Je crois revoir ces plats originaux
 Tympanifés de femelles pédantes,
 Sans jugement affichant les savantes
 Que nous peignit de ses maîtres pinceaux
 Le grand Molière, en ses pièces charmantes,
 Où sa critique, enfantant des bons mots,
 En mille endroits a foudroyé les sots.

TREMBLEZ, tremblez, bégueules insipides ;
 La beauté passe & l'âge arrivera,
 Qui sillonnant vos fronts flétris de rides ,
 Tous vos attraits à jamais détruira.

MIROIR chéri, lorsque tu leur rendra
 Des teints plombés, des visages livides,
 Des yeux éteints, des paupières humides,
 Bouche sans dents & cheveux grisonnans ;
 Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
 Ta glace, hélas ! dans leurs emportemens
 Sera brisée en mille fraguemens.

AH ! quel dépit ! ce front plus blanc qu'albâtre
 Se jaunira ; plus de roses, de lis,
 Ni plus d'amant de charmes idolâtre :
 Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tyrcis.

EN vain tout l'art raffiné des ruelles,
 Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
 Pareront-ils vos attraits surannés :
 L'ajustement & les atours des belles,
 Bien loin d'orner vieilles sempiternelles,
 Semblent jurer avec des fronts fanés.

L'AMOUR coquet qui plane sur vos têtes,
 Qui vous protège aux bals, soupers & fêtes,
 Qui de vos yeux nous décoche ses traits,
 De ces beaux yeux, s'enfuira pour jamais.

Jeune

Jeune beauté paroît toute adorable ;
Vieille guenon du public est la fable.

De vos vieux jours je plains l'affliction :
Il n'est alors aucun moyen de plaire ,
Hors que ce soit la conversation.
Mais sans esprit comment y brille-t-on ?
Vieille bégueule , ennuyeuse commere ,
En ne faisant que contes de grand-mere ,
N'attire pas la foule des chalans ;
Du vestibule une odeur pestifere
Dégoutera vos tristes courtisans ,
De l'air impur , de l'affreuse atmosphere
Que sans relâche exhale le cautere.

DIEU fait comment les Chafots de ces tems ,
Les damerets , les jeunes Ferdinands ,
Gens nés moqueurs & très-peu charitables ,
Plaisanteront vos faces vénérables ,
Quand , requinquant vos spectres ambulans ,
Il vous plaira de faire les aimables.
Oui votre porte ouverte à vos galans
Par leur concours ne sera plus usée :
Vous en ferez la fable & la risée ;
Et je vous vois regrettant les rigueurs
Dont à-présent , exerçant vos caprices ,
Vous dédaignez cette foule de cœurs
Dont vos amans vous font les sacrifices.
Et je prévois que vos attraits usés ,
Voyant déchoir leurs folles espérances ,
S'humilieron à faire des avances
A ces amans à-présent méprisés ;
Mais vainement , car la rouille de l'âge
Du tendre amour ne reçoit plus d'hommage.

TEL

TEL est le sort des frivoles appas ,
Dont la beauté fait l'unique partage :
Mais croyez-moi , respectable Camas ,
Votre vertu vous sauve du naufrage.

Qu'IMPORTE enfin que l'âge destructeur
De vos attraits ternisse la fraîcheur ?
C'est attaquer la moitié de vous-même :
Mais votre esprit que j'estime & que j'aime ,
A vos attraits est bien supérieur.
Bravez le tems & sa rage insolente ;
Il ne peut rien sur votre belle humeur ,
Ni sur votre ame impassible & constante.
Vous méprisez la sotte gravité
Dont à la cour s'enfle une gouvernante.
Votre sagesse est toujours indulgente ;
Et votre esprit rappelle la gaité
Dans les ennuis d'une cour indolente.
Bien plus encor , vous êtes par pitié
Bonne huguenote & pourtant tolérante.
Après ce trait , adorable Camas ,
Ah ! quel mortel ne vous aimeroit pas !
Les ignorans vous jugent ignorante ,
Et les savans vous prennent pour savante.
Vous vous pliez , avec facilité ,
Au goût , aux mœurs de la société.
Vous savez rire & plaire à la jeunesse ;
L'âge senlé prise votre sagesse ;
Et complaisante & pleine de bonté ,
Vous supportez de l'extrême vieillesse
Le bavardage & la caducité.

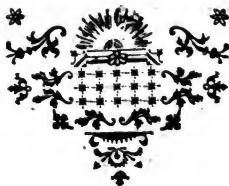
C'EST par ces traits que votre ame accomplit
A par estime acquis de vrais amis !

Ne

Ne pensez point qu'Amour , plein de folie ;
Papillonant , puisse en trouver parmi
Ces éventés que la débauche lie.

C'EST sur l'estime & c'est sur les vertus
Que l'amitié véritable se fonde :
Vous possédez ces titres ; & de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.

OUI , désormais , Camas , je chanterai
Ce beau génie , & je consacrerai
A vos vertus mes talens & ma verve.
Et dans mes vers je vous implorerai
Comme ma Muse & comme ma Minerve.



EPIQUE V.

A JORDAN.

FLORE, aux abois, faisant place à Pomone,
 De nos jardins s'enfuit avec le Temps;
 L'Été nous quitte, & les Vents de l'automne
 Fanent les fleurs & dessèchent les champs:
 L'astre du Jour foible, tremblant & pâle,
 D'un feu moins vif réchauffe ce canton:
 De son palais l'Aurore matinale
 Déjà plus tard paroît sur l'horison.

COLIN, Lycas, transportés d'allégresse,
 De nos guerets rapportent les moissons;
 Et les transports de leur bruyante ivresse,
 Font retentir l'écho de leurs chansons:
 La liberté, l'amour, l'indépendance,
 Versent sur eux plus de félicités
 Et de vrais biens qu'en fournit l'abondance
 Dans le vain luxe & l'orgueil des cités.
 Ils pensent peu, leur estomac digère,
 Sans se douter qu'ils ont un méfentere.
 Leur exercice & leur sobriété
 Leur sont garans d'une bonne santé:
 Sans se bercer de visions cornues,
 Ils ne vont point se perdre dans les nues:
 Très-ignorans dessus l'antiquité,
 Et sans souci pour le destin du monde.
 Dans leurs hameaux regne une paix profonde,

Les

Les Jeux , les Ris , l'Amour & la Gâité.

De l'Intérêt la tyrannique idole
Ne les vit point accourans au Pactole ,
Porter le joug de la Cupidité.
La vaine Gloire impérieuse & folle
N'a pu jamais tenter leur vanité ;
Et de leurs vœux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.
Ils sont heureux dans leur rusticité :
Tandis qu'en ville , au centre du tumulte ,
Enféveli dessous la poudre occulte
Du pays Grec & du pays Latin ,
Digne Jordan , tu lis & tu consulte
Tous ces savans dont le savoir certain
Est le flambeau du foible genre humain.

Pour te tirer de ta mélancolie ,
Pour t'inspirer une aimable folie ,
Ma Muse & moi nous mîmes en chemin.

Tu sçais très-bien que nous autres poètes
En peu de tems faisons de longues traites :
Ainsi d'abord nous fumes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites ,
Près de la porte , orné de ses vignettes ,
Je fus frappé d'un gros Saint-Augustin
Qui de travers s'appuyoit sur l'ouvrage
D'un grand bavard , savant Bénédictin.
Là se trouvoit rangé sur le passage
D'auteurs en *us* le pédantesque essain ,
De Quatregros * méritant le suffrage ,
Qui dans ta salle , en bravant le destin ,
Grands de renom , mais pauvres d'équipage ,

* Erocanteur de Livres.

Ne sont vêtus qu'en sale parchemin.
 Passant enfin du sacré vestibule ,
 Au cabinet, dans l'azyle divin
 Où tu t'enferme ainsi qu'un Capucin,
 Je vis l'auteur * dont la plume polie
 Eloquemment défendit la Folie.
 Ton gros portier, tel que Grandonio ,
 Le sieur Erasme, en grand in-folio :
 Je le passai perçant avec surprise
 L'énorme tas des peres de l'église ,
 J'arrive enfin auprès de ton bureau :
 C'est-là, Jordan, que tes savantes veilles
 En Cophte, en Grec t'apprennent cent merveilles ,
 Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.
 Là se trouvoit l'ouvrage incognito
 De l'inconnu, mais fameux Aboesite ** ;
 Là se trouvoit tout le recueil nouveau
 Des derniers vers que fabriqua Rousseau ,
 Depuis le tems qu'il se fit hypocrite.

Je vis encor rangé sur tes rayons
 Un gros recueil d'injures bien écrites
 D'un huguenot contre les Jésuites ;
 Je vis aussi quelques réflexions
 D'un Prestolet déclamant comme au prône
 Contre la Bête & contre Babylone ,
 Par charité damnant les mécréans ,
 Pour Papegaux livres édifiants !
 Près d'eux étoit le livre des insectes *** ,
 Enfin la source où l'on puisa les sectes ****.

* Erasme.

** Professeur Genevois que Jordan cite comme un grand Auteur, mais que personne n'a l'honneur de connoître.

*** Réaumur.

**** La Bible.

AUPRÈS de toi résidoit Apollon ,
 Qui démeubloit , pour remplir ton Lycée,
 Son cabinet , & même l'Hélicon :
 Il appelloit une ombre au haut placée :
 C'étoit Horace , ami de la Raïson ,
 Qui transporté du feu de son génie ,
 Chantoit les vers de sa Muse polie ,
 Et te disoit : « Choisi les meilleurs vins ;
 » Crois-moi , ce soin à tout est préférable ;
 » Les grands projets sont insensés & vains ;
 » Car de nos jours le fil est peu durable ».

AUPRÈS de lui Despréaux se rangeoit ,
 Ami du sens & de l'exactitude ,
 Trop satyrique , & quelquefois trop rude ,
 Mais dont la lyre au Parnasse plaïsoit.

D'un air aisé Lucien le suivoit ,
 Sage plaïsant & sans sollicitude ,
 Du haut du ciel tous les dieux dénichoit ;
 Et librement sur leur compte rioit.

Des bords du Pont cherchant la compagnie ,
 Le tendre Ovide après ceux-ci venoit ;
 Et des couleurs de son riche génie
 Trop brillamment décoroit l'élégie :
 Avidement pourtant on le lisoit.

Plus loin parut ce célèbre Sceptique * ,
 Qui bien armé de sa dialectique ,
 Dans un champ clos combattit les docteurs ;
 Jusques à bout poussa le fanatique ,
 Et foudroya l'orgueil théologique ,
 En détruisant le regne des erreurs.

* Bayle.

LA j'apperçus le vieux bon-homme Homere,
 Qui se voyant obscurci par Voltaire,
 Dans son poëme avec soin se cachoit,
 Et des Ligueurs l'Illiade couvroit.

AU-DESSUS d'eux, en belle reliure,
 Je vis ce grand * peintre de la Nature,
 Ce bel esprit qui, par ses vers divins,
 Illustra plus l'Empire des Romains,
 Que les Césars n'ont pu par la victoire,
 En assurer la grandeur & la gloire.

C'est-là, Jordan, chez ces illustres morts,
 Que ton esprit, de la nature entière,
 Approfondit l'essence & les ressorts,
 Et prend si haut son vol & sa carrière.

J'ESTIME fort tes soins laborieux
 Et tes travaux profonds & studieux;
 Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
 De ces lauriers rares & précieux,
 Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,
 Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?

COMPTONS ici les peines qu'il faut prendre
 Pour arriver à l'immortalité:

Et si tu gagne en t'efforçant d'apprendre,
 Tu perds, Jordan, ta propre liberté;
 Oui, tu te trompe, & ton orgueil préfère
 Un vain encens, une vapeur légère,
 Au vrai bonheur, à la félicité,
 Que tu pouvois, ayant le don de plaire,
 Trouver chez nous dans la société.

COMME l'on voit à la fin de l'automne,
 Ayant payé ses tributs à Pomone,

* Virgile.

La Terre en paix respirer le repos ?
 Ainsi, Jordan, renonce à tes travaux ;
 Reviens chez nous, dans ce séjour paisible ;
 De l'amitié recueillir tout le fruit ;
 Assez long-tems par un travail pénible
 Tu cultivas le champ de ton esprit :
 L'étude enfin, crois-moi, devient nuisible ;
 Il faut parfois se donner du répit :
 Tout se repose ; & même la Nature
 Fait aux étés succéder les hivers ;
 Mais le printems répare avec usure
 Le tems stérile où dormoit l'Univers.

Plus d'un plaisir est préparé pour l'homme ;
 Mais de ses biens négligent économe ,
 Il n'en fait point tirer tout l'usufruit.

CHASOT se plaît dans la chasse & le bruit ;
 Le bon Jordan dans ses savantes veilles ;
 Césarion à vider les bouteilles ;
 Un courtisan à briller à la cour ;
 Un amoureux à soupirer d'amour ;
 L'ambitieux à sentir la fumée
 D'un vain encens qu'offre la Renommée ;
 Le gros Auguste à payer des desserts ;
 Et moi peut-être à cheviller des vers.

Nos plus beaux jours se passent comme une ombre ;
 Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts ?
 Ah ! je voudrois en augmenter le nombre ;
 L'homme sensé doit les réunir tous.

Tu pense ainsi : ta sagesse épurée
 N'est point austère, insupportable, outrée ;
 Dans les momens d'une aimable gaîté ,
 J'ai vu ta tête au Pinde révérée ,

Du tendre myrthe & de pampre parée;
Et je crus voir assise à ton côté
Ton Uranie en Venus décorée,
Et la Raison des Graces entourée,
Qui par principe aimoit la volupté.
Viens donc jouir sous un autre empirée;
Du doux plaisir qui fuit avec le tems;
Hâte tes pas; car dans cette contrée,
Point de salut pour nous sans des Jordans.

Je t'attendrai sous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages rustiques,
Et nous donnant des ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voute des Cieux.
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris simples, non magnifiques,
La Volupté régnoit chez nos aïeux.

C'EST-LA qu'en paix je vois couler ma vie;
Sans préjugés & sans ambition;
Cherchant le vrai dans la Philosophie,
Et me bornant à ma condition:
Là, plein du dieu de qui le feu m'inspire,
Je peins en vers quelques légers tableaux;
Et de ma voix accompagnant ma lyre,
Je fais souvent répéter aux Echos
Les noms chéris d'amis que je révere:
Et méprisant ennemis & rivaux,
Compatissant, ami tendre & sincère,
Toujours enclin à servir les humains,
J'attends, sans peur, l'arrêt de mes Destins.

ÉPITRE VI.

A MA SŒUR DE BAREUTH.

DIGNE & sublime objet d'une amitié sincère ;
 Sœur dont la solide vertu
 T'a fait l'idole de ton frere ;
 O toi ! que le Destin têtù
 Pourfuivit constamment d'une rigueur sévère ;
 O toi ! dont le cœur débonnaire ;
 Par un tissu de maux ne fut point abbattu.

DEPUIS nos jeunes ans un Sort toujours contraire,
 N'a pas cessé de t'accabler ;
 L'Injustice dardant sa langue de vipère ,
 Osa de plus te desoler.

Dans ton premier printems, un Foudre politique
 Sur ta tête vint à créver ;
 Et la Méchanceté, par un fentier oblique ;
 Contre ton innocence eut l'art de soulever
 De ton sang, justes dieux ! la source alors inique.

Tu plias sous le joug de l'humble adversité ;
 Le premier soleil de ta vie ,
 Eclipsé dans son cours par un nuage impie ;
 Se plongea dans l'obscurité.

ENFIN, qui n'auroit cru que le Sort & l'Envie
N'auroient usé leurs traits dès-lors à t'affronter ?

Mais à-présent la Maladie
Par un tourment nouveau vient te persécuter.

DIEUX ! Détournez de ma pensée
L'objet d'un présage effrayant ;
De douleur mon ame oppressée,
Mon cœur triste & défaillissant ,
Tremblent dans ce péril extrême,
Que la Mort de son fer tranchant
Ne me sépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.

Plûtôt tournez sur moi, Destins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injustes coups ;
Frappez, puisqu'il le faut, de votre faux sanglante ,
Je m'offre victime innocente ;
Mais ne frappez que moi : sans me plaindre de vous ,
Je bénirai plutôt votre main bienfaisante ;
Oui, je détournerois , impitoyables Dieux ,
Votre colere vengeresse
De tes jours, chere sœur , de tes jours précieux ,
En me sacrifiant par effort de tendresse.

Mes vœux sont exaucés ; de plus heureux Destins
Écartent déjà les nuages ,
Et seront succéder des jours clairs & sereins
Au déchaînement des orages :

Le haut du Ciel s'ouvre pour moi ;
Dans mon transport divin j'y voi
Les Destins fortunés, qui pour vous se préparent ;
Les chagrins sont bannis, tous les maux se réparent.

Tous

Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
Regrettant les malheurs sur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte ;
Et piqués d'émulation ,
Ils ont tous résolu que chacun , pour son compte ,
Vous fera réparation ;
Mais de cette troupe immortelle ,
Minerve qui vous fut fidelle ,
Mérita seule exemption .

La tendre Beauté de Cythere
Arma pour vous son fils l'Amour :
Rends-toi de ton aîle légère ,
Dit-elle , au terrestre séjour.

Ce n'est point cet Amour au cœur changeant & double,
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble ,
Dont le funeste Empire est tout cet Univers :
Mais le Dieu du tendre Hyménée ,
Ce Dieu que votre destinée
Vous peint mieux que ne font mes vers.

DIANE, alors des bois accourue ,
Dit : Que ma chasse contribue
A diversifier les divertissemens
Que ma princesse prend dans ces bois innocens.

Aussi-tôt vos rochers d'animaux se peuplerent ;
Dans vos sombres forêts les biches s'attrouperent ;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains ;
Le renard fut forcé fuyant de sa taniere ;
Le sanglier trouva la fin de ses destins ;

N

Et

Et d'un coup bien visé l'adresse meurtrière ;
Partant aussi-tôt que l'éclair,
Précipita du haut de la plaine de l'air,
La perdrix, le faisan & le coq de bruycere.

APOLLON, qui voyoit les succès de sa sœur,
De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur ;
Avec les filles de Mémoire
Il descendit dans l'auditoire
Que vous élevâtes aux Arts ;
Il y planta ses étendarts ;
Et la touchante Melpomene,
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards ;
Fixa sur la tragique scène
Et votre goût & vos regards.

Après elle, parut Thalie,
Sévère au sein de la Folie,
Qui sur le ridicule où tombent les humains,
Jette son sel à pleines mains.

Lors vint du sein de l'Ausonie
L'harmonieuse Polymnie,
Qui joignoit avec art à ses divins accords,
Aux doux charmes de la Musique,
Tout ce qu'à de pompeux un spectacle magique,
Où la Profusion étale ses trésors.

Ainsi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpsichore ;
Les Graces arrangeoient ses pas entrelacés,
Et d'entrechâs brillans avec art rehaussés.

ENFIN

FAMILIÈRES.

201.

ENFIN, la Danse & la Musique ;
La Scene tragique & comique ,
Tous à vous plaire intéressés ,
S'animoient d'un même courage
Pour obtenir votre suffrage.

Plus loin la troupe des Savans ;
Sous les auspices d'Uranie ,
Venoit avec cérémonie
Pour vous consacrer ses talens.

DANS l'ivresse de l'ambrosie ,
Préférant d'immortels accens ,
Ma déité, la Poésie ,
Vous offroit son divin encens.

LA, bravant les glaces de l'âge ;
Un vieux chantre * prenoit courage ;
Et célébroit vos agrémens.

POUR moi, jeune écolier d'Horace ;
A peine ai-je au pied du Parnasse ,
Passé mon troisième printems ,
Que, rempli d'une noble audace ,
J'ose vous consacrer mes chants :
Ni le secours tardif des ans ,
Ni le secours prompt de Minerve
N'ont fait mûrir ma jeune verve ;
Mais, chère sœur, mes sentimens ;
Trop vifs pour que je les réserve ,
Affrontent ces ménagemens.

* La Croze,

Qui

Qui, plein du beau feu qui l'anime,
 Brave la césure & la rime,
 Mais fait l'art de parler au cœur,
 Surpasse d'un froid orateur
 Le purisme pusillanime.

E P I T R E VII.

A M A U P E R T U I S.

DANS ce climat stérile & naguere sauvage,
 De nos grossiers aïeux, des antiques Germains
 On suivoit bonnement l'ignorance & l'usage :
 La subtilité des plus fins
 Étoit la force & le courage.
 Nous étions tous peu délicats ;
 Et la nature peu féconde
 Produisoit, pour tout bien, du fer & des soldats.
 Dans ce pays voisin d'un des poles du monde,
 Les Muses de leurs pas divins,
 Ne firent qu'un très-court passage
 Quand Cypris un beau jour y guida vos destins.
 Porter le jour au Nord, instruire les humains,
 Ce fut votre divin ouvrage ;
 Et la Nature avoit besoin d'un sage
 Pour nous interpréter ses sublimes desseins.
 Le laurier d'Apollon transplanté par vos mains,
 Et cultivé sur ce rivage,
 Nous fit naître l'espoir de revoir en cet âge,

Ressusciter

Ressusciter les Arts des Grecs & des Romains ,
Le luth d'Anacreon , le compas d'Uranie ,
Les sombres profondeurs de la Philosophie.

Toutes les fleurs & tous les fruits

Chez vous se trouvent réunis.

Pardon à votre modestie :

Tant de fortes d'esprit , tant de talens divers ,

Réveillent ma Muse endormie :

Je ne puis plus m'en taire ; il faut que je vous die ,

Et par ma prose & par mes vers ,

Que vous valez vous seul toute une Académie.

Mais quoi ! dans le transport dont mon esprit est plein ,

Amant de tous les Arts , ma timide paupière

Verra-t-elle en un jour achever leur carrière ?

Quoi leur brillante aurore & leur fatal déclin

N'auront duré qu'un seul matin ?

La mort sèche & livide arme sa main tremblante

Je vois sa faux étincelante

Menacer fièrement la trame de vos jours.

Ah ! de ta fureur dévorante ,

Barbare , au moins suspens le cours.

Des enfans d'Hippocrate un funebre cortège

Vous tient au lit & vous assiège

Par ses drogues & ses onguens ,

Se perd en ses raisonnemens ,

Abuse ses dévots & ne vous trompe guere :

Aux superstitieux Lucrece fit la guerre ;

Vous la faites aux charlatans.

Hé quoi ! l'homme d'esprit comme l'homme vulgaire ,

Est donc assujetti sous l'empire des sens ?

Hélas ! il est trop vrai , l'homme est bien peu de chose ;

Et s'il s'épanouit comme une fraîche rose ,

Il se fane au soufflé des vents.
 Un fragile tissu de fibres diaphanes ,
 De subtiles ressorts , de débiles organes ,
 De nos jours fugitifs sont les foibles garans :
 L'artiste arrangement de ce frivole ouvrage ,
 Est l'œuvre d'un auteur plein d'ostentation ;
 Et s'il nous fit à son image ,
 Il ne pensa point à l'usage
 Que dans ce monde nous ferions
 De ce corps fait en filagrame ,
 Etui ridicule , où notre ame
 Loge avec mille passions.
 Quand des amours badins la compagne riante ;
 En séduisant nos cœurs , enflame nos desirs ,
 D'un prestige enchanteur , la force décevante
 Persuade à d'Argens d'une voix complaisante ,
 Qu'il est aigle en amour , Hercule en ses plaisirs :
 Dès que l'amour volage une fois nous affecte ,
 Il se fait un miracle , un changement soudain ,
 Le débile & rampant insecte
 Pense que son corps est d'airain .
 Partez , Plaisirs , partez ; à jamais je vous quitte ;
 De vos brillans dehors mon ame fut séduite :
 Tumulte , astuce , vanité ,
 Douce erreur , flatteuse chimere ,
 De votre peu de savoir-faire ,
 Mon esprit n'est plus entêté.
 Revenu de sa folle ivresse ,
 Le rêve disparoît & l'enchantement cesse ,
 Tout fait place à la vérité .
 Le palais enchanteur où m'attiroit Armide ;
 Est par l'Expérience au juste apprécié .

Plaisirs !

Plaisirs! vous ne pouvez ni remplacer le vuide;
Ni tranquilliser l'amitié.

ÉPITRE VIII. D'ARGENS.

Où l'Hiver décrépit fait devant le Printems;
Les Aquilons fougueux, l'impétueux Borée
Ne se déchaînent plus sur nos fertiles champs;
Et la vague liquide est enfin délivrée
De ses glaçons engourdisans.
Dessus une arene dorée
Nos ruisseaux tortueux serpentent librement:
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, sans art décorée,
Flore embellit ces lieux par ses riches présens.
Tout renaît sous le ciel: l'année adolescente
Rappelle de nos jours la jeunesse charmante;
La rose le dispute aux rubis éclatans,
L'éméraude le cede aux feuillages naissans,
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois par leur tendre ramage;
Font répéter leurs sons aux échos indiscrets.
Mais, indolent marquis, tandis que je vous fais
De cette saison ravissante,
Par mes crayons quelques portraits;
La paresse qui vous enchante,
L'œil chargé de pavots, engourdie & pesante;

Sous

Sous ses loix vous captive enfin.
 Hermite au centre de la ville ,
 Et presque inconnu dans Berlin ,
 Envain la campagne fertile
 Vous offre un plus riant destin.
 Quittez cet ennuyeux azyle ,
 Les noirs chagrins , les embarras ,
 Ces foudris , ces procès , ces rats ,
 Qui ne font qu'échauffer la bile.
 Suivez les plaisirs sur mes pas ;
 Venez à *Sans-Souci* : c'est-là que l'on peut être
 Son souverain , son roi , son véritable maître.
 Ce champêtre séjour , par sa tranquillité ,
 Nous invite à jouir de notre liberté.
 D'Argens , si vous voulez connoître
 Cette solitude champêtre ,
 Ces lieux où votre ami composa ce discours ,
 Où la Parque pour moi file les plus beaux jours ;
 Sçachez qu'au haut d'une colline ,
 D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin ,
 La maison du maître domine ;
 D'un ouvrage fini l'on admire le soin ,
 La pierre sous la main habilement taillée ,
 En diverses groupes travaillée ,
 Décore l'édifice & ne le charge point.
 A l'aube , ce palais se dore
 Des premiers rayons de l'aurore ,
 Sur lui directement lancés :
 Par six terrasses différentes
 Vous descendez six douces pentes ,
 Pour fuir dans des bosquets de cent verts nuancés.
 Sous ce branchage épais , des Nymphes enfantines

Pour

Font sauter & jaillir leurs ondes argentines ;
Sur des marbres sculptés qui ne le cèdent pas
Aux chefs-d'œuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie ;
Là ne regne point la folie
Des affommans & longs repas ,
Que la Coutume regle avec la tyrannie :
Où l'Ennui bâillant s'associe
A la Profusion des modernes Midas ;
Où le Rire glacé tout hautement renie
La discordante compagnie ,
L'étiquette & les embarras.
Une table à midi frugalement servie ;
Qu'on fait assaisonner par d'utiles propos ;
Où les traits petillans de la vive saillie
S'égayent quelquefois sur le compte des sots ;
Y pourvoit sans excès aux besoins de la vie :
On y préfère des bons-mots
La saillante plaisanterie ,
A la gourmande intemperie
De vos Apicius & de tous leurs héros.
Là ne paroît point sur la scène
Dans les convulsions des longs embrassemens ;
L'infame Fausseté ni l'implacable Haine
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahison des complimens.
Là ne se trouvent point ces gens
Que l'Amour-propre peint des couleurs les plus belles ;
Qui sur tous les sujets sont de parfaits modeles ;
Leur discours est comme un miroir
Où leur fatuité s'admire & se fait voir.
Là ne se trouvent point ces bégueules titrées ,

Ces

Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,
Qui discutent des riens & rient en chorus.

Là ne font, grace au ciel, connus
Ces longs discoureurs méthodiques,
Argumenteurs métaphysiques,
Tous ânes baptisés en *Us*.

Là n'habite point la Critique
Au ris malin, à l'air caustique;
Ces atrabillaires Argus

A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,
Aux infernales eaux abreuvant leur satire;

Et ces bavards & ces fâcheux,
Tous parasites ennuyeux.

Cette tranquille solitude

Défend comme un puissant rempart
Contre tous les assauts qu'avec la multitude,
La turbulente inquiétude

Livre aux sages amans des Sciences & des Arts.

Ah! d'Argens, que l'espèce humaine
Est sotte, folle, avide & vaine!

Heureux! qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit sous ses pieds grossir & gronder les orages;
Contemple de sang-froid les écueils, les naufrages,

Où les ambitieux, vains jouets du Hazard,
De leurs tristes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux le mortel inconnu,

Qui d'un esprit non prévenu,
Repoussant hardiment le poison de la Gloire,
Dans sa coupe n'a jamais bu;

De qui le goût solide est enfin revenu
De tous ces vains lauriers que dispense l'Histoire;
Et qui par ses vertus vers son siècle acquitté,

N'élève

N'élève point d'autels à sa propre mémoire ;
 Ne gueuse point l'encens de la postérité !
 Méprisons tous ces fous qui priment sur les autres ;
 Marquis, ces faux plaisirs ne seront pas les nôtres.
 Ah ! plutôt verra-t-on d'Argens levé matin ,
 L'âne emporter le prix à la rapide course ,

La Camas devenir putain ,
 Ou l'Elbe regorgeant remonter vers sa source.
 Laissons les glorieux eux-mêmes s'applaudir ;
 Et tandis que leur faim ne pourra s'assouvir ,
 Qu'entassant les projets que forme l'Inconstance ,
 Que morts pour le présent ils vivent d'espérance ;

Pratiquons tous l'art de jouir.
 Et laissant aboyer & Cerbere & l'Envie ,
 Considérons le tems , dont le rapide cours
 Nous ravit , en fuyant , les instans de la vie ;
 Précipite nos plus beaux jours ,
 Et nous entraîne , hélas ! avec trop de furie ,
 De la vive jeunesse à la caducité.
 La fleur à peine éclosée est aussi-tôt flétrie ;
 A peine l'homme est-il , que l'homme n'a qu'été.

Déjà votre ame est allarmée
 Du ton de la réflexion.
 Oui , la vie est un songe , une vaine fumée ;
 Un théâtre où l'Illusion
 A fait un trafic de chimere.
 Mais de-là ma conclusion ,
 D'Argens , ne doit pas vous déplaire.
 Ma sincère amitié vous conjure de faire
 Usage du plaisir qui fuit ;
 A fixer d'une main légère
 La jouissance passagère

Qui paroît & s'évanouit.
Que m'importe demain quel est le jour qui suit ?
Que les aveugles Destinées
Nous gardent de longues années,
Répendent sur nos sens leurs divines faveurs ;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appesantis nous comblent de rigueurs :
Parons toujours nos fronts de ces roses nouvelles ;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs.
A ces Amours badins allons ravir les aîles,
Et décochons leurs traits droit aux cœurs de ces belles.
Nous ne sommes enfin maîtres que du présent.
A différer le bien souvent l'homme s'abuse.
Jouissons de ce seul instant ;
Peut-être que demain le Ciel nous le refuse.



ÉPÎTRE IX.

A MAUPERTUIS.

VOUS revoilà donc à Paris ,
Parmi Messieurs les beaux-esprits ,
Au centre de la politesse ,
Des Arts & de l'urbanité
Que posséda jadis la Grece :
Caressé par une duchesse ,
Desiré , par-tout invité ;
Jouissant dans votre patrie
Et de l'estime & de l'envie ,
Qu'attire toujours après soi
Le Mérite dont l'éminence
A la fastidieuse Ignorance
Tacitement donne la loi.

QUE la France sera jalouse
Qu'Hymen , pour le choix d'une épouse ,
Ait fixé vos vœux à Berlin !

« Ma chere , c'est un géometre ,
» Dira l'une d'un air malin ;
» Le monde prétend qu'il doit être
» D'un jugement net & certain ».

Le feu lui montant au visage ,
Elle sent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à ses attraits.

L'autre répond , pleine de rage .

« C'est que c'est un mauvais Français.
 BIENTÔT un nouveau flux de monde
 Vous entraîne vers ce séjour
 Où de la Nature profonde
 L'Art à tâtons suit le détour.

DANS cet Arcéopage auguste
 On distingue ce vieux Nestor ,
 Reste chéri de l'âge d'or ,
 Dont l'esprit gai, profond & juste ;
 Semble triompher de la Mort.

LA font protégés d'Uranie
 Et les Clairauts & les Mairans ;
 Votre émule de Laponie ,
 Et tant d'autres , tous vrais savans.

DE-LA vous vous rendez au temple
 Qu'Armand fonda , tant pour son nom ,
 Que pour le culte d'Apollon ,
 Où l'étranger ravi contemple
 Tous les dieux de votre Hélicon.
 Quarante bouches éloquents ,
 Quarante plumes triomphantes
 Y portent des coups foudroyans
 Aux solécifines renaissans.
 Dans cette compagnie illustre
 L'un brille du plus vif éclat ;
 Il en est l'ornement , le lustre ;
 Du Pindé il a le consulat ;
 Comme un cedre qui se redresse ;
 Leve sur la forêt épaisse
 Son front superbe & sourcilleux ;
 De même ce moderne Homère
 Semble porter son vol aux cieux.

Plus

Plus loin , aux bords de l'Hippocrene ;
On voit l'amant de Melpomene ,
Son *Catilina* dans les mains ,
Faisant haranguer sur la scene
Le Démonstheue des Romains.

LA , prenant une autre tournure ;
Chiche de mots , mais plein de sens ;
Usbek crayonne à ses Persans
De nos mœurs la folle peinture.

Et plus loin , sur un flageolet ,
Un héroïque perroquet

MAIS quels sont ces cris d'allégresse ;
Ces chants , ces acclamations ?
Le François , plein de son ivresse ,
Semble vainqueur des Nations :
Il l'est ; & voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis :
L'Anglois a perdu sa balance ;
L'Autrichien son insolence ;
Et le Batave encor surpris ,
En grondant , bénit la clémence
De ce héros dont l'indulgence
Pardonne après avoir soumis.

CE prince à son peuple qui l'aime ;
Immole son ambition ;
Plus grand , à mon opinion ,
De s'être subjugué lui-même ,
Que s'il eût , moderne César ,
Attaché la Flandre à son char.

LES François suspendent leurs armes ;
Les Arts , les Plaisirs & l'Amour
Bannissent les froides allarmes ;

Mars régna ; chacun à son tour.

Ces cyprès qu'un sang magnanime
Arrofa pour punir le crime
De vingt rois contre vous liés ,
Soudain se changent en lauriés ;
Les roses couronnent vos têtes ;
Tous les jours sont des jours de fêtes ,
Quand Janus ferme son palais.

Qu'il est beau de cueillir la paix
Au sein brillant de la victoire !
Louis ! votre immortelle gloire
Va de pair avec vos bienfaits.

De cette charmante Patrie ,
Mauperthus , goûtez les douceurs ;
Mais du centre de ses splendeurs ,
Ecoutez du moins , je vous prie ,
Les tristes regrets qu'à Berlin
Exhale notre Académie :
Ce sont des plaintes d'orphelins ,
Revendiquant en vous leur pere ;
Leurs pleurs & leur douleur amere
Fléchiroient des cœurs de marins.
Toute leur gloire est éclipsée ;
Toute leur grandeur est passée.

TELLE qu'on voit dans un jardin
La rose manquant de rosée ,
Se flétrir dès le lendemain ;
Tel ce corps , sans votre présence ,
Dans les langueurs de l'indolence ,
S'achemine vers son déclin.

LORSQU'UN berger sage & fidelle
Sait quelques loups dans son canton ,

Abandonne-

Abandonne-t-il ses moutons.
A leur dent vorace & cruelle ?
Et vous, qui fites soulever
Les Argumenteurs, les Sophistes,
Tous les professeurs Monadistes,
Criant par-tout pour nous braver ;
Et que dans l'obscurité sombre
Ils ferraillent encor dans l'ombre :
Qu'on entend pat-tout disputer ,
Distinguer , prouver , réfuter ,
Et perorer des gens austeres
Du style aigre des harangeres ;
Dans l'acharnement du combat
De tous ces cuistres à rabat ,
Vous quittez ces champs de batailles ,
Et fuyez en poste à Versailles ,
Pour respirer votre air natal.
Ainsi Rome de ses murailles
Vit la retraite d'Annibal ;
Et tandis que l'Africain loue
Ce courage aux Romains fatal ,
Le héros s'endort à Capoue.

VOTRE Capoue est dans Paris ;
Ces voluptés chez nous prosrites ,
Ce peuple doux de Sybarites ,
Et tant de commodés maris ,
Aux disputes métaphysiques
Sont de funestes pronostiques.

A Paris il est des élus.
Du dieu de la délicatesse ,
Leur esprit est plein de finesse ;
D'eux partent des traits imprévus.

Brillans de feu, de gentillesse ;
 C'est-là que vous êtes sans cesse ;
 Mais de chez eux seroit exclus
 Quiconque nommeroit l'espece
 De nos bons Professeurs en *vs.*

QUITTEZ ces divins Sanctuaires
 Et d'Uranie & de Clio ;
 Suivez mes avis salutaires ;
 Allez retrouver vos corsaires
 Dans votre port de Saint-Malo.

C'EST-LA que mon esprit sans crainte
 Et sans alarmes vous saura ;
 Je n'appréhende point l'empreinte
 Que sur votre cerveau fera
 L'éloquence grossière & plate ;
 Et l'Atticisme d'un pirate ,
 Fût-il le fils de Guétruin ,
 Demi-homme , demi-marfouin :
 Car mon amour-propre se flatte
 Que Saint-Malo devant Berlin
 Baisse le pavillon à plein.

QUAND de la mer Hypéborée ;
 L'Astre étincellant des saisons
 Aura fondu tous les glaçons ;
 Qu'ici la Nature parée ,
 Et d'éclatans rayons dorée ,
 Poussera feuilles & boutons ;
 Que le Printems de sa livrée
 Décorera tous les cantons ;
 Alors cet Astre secourable ,
 Dans une saison favorable ,
 Protégera votre retour.

L'ACADÉMIE

L'ACADÉMIE inconsolable ,
Dès l'aurore de ce beau jour ,
Quittant ces noires élégies ,
Célébrera par ses orgies
L'empire de son président ;
Et dans ces jours tissus de soie ;
Retentiront des cris de joie
De l'Elbe jusqu'à l'Eridan.

ÉPITRE X.
LA PALINODIE,
A DARGET.

J'EN suis fâché, pauvre Darget,
Si ma Muse trop indiscrete,
De ses bons mots te fit l'objet :
Rappelle-toi que tout poète
Doit amplifier son sujet.
TON nom, si propre à l'hémistiche ;
Vint dans mon poème à propos
Se placer comme dans sa niche ;
Et je chargeai dessus ton dos
Tout ce qu'une fiction sole
Et la gigantesque hyperbole
Imagina pour mes héros.

LORSQUE notre feu nous transporte ;
L'esprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment ;
Le mensonge peu nous importe ,

S'il s'énonce agréablement ;
 C'est en agissant de la sorte
 Qu'Homere a plû si constamment ;
 Et ses ouvrages si durables ,
 Sont un heureux tissu de fables
 Mensongeres assurément.

QUE fais-je si le gars Therfite
 Ne fut pas homme de valeur ,
 Auquel Homere ôta le cœur ,
 Pour qu'Achille eût plus de mérite ?

SUR ce modele j'eus l'honneur
 De te dépeindre sodomite
 Chez ton luxurieux recteur ,
 Afin de dober le Jésuite :
 J'osai te faire voyageur ;
 De jeunes nonains violeur ;
 Et dans le pays Sybarite
 Des plus mauvais romans l'auteur.

AH ! quand notre verve maudite
 Nous a remplis de sa fureur ;
 De notre cervelle animée ,
 Il part , ainsi que d'un volcan ,
 Des flammes & de la fumée ,
 Et rien n'arrête ce torrent :
 Dans ces fougueux enthousiasmes
 Nous emportant à tout hazard ,
 Il nous échape des sarcasmes
 Auxquels le cœur n'a point de part.
 Je devine ce qui t'offense :
 Ne feroit-ce pas ce tableau
 Où ton patron ou ton fléau
 Arrêta ta concupiscence ?

Ah !

Ah ! cet exemple est bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand destructeur de Numance
Et digne d'un saint mort puceau.

OUI , par certaine épître encore ,
J'ai mérité de l'ellebore ,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.

JE t'y traitai de turc à more ,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les poètes sont menteurs :
Comme on ne daigne pas nous croire ,
J'ai crû pour établir ta gloite ,
Que je devois charger tes mœurs.

ENFIN , Darget , sur ton histoire
Nul ne consultera mes vers ;
Ils n'iront point à la mémoire ,
Ils seront rongés par les vers :
Je veux que leur recueil stérile ,
Enfant de mon oisiveté ,
Périsse dans l'obscurité ,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

TOUT auteur plein de vanité ,
Qui tend à l'immortalité ,
Doit narrant avec pureté ,
Avoir l'art de plaire ou d'instruire.

MOI qui n'ai point ces grands talens ,
J'abandonne ces vastes champs
Aux versificateurs habiles
Qui remplacent de notre tems
Les Horaces & les Virgiles.

D'EUX redoute les coups de dents ,

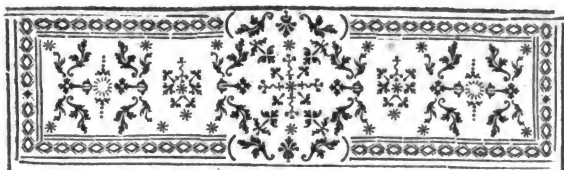
Et

Et non de ma Muse badine,
 Qui folâtre, qui te lutine,
 Qui, sans consulter le bon-sens,
 Débite ce qu'elle imagine,
 En vers mauvais, mais non méchans:

DARGET, que rien ne te chagrine :
 Ris tout le premier de ces vers ;
 Leurs sons se perdent dans les airs ,
 Et je crierai plutôt famine
 Que de souffrir qu'on les destine
 A courir par tout l'univers.

MAIS si, par quelque perfidie
 Dont je ne puis me défier,
 Dans le monde on les expédie ;
 Darget, par ma palinodie,
 Tu sauras te justifier.





PIECES

DIVERSES.

STANCES IRREGULIERES.

SUR LA TRANQUILLITE'.

NON, ce n'est point au dieu qui répand les pavots ;
Au dieu de qui la main pesante
Plonge tout l'Univers dans un profond repos ;
Que ma Muse , à peine naissante ,
Prétend consacrer ses travaux :
Je laisse aux Muses indolentes ,
Au haut du Parnasse expirantes ,
Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique dieu :
Qui veut monter sur le Parnasse ,
Doit choisir la première place :
Entre bon ou mauvais il n'est point de milieu :

Pour moi je chanterai ce dieu rempli de charmes ;
Ce pere des plaisirs , l'ennemi des alarmes ,

Qui

Qui préfère les oliviers,
 Aux rameaux précieux des palmes triomphantes ;
 Et qui refuse les lauriers ,
 Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.

O vous , Plaisir charmant ! douce Tranquillité !
 Nous recevons de vous les vrais biens de la vie :
 Dans votre calme heureux , la Haine ni l'Envie
 N'interrompent jamais notre félicité.

QU'IMPORTENT les grandeurs , présens de la Fortune ?
 Qu'importe de Crépus l'inutile trésor ?
 Le sage fuit des rois la faveur importune ;
 Les biens sont le jouet du sort.
 Ces noms si fastueux qui font trembler la terre ,
 D'arbitres des humains , de foudres de la guerre ;
 Ces noms , à qui l'erreur érige des autels ,
 Qui sont le digne prix des fléaux des mortels ,
 S'achètent par le sang , le meurtre & le carnage :

REMARQUEZ ce héros si fier de son courage ,
 Dont l'intrépide cœur méprise le danger ,
 Qui brave mille morts au front de son armée ,
 Et qui dans le péril brûle de s'engager :
 Dans le fond de son cœur il craint la renommée ,
 Et ce que l'Univers de lui pourra juger.

QU'AUROIENT fait les vainqueurs des Gaules & d'Asie ,
 Vous Alexandre , & vous César ,
 Sans de vaillans soldats prodigues de leur vie ,
 Et sans le secours du Hazard ?
 L'un , au lieu d'être roi , né pâtre en Macédoine ,
 N'auroit point renversé le trône de Cyrus ;

L'autre ,

L'autre, sans l'argent de Crassus,
Sans l'orgueil de Pompée & sans le bras d'Antoine,
N'auroit point asservi les Romains abattus.

Ces destins sont fameux, mais leur vicissitude
Mêle l'amertume au bonheur.
Quel est donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doit point à foi, mais à la multitude ?

De ces triomphes vains mon cœur n'est plus tenté ;
Je plains l'aveuglement profane
Dont la sombre fureur émane
De cet héroïsme entêté.

Ces champs si fortunés où regne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'astre des saisons,
Produisent de riches moissons ;
Ces champs qu'habitent l'Innocence,
La Candeur & la Tempérance,
Si la guerre venoit répandre sa fureur,
Seroient changés soudain en théâtre d'horreur.

La terre, abondante & fertile,
Présenteroit un champ stérile ;
Et l'on verroit dans ces climats
Les épis moissonnés par d'avidés soldats,
Les arbres renversés, les maisons abattues,
Et les violateurs répandus dans les rues,
Porter par-tout le fer, la flamme & le trépas.
Ces charmans lieux témoins des danses ingénues,
Dont Julie & Chloé célèbrent leurs plaisirs,
De leur rustique amour expriment les desirs,
Entendroient mille cris élevés jusqu'aux nues,
Capables de nous attendre,

Des

Des victimes de la patrie ,
 Que Mars exerçant sa furie ;
 Inhumainement fait périr.
 Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie ;
 Un spectacle effrayant viendrait par-tout offrir
 Ceux à qui le fer l'a ravie.

MALHEUR à l'inhumain qui sentit le premier
 De trop d'ambition son ame surmontée ,
 Et qui du funeste laurier
 Cueillit la branche ensanglantée !
 Son exemple à jamais fatal au genre humain ;
 De l'enfer amena sur terre
 Le démon cruel de la Guerre ,
 Armé d'un double front d'airain.
 La Justice depuis avec nous fit divorce ;
 L'Equité disparut , tout plia sous la Force ;
 Et de paisibles rois changés en conquérans ;
 De la gloire avalant la trop flatteuse amorce ;
 Furent pirates & brigans.

PYRRHUS , en tentant la fortune ;
 Gémissoit sous le poids d'une ardeur importune :
 S'il cherchoit des dangers & d'illustres rivaux ,
 Courant le fer en main de contrée en contrée ,
 Son cœur desiroit moins la palme des héros ,
 Qu'il ne se promettoit de ses projets nouveaux ;
 Qu'au bout de sa course égarée
 Son prix seroit le doux repos.

O seul & vrai bonheur ! ô seul bien de la vie !
 Présent précieux d'Uranie !
 Tranquillité d'esprit , difficile à trouver ;

Et

Et difficile à conserver ;
Ton secours à l'espèce humaine
Fait supporter l'adversité ,
Modere la prospérité ,
Et calme dans l'ame hautaine
L'amour de la vengeance & le feu de la haine.
La Vertu doit son être à la Réflexion :
Mais ta plante , belle , tardive ,
Ne prospere point sur la rive
Que possède l'Ambition.

Qu'EN vain les volages mortels ;
Jouets des passions , jouets de l'inconstance ,
Se consomment d'impatience ,
En prenant les faux biens pour les seuls biens réels ;
Qu'en proie à leur incertitude
Ils soient par leur inquiétude ,
Ou par ambition , prêts à tout hasarder :

Pour moi , je veux jouir d'un tems si favorable ;
Sans donner des regrets aux jours qui ne sont plus ;
Et sans m'embarrasser , par des soins superflus ,
De l'avenir impénétrable.
Pourquoi former de vains projets ,
A de fameux revers sujets ?
Dans le cours de nos ans , terme si peu durable ;
Je veux sur mon chemin du-moins semer des fleurs ;
En peignant tout en beau , rendre ma vie aimable :
La vérité désagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.



V E R S

*FAITS DANS LA CAMPAGNE DU RHIN**EN 1734.*

L OIN de ce séjour solitaire
Où sous les auspices charmans
De l'amitié tendre & sincère,
Je goûtois tous les agrémens
D'un commerce doux fait pour plaire :

DANS un séjour plus turbulent
Mon inconstant Destin me guide ;
Le dieu des combats y préside.

CE dieu si fier, si violent,
Ne respire que les allarmes ;
Au haut d'un trophée éminent
S'élève son trône insolent,
Entouré de casques & d'armes.
Bellone, au regard inhumain,
Sur ses cruels foudres d'airain,
Aux ordres de ce dieu soumise,
Auprès de ce trône est assise.
Proche d'elle l'Ambition,
Par l'appât de l'Illusion,
Attire le peuple & l'amorce.
Là paroît la nerveuse Force,
La Confiance & la Valeur,
Et le Courage téméraire
Avec l'Audace sanguinaire,

Qui

S'appuyant sur le Point-d'honneur ;
Et l'Intérêt & la Licence ,
La brutale Féroceité ,
Ministres de la violence ,
Sont tous placés à son côté.

CETTE COUR pleine d'insolence ,
Ne desire que les combats ,
L'ardente soif de la vengeance ,
Le sang ruisselle sous ses pas ;
Le fier Orgueil & l'Arrogance ,
Y sement l'horreur du trépas ,
Où ce dieu tient sa résidence ,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts :
Il ne souffre dans sa présence
Que les lauriers & les cyprès.
Sa voix excite le carnage ;
Il transporte ses courtisans
Dans de sombres accès de rage ;
Et ces sanguinaires agens ,
Insensibles dans leur furie
Au plaisir de donner la vie ,
Se font gloire de la ravir ,
Quelle horreur que de s'affonvir
Du sang , grand Dieu , d'un propre frere !
Mortels , le jour qui nous reluit ,
Nous fut donné d'un commun pere ;
L'affreux Trépas qui nous poursuit
Sous nos pieds creuse notre tombe.
L'homme est une ombre qui s'enfuit ,
Une fleur qui se fane & tombe.
Mille chemins nous sont ouverts

Pour quitter ce triste Univers;
 Et la Nature si féconde
 N'en fit qu'un pour entrer au monde.

AH! Mortels, quelle est votre erreur;
 De prêter vos mains meurtrières
 Et vos talens & vos lumières,
 Au meurtre, au carnage, à l'horreur?

ENRÔLE' dessous les bannières
 De ce dieu rempli de fureur,
 Tandis qu'il ravageoit la terre,
 J'ai sù conserver ma douceur:
 Dans l'acharnement de la guerre,
 J'ai respecté l'Humanité
 Et la Candeur & l'Equité.
 Si j'ai sù faire mon office,
 Sans être farouche & cruel;
 C'est qu'on peut aller au bordel
 Sans y prendre la chaudépisse.



STANCES

A VOLTAIRE*,

DE votre passeport muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi,
Qui s'applaudissoit de sa gloire.

AH ! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère ;
De votre vin je ne bois plus ;
J'ai la fièvre, c'est chose claire.

APOLLON, qui me fit ces vers ;
Est dieu, dit-il, de Médecine ;
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.

Je lus vos vers, je les relus ;
Mon ame en fut plus que ravie ;
Je fus guéri, du-moins je crus
Que ces vers me rendoient la vie.

Et le plaisir & la santé,
Que vous eutes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un saut m'emportèrent en Flandre.

* Honi, Marchand de vin de Bruxelles, vint à Wésel, & porta à l'Auteur une Epître en vers de Voltaire. L'Auteur avoit alors dessein de voyager en Flandre, & il n'en fut empêché que par la fièvre quarte.

ENFIN, je verrai dans huit jours
 Le généreux rival d'Homère ;
 Et quittant la morgue des cours,
 Je pourrai vivre avec Voltaire.

PARTÉZ, Honi, mon précurseur,
 Muni de ce nouveau diplôme ;
 L'intérêt est votre moteur,
 Le mien c'est de voir un grand homme.

V E R S

A J O R D A N.

SUR LA COMÈTE QUI PARUT

EN 1743.

HÉLAS ! Jordan, tu tremble encor,
 Et tu crains pour ce pauvre monde,
 Que la grande comète Hétor,
 Que le ciel à jamais confonde,
 Vienne terminer notre fort.

POUR toi ce feroit grand dommage ;
 Tu n'es qu'à la fleur de ton âge ;
 Tu fis à tout pauvre chrétien
 Au moins mille fois plus de bien
 Que ce prélat * qu'en beau langage
 La Neuville rendit si sage
 Que personne n'y connut rien.

* Cardinal Fleury, mort alors.

EN tous lieux ton bon cœur opere, *
Par tes soins l'école s'éclaire,
Et par toi le pauvre est nourri;
Tous les fous t'appellent leur père;
Les Magdelaines leur mari.

ET voilà pourquoi je souhaite
Que cette maudite comète
N'ait pas le cœur de te rôtir :
Pour moi s'il me falloit partir
Pour le pays de Proserpine,
Ma mort feroit anéantir
Une ame tant soit peu mutine.

Tu fais très-bien que jeune fou
J'ai renversé les vieux systèmes
Que les Marins, peuples jaloux,
Avoient arrangés pour eux-mêmes.
Que nos aïeux Topinambous
Avoient révéérés à genoux.

OUI, tu fais que mon bras coupable
N'expédia que trop souvent
Plus d'un maudit pandour au diable,
En Silésie en nous battant :
Ainsi quand sur moi misérable,
Cette affreuse comète Hétor
Lanceroit son feu redoutable,
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

* Il avoit l'inspection des Universités, de la Maison de travail, & de la Maison des Fous.



DISCOURS

SUR LES IGNORANS,

LE beau Balbus, dont l'aimable figure
 Rassemble en lui les dons de la Nature,
 Lui qu'on diroit que l'Amour a formé
 Pour plaire au monde & pour en être aimé,
 Ce beau Balbus n'est qu'un fat à ma vue,
 Dont le discours vous assomme & vous tue,
 Dont l'esprit froid, raboteux & nouveau,
 Ne tire rien de son vuide cerveau;
 Qui sur tout point décide sans connoître,
 Et dont le sort est d'être petit-maître.

Je me trouvois chez le profond Jordan,
 En compagnie avec cet ignorant :
 Jordan plaignoît les malheurs de la guerre ;
 On raisonnoit des fraix que l'Angleterre
 Faisoit toujours avec profusion,
 Pour contenter sa vaste ambition.

» Madrid, je crois, en est la capitale,
 » Reprit Balbus, la cour impériale
 » N'a-t-elle point jadis résidé là ?
 Point, lui dit-on, Madrid est loin de là.
 Comme on régloit les destins de l'Europe,
 Que des états on tiroit l'horoscope ;
 On poursuivit, malgré ce Schah-Baham :

Pour terminer cette guerre sanglante,
 Il seroit bon qu'en hâte le Sultan

Fit

Fît avancer la troupe triomphante
 De ses Spahis, dans les combats brillante,
 Pour attaquer l'Autriche dans l'instant;
 Sans ce moyen nul roi ne s'accommode.
 » Mais ce Sultan habite l'Antipode,
 Nous dit Balbus; & chacun, en riant,
 Prenoît pitié de ce fat ignorant.

» Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
 » Je ne connois qu'à peine ma famille;
 » Peu soucieux de ces grands démêlés
 » Dont vos esprits me paroissent troublés;
 » Ce sont pour moi des contes de grand'meres;
 » Et dans le fond un homme tel que moi,
 » Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
 » Pour s'appliquer n'a pas du tems à foi.

Quoi! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?
 » Notre art, dit-il, est l'art de nous répandre,
 » Et de fournir à la ville, à la cour,
 » A tout moment quelque conte d'amour.
 » Tous les talens dès le berceau nous viennent;
 » Les gens bien nés de leurs parens les tiennent;
 » On m'a bien dit que des gens tels que vous,
 » Pour trop apprendre en sont devenus fous;
 » Sans l'embaras d'une étude importune,
 » Un ignorant parvient à la fortune:
 » Passé qu'un gueux rampant à nos genoux;
 » Pour se tirer du tas bourbeux de fange
 » Où son état méprisable le range,
 » Par le savoir s'élève jusqu'à nous;
 » Mais ce seroit en nous extravagance
 » De rechercher l'inutile science
 » Qu'à deux genoux révere le savyant;

P v.

Eh!

» Eh ! que diroit la bonne compagnie
 » En me voyant crasseux comme un pédant ?
 » Cette sottise , avec raison punie ,
 » Ne trouveroit dans le nombre charmant
 » De mes amis nul qui ne me dénie.

DANS ce moment un président vint là ,
 Qui de ses jours le latin ne parla ;
 Qui n'ayant lû ni Cujas ni Bartole ,
 Juge au hazard , & buvant s'en console :
 Chez un seigneur , ce juge dépravé
 Avoit passé moitié du jour à table ,
 Où Maupertuis s'étoit aussi trouvé.

Nous abordant avec un air affable ,
 Il veut sçavoir quel est ce grand docteur ,
 Ce Maupertuis , ce grand applatisseur ,
 Avec lequel il fut en compagnie.

C'EST , lui dit-on , ce fameux voyageur ,
 Qui parcourant la froide Laponie ,
 Par les efforts de son puissant génie ,
 A mesuré , secondé d'un secteur ,
 Du monde entier la forme & la figure ;
 Et son calcul qui foumet la nature ,
 A deviné le plan de son auteur.
 » DANS les vieux tems , dit notre homme en furie »
 » On extirpoit forciers & diablerie ;
 » Mais dans nos jours , siècle doux & poli ,
 » Le zele antique est par trop amolli.

CALMEZ , calmez cette ardeur fanatique ,
 Lui dis-je alors : non , ce puissant appui
 Du grand Newton , le sage Maupertuis
 Ne s'est servi d'aucun secours magique :
 Si son travail a perfectionné

Un art ingrat, dont le calcul stérile
Est du succès rarement couronné ;
Son but tendoit à vous le rendre utile.

VOYEZ-VOUS bien ces grands châteaux flottans ;
Rapidement fendre le sein de l'onde ,
Pour vous porter, des bouts d'un autre monde ,
Tous les besoins du luxe de ces tans ?
C'est le calcul, aidé de la boussole ,
Qui leur soumet Neptune ainsi qu'Eole :
Gardez-vous donc, dans vos faux jugemens ,
De condamner l'élite des savans.

UN gros prélat à démarche tardive ,
Dans ce moment insolemment arrive ,
Et la Mollesse avec l'Oisiveté ,
Sembloient avoir, avec leurs mains douillettes ,
Paitri son teint tout brillant de santé.

CE confesseur de toutes les caillottes
Sur un sofa recueillit ses esprits ;
Car ce saint homme, excédant sa portée ,
Avoit gravi, sans aide, la montée :
Il se plaignoit avec un doux souris ,
Que le Très-Haut, quoique prudent & sage ,
Donne aux élus les peines en partage.
» J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement ,
» *In extenso*, contre tout mécréant ;
» Je l'ai conclu, pour foutchir mon thème ,
» En prononçant un terrible anathème.

C'EST fort bien fait, répondent nos fripons ;
Lorsqu'on n'a pas de puissantes raisons
Pour ramener un rebelle à l'Eglise ,
Le plus court est qu'on l'anathématise.

» Vous le voyez, répondit le prélat,

» Quels

» Quels sont les soins de mon épiscopat :
 » J'ai fait des saints l'histoire intéressante ;
 » Mais que dit-on de mes nouveaux sermons ?
 » On vend par tout cette œuvre édifiante.

Ils sont très-beaux , mais ils sont un peu longs ;
 Et Massillon vous rend de grands services ,
 Il vous fournit de bons & forts secours.

» OBSERVEZ bien ; du déluge à nos jours ,
 » En les peignant , j'ai foudroyé les vices ;
 » J'ai condamné ces spectacles d'horreur ,
 » Bal , opéra , redoute , comédie.

Vous les avez sans doute vûs , Monsieur ?
 Dis-je en tremblant. « Dieu garde ! de ma vie. »

Quoi ! vous prélat , qui ne connoissez rien ,
 Vous décidez & du mal & du bien ?

Allez ouïr déclamer sur la scène

Ces beaux morceaux que Moliere a laissés ,

Où nos défauts par lui sont terrassés ;

Il n'est rien là ni d'impur , ni d'obscène :

En badinant ils savent convertir ;

De nos travers leur jeu nous fait rougir ;

Quand les sermons fulminans que vous fîtes

N'ont jusqu'ici point fait de prosélytes :

Tartuffe au moins charme jusqu'en ce jour ;

De ses grands traits la beauté non ternie

A fait rougir plus d'un prélat de cour ,

En démasquant la folle hypocrisie :

La comédie est comme un grand miroir ;

Quiconque y va , peut tout du long s'y voir ;

Là se présente un mari trop crédule ,

Et du grondeur le chagrin ridicule ;

L'impertinent , le marquis , le pédant ;

Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.

Mon gros prélat étoit prêt à répondre,
Lorsque l'on vit arriver en pompons,
Jeunes beautés avec leurs greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre.
En moins de rien, maîtresses du discours,
Toutes parloient de sentimens, d'amours,
Et décidoient, en tranchant la dispute,
Cent questions en moins d'une minute.
M'apercevant qu'ils n'alloient pas finir,
Je me sauvai, n'y pouvant plus tenir.

Je le vois bien; tout ce monde profane,
Disois-je alors, est fait pour les erreurs;
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'est un aveugle arbitre des couleurs.
Avec quel front, avec quelle arrogance;
Dans nos cités figure L'IGNORANCE!
Elle paroît au palais de Thémis,
En long manteau redoublé de fourrure;
Elle n'a d'yeux que ceux de ses commis,
Elle est toujours dupe de l'imposture.

On la reçut dans les camps des guerriers;
Chez chez qu'elle aime,
De gros chardons lui servent de lauriers;
Elle a par fois voyagé en Bohême,
Là du vieux elle ordonna les camps;
Elle accoucha de ses succès brillans;
L'occasion s'échappe devant elle;
Mais tous ses soins sont pour la bagatelle.
Cette idiote entre chez tous les grands;
Elle engendra menins & courtisans;
Son bras hardi changea bien sans scrupule

Un

Un diadème en bonnet ridicule :
Plus d'un pays par elle est gouverné ;
Mais son triomphe est sur-tout dans l'Eglise ;
Tout tonsuré , par elle endoctriné ,
Lui fait ses vœux d'éternelle sottise ,
D'aveugle foi , d'horreur pour les savans :
Oui , la Fortune , en caprices bizarre ,
S'y prend si mal , que l'homme de talens
Est très-souvent supplanté par l'ignare ;
Chez nous , ailleurs & dans tous les climats ,
C'est , en deux mots , l'histoire des Midas.



DISCOURS

SUR LA FAUSSETÉ.

MAUDIT soit le mortel dont la sombre malice,
La première eut recours aux traits de l'artifice !
Qui foulant à ses pieds l'auguste Vérité,
Du fard de la Vertu couvrit sa fausseté !
De ses yeux clignotans la timide paupière,
Ne soutint point l'éclat des feux de la lumière ;
Triste ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondoient son dessein, par le secret, conduit.

Le monde, imitateur de ce coupable exemple,
Laisa la Vérité sans culte dans son temple ;
Depuis, chez les humains tout parut confondu,
Et le mérite simple au crime fut vendu.

Le fourbe osant encore aspirer à l'estime,
Usurpa follement le nom d'esprit sublime ;
Il resta peu d'amis ; & la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguisement, difficile à connoître,
Confondit l'ami vrai, l'imposteur & le traître.
Elle ose impunément abuser l'Univers ;
Elle croit que ses traits, loin d'être découverts,
Echappent au public dupé par sa finesse,
Et sa sécurité se fonde sur l'adresse.

« Il suffit, me disoit un jeune homme éventé,
De son esprit brillant fortement entêté,
« Il suffit à mes vœux, pour m'assurer de plaire,
« De changer à propos d'air & de caractère.

» Taciturne

» Taciturne , Caton avec mes bons parens ;
 » Aussi fou que La Lippe avec les jeunes gens ;
 » Quelquefois débitant des propos de morale ,
 » Ou pourceau d'Epicure , en vrai Sardanapale ;
 » Maître de ma personne & sûr de mon maintien ,
 » Pantomime accompli , savant comédien ;
 » De mes fins agrémens le Public idolâtre ,
 » Docile à mes desirs , s'attroupe à mon théâtre ;
 » Lorsque je tiens à tout , mon cœur ne tient à rien ;
 » Je flatte tout le monde , & plais par ce moyen .
 » Le siecle est fait ainsi ; le monde que j'abuse ,
 » Prétend être abusé ; sa volonté m'excuse ;
 » Je parviens à mon but en me jouant de lui .
 » On siffleroit par-tout l'homme franc aujourd'hui ;
 » La simple vérité sent trop l'impolitesse ,
 » La Cour a pour l'ouïr trop de délicatesse ,
 » On craint le sobriquet d'honnête-homme grossier ;
 » Le courtisan sur-tout doit faire son métier :
 » La mode est notre loi ; le Temps qui tout consume ,
 » Asservit les Vertus & tout à la Coutume » .

Quoi ! la Mode auroit droit de détruire à son gré
 Le lien des mortels le plus saint & sacré ?
 La Bonne-foi seroit sujette à son caprice ?
 On verroit succomber la Vertu sous le Vice ,
 Et le fourbe à ses pieds fouler la Probité ?
 Le Monde périroit sans la Sincérité .

TOI-MEME le premier , que l'Erreur environne ;
 Et qui , sans réfléchir , au crime t'abandonne ,
 Qu'un scélérat plus fin pratiquant tes leçons ,
 Te tende un piège adroit , & par ses trahisons ;
 De sa fausse Amitié te rende la victime ;
 Que tu déclamerois alors contre le crime ,

Contre

Contre la Fauçsté qui prête à l'ennemi
 Les couleurs, les dehors qu'a le sincere ami !
 Ah ! que tu maudiois ces vaines accolades ,
 Et ces convulsions de fausses embrassades ,
 Ces complimens menteurs , ces protestations ,
 Des sentimens d'un cœur froides allusions !

Crains d'un perfide ami la douceur affectée ;
 Dans ses déguisemens c'est un autre Protée ;
 Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion ;
 Il change de couleurs comme un caméléon ;
 A quoi connoîtras-tu le motif qui l'inspire ,
 S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conspire ?

Nous devinons au-moins, à l'air des animaux ;
 S'ils sont amis de l'homme, ou bien méchans & faux :
 Le paisible mouton, en bêlant, broute l'herbe ;
 Le lion rugissant paroît fier & superbe ;
 Le sanglier farouche écume de fureur ;
 Le lievre doit sur-tout sa vitesse à la peur ;
 Le tigre, au regard faux, est sanguinaire & traître ;
 Le chien qui nous caresse, est fidelle à son maître.

MAIS nous, qu'un même auteur doua des mêmes traits ;
 Nous n'avons dans nos yeux ni vertus, ni forfaits ;
 Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange ;
 A juger des dehors, notre esprit prend le change.

DANS ce doute cruel, méfiant ; incertain,
 Tu te désirois donc de tout le genre-humain ?
 Dans ton humeur chagrine, à bon droit misanthrope,
 Fuyant la compagnie & détestant l'Europe ,
 Et voyant sous tes pas des abymes ouverts,
 Tu trouverois ici l'image des enfers ;
 Eh quoi ! si tu vivois chez des Anthropophages ;
 Pourrois-tu redouter de plus cruels outrages ?

Q

Non

Non ; tout est confondu dans la société ;
 Tout périt en un mot sans la sincérité.
 Comme on voit des joueurs la compagnie inique ,
 Par une volte adroite enfler sa bourse étique ,
 Par flux ou par reflux , ou dupans ou dupés ;
 Aussi nous verroit-on & trompeurs & trompés.

Tu flattes tes défauts , lâche , tu les caresse !
 Ah , tremble , malheureux ! tu quittes la sagesse ?
 La fausseté te plaît : redouble ses progrès ;
 Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
 Des vices des humains la nuance est légère ;
 De l'artificieux le perfide est le frere :
 Dans ce dédale obscur , privé de la raison ,
 Tu pourras t'égarer jusqu'à la trahison.

AINSI du haut d'un roc à cime blanchissante ,
 Tombe & roule un monceau de neige étincelante ;
 Son volume s'accroît , & grossit en roulant ;
 Mais sa chute finit enfin en s'écroulant.

AINSI du premier crime est la fuite fâcheuse :
 Ce poids qui nous entraîne en sa course orageuse ,
 Augmente à chaque instant notre perversité ;
 Et d'écoliers , docteurs de la méchanceté ,
 En étendant par-tout la pratique des vices ,
 Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.

DANS ce monde méchant on ne peut être bon ,
 Dira du Florentin* le disciple profond ;
 Entouré de filoux il faut s'armer de ruse ;
 Qui prétend nous duper , mérite qu'on l'abuse ,
 Et colorant ainsi les vices de son cœur ,
 Il trouve l'innocence où je vois la noirceur.

* Machiavel.

Il modela long-tems sa morale farouche
 Sur Borgia, Célamar, Mahomet & Cartouche ;
 Ses mots entortillés ont un sens captieux ;
 Il est profane un jour , l'autre religieux ;
 Et de l'hypocrisie il prend le masque utile ;
 Pour armer les fureurs du vulgaire imbécile ;
 Mais, dans l'art des fripons, ce scélérat savant
 Sait cacher sous des fleurs les pièges qu'il nous tend.

Ce n'est que pour un tems que prospère le fourbe ;
 Son esprit tortueux , fallacieux & courbe ,
 Toujours obscurément le conduit à son but ;
 Le prestige finit dès son premier début ;
 De sa duplicité les ressorts se découvrent ;
 Le charme disparoît, tous les yeux enfin s'ouvrent.
 Qu'il rampe obscurément en horreur chez les siens ,
 Parmi le dernier rang des derniers citoyens !
 Que ce serpent couvert d'ordure & de poussière ,
 Croupisse dans la fange & craigne la lumière !

MAÎTRES de l'Univers ! simulacres des dieux !
 Vous qu'un pouvoir suprême éleva jusqu'aux cieux ,
 Comment tolérez-vous l'infame Politique ,
 Que dans vos cabinets la Trahison pratique ?
 O tems ! ô mœurs ! ô honte ! illustres scélérats !
 Le ciel n'a couronné que des princes ingrats !
 Ah , si l'Honneur étoit errant , sans domicile ,
 Il faudroit qu'en vos cœurs il trouvât un azyle.
 Il faudroit retrouver chez vous la Vérité
 Et toutes les vertus de la Divinité :
 Les princes bienfaisans en font la vive image ;
 Mais la Duplicité , mutilant leur visage ,
 De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.

LA Bonté fait les dieux ; le Crime les démons ;

Choisissez de ces deux des vertus ou des vices ;
 Ou soyez nos tyrans, ou soyez nos délices ;
 Il n'est aucun milieu qui vous semble permis ,
 Un prince vertueux ne peut l'être à demi ;
 Un peuple à l'œil de lynx sans cesse vous contemple ;
 Vos mœurs à l'Univers doivent un grand exemple.
 Le Public trop facile & trop tôt corrompu ,
 Par la contagion de vos vices imbu ,
 Sur vos traces Mais quoi ! j'en dis trop , je m'égare :
 Respectons dans nos vers la pourpre & la tiare.

L'HONNETETÉ se peint de différens crayons ;
 Ce sont des traits de flamme & d'éclatans rayons.
 Pour tromper un rival , Mazarin , par finesse ,
 Voulut charger Fabert d'une fausse promesse ;
 Mais Fabert refusa ce méprisable emploi :
 « Non , pour des vérités , Seigneur , réservez-moi ;
 » Quand vous voudrez , dit-il , tenir votre parole ,
 » Pour y donner du poids , commandez , & je vole ».
 Modèle des humains ! ah ! puissai-je en mes vers
 Publier tes vertus au bout de l'Univers !

AINSI cet électeur , source de notre gloire ,
 Aussi grand dans la paix , qu'au sein de la victoire ,
 Dans un jour de combat émule , dangereux ,
 Se montra des François ennemi généreux :
 Un scélérat * s'offrit d'assassiner Turenne ;
 Plein d'horreur du projet , il marque au capitaine
 Le sinistre complot qu'un traître osoit ourdir :
 « Je fais vaincre , dit-il , & ne fais point trahir ».

La Vérité déteste une finesse infame ;
 Son discours est pour nous le miroir de son ame ;

* Ce malheureux s'appelloit Villeneuve.

Elle joint avec art à la sincérité

Les graces, la douceur, l'antique urbanité.

Nz soutenez donc plus, esprits souillés de crimes,

A qui l'enfer prêcha ses maudites maximes,

Que le grand art du monde est d'être fourbe & fin;

Et que la Vérité, fâcheuse au genre-humain,

Décrépite harpie est faite pour déplaire :

Allez, voyez Camas; vous direz le contraire.

O D E

S U R L A G L O I R E *.

U N dieu s'empare de mon ame,
 Je sens une céleste ardeur;
 O Gloire ! ta divine flamme
 M'embrase jusqu'au fond du cœur.
 Rempli de ton puissant délire,
 Par les doux accords de ma lyre,
 Je veux célébrer tes bienfaits.
 Tu couronnes le vrai mérite;
 Et ton divin laurier excite
 Les humains à tous leurs succès.

LES Vertus menent à la Gloire,
 Et la Gloire mene aux Vertus;
 Elle est mere de la Victoire,
 Elle déchaîne les vaincus;
 Cicéron lui dut l'éloquence,
 Sénèque la vaste science;

* Faite en 1734.

Elle forma les vrais Césars.
 Sortez des voûtes ténébreuses ;
 Parlez , ô manes généreuses !
 Qui vous fit braver les hazards ?

DEJA je vois des Thermopyles
 Les magnanimes défenseurs ,
 S'immolant , pour sauver leurs villes
 Des ravages de leurs vainqueurs ;
 Et si leur valeur en impose ,
 Au nombre leur Courage oppose
 L'inébranlable Fermeté :
 Tandis que le fer les abîme ,
 La vrai' Gloire qui les anime
 Leur montre l'Immortalité.

GE'NE'REUX captif de Carthage ,
 Trop infortuné Régulus !
 Victime d'une aveugle rage ,
 Ou victime de tes vertus !
 Exemple illustre de l'Histoire ,
 Plûtôt que de trahir ta gloire ,
 Ta foi , ton honneur , tes sermens ,
 Pour le salut de ta patrie ,
 Tu braves Carthage en furie ,
 Et tu péris dans les tourmens.

QUEL est ce héros ? c'est Eugene ,
 Ce fortuné triomphateur ;
 De la Victoire qu'il enchaîne
 La Gloire a partagé l'honneur :
 Protectrice de cet Alcide ,
 Son fantôme brillant le guide ,

Aux

Aux bords du Danube & du Rhin ,
 Contre l'Infidele en Hongrie ,
 Dans les champs sanglans d'Italie ,
 Pour le couronner à Turin.

ENFANS des Arts & du Génie ,
 Fils de Minerve & d'Apollon ,
 Qui vous excite & vous convie
 De monter sur le double mont ?
 Parlez, répondez-nous, Homere,
 Horace, Virgile & Voltaire ,
 Quel dieu préside à vos concerts ?
 Vous aspirez tous à la gloire ;
 Et pour vivre dans la mémoire ,
 L'Honneur lime & polit vos vers.

LE scélérat , au regard louche ,
 Se trompe toujours sur l'honneur ;
 La gloire, à son ame farouche ,
 Paroît un excès de fureur ;
 Il ne sort point de son ivresse ;
 Sa raison coupable & traîtresse
 Défigure la vérité ;
 Dans son aveuglement étrange ,
 Il se croit digne de louange ,
 Lorsque son crime est détesté.

Qu'un incendiaire, objet de blâme ,
 Armé d'un flambeau dévorant ,
 Livre à la fureur de la flamme
 Un temple antique & florissant.
 Que Thaïs, trop présomptueuse ,
 Pense de devenir fameuse ,

En détruisant Persépolis ;
 Aux fastes sacrés de la Gloire ,
 On noircit les noms & l'histoire
 Et d'Hérostrate & de Thaïs.

Sors des cendres , Rome païenne ;
 Viens te reproduire à mes yeux ;
 Vas confondre Rome Chrétienne
 Et ses prêtres ambitieux :
 Du sein de ta vertu féconde
 Oppose les vainqueurs du monde
 A tous ces prêtres imposteurs ,
 A tous ces frauduleux pontifes ,
 Qui sur des livres apocryphes
 Fondent leur culte & leurs erreurs.

O Gloire ! à qui je sacrifie
 Mes plaisirs & mes passions ;
 O Gloire ! en qui je me confie ,
 Daigne éclairer mes actions :
 Tu peux , malgré la mort cruelle ;
 Sauver une foible étincelle
 De l'esprit qui réside en moi.
 Que ta main m'ouvre la barrière ;
 Et prêt à courir ta carrière ,
 Je veux vivre & mourir pour toi.



E P I T R E

A C E S A R I O N *.

DE ma bavarde Poésie
 Ne vous lasserez-vous jamais ?
 Et des camps de la Silésie
 N'attendrez-vous de moi que nouvelles de paix ?
 Lorsque Mars m'étourdit du son de sa fanfare ,
 Et que tout ici se prépare
 A vider par le fer des illustres procès :
 Ma cervelle est assez bizarre ,
 Pour barbouiller ces vers aussi fous que mauvais :
 Mais puisqu'enfin de ma folie
 Césarion se dit l'aimable protecteur ,
 Qu'il veut m'ériger en auteur ;
 Son attente sera punie.
 Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambrosie ,
 D'une détestable liqueur
 Je ne vous offre que la lie ;
 Et poétique gazetier ,
 Des nouvelles de ce quartier ,
 Dans un pompeux amas d'inutiles paroles ;
 Je veux vous faire ici quelques contes frivoles :
 Apprenez donc que nos Césars ,
 Désœuvrés dans ces champs de Mars ;
 Ne font que rire , aimer & boire :
 Tandis que nos plaifans houfards ,

* Faite en 1741.

En préludant sur la victoire,
Prennent Mercure pour la Gloire :
S'ils se trompent si lourdement,
C'est qu'ils ne font pas trop savans ;
Peu versés en Mythologie,
Guere plus en Théologie,
Confondant les biens & les gens.
Tandis qu'engraissés de pillage
Chez nos rivaux ils font tapage,
Nous demandons de vous, digne suppôt des Arts,
Qu'au terme de tous nos hazards,
Vous nous conduisiez vers ce temple,
Où l'étranger surpris contemple
Toute la grandeur des Romains,
Dans leurs plus florissans destins.
Dans cette salle orbiculaire,
La basilique & sanctuaire
Des voluptés & des plaisirs,
Où nous entendrons les soupirs
De la touchante Melpomene,
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muses & d'Apollon.
Dans l'opéra ce dieu fera le violon ;
Il daignera lui-même inspirer l'harmonie
Et soutenir la mélodie :
Du chant, des instrumens, il unira le son
Au charme d'une voix sonore.
De plus il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'illusion
Que met la décoration,
A la danse de Terpsichore.
Là n'ayant plus chargés les bras

Des

Des héroïques embarras
 Qui me font grisonner la tête,
 Oubliant le dieu des Combats,
 Nous pourrons célébrer la fête
 De Cypris & du tendre Amour.
 Les cœurs seront notre conquête;
 Le cul d'Eglé notre tambour,
 Et les Graces seront de jour.
 Les bouteilles seront nos armes;
 Les myrthes seront nos lauriers
 Et les Bacchantes nos gendarmes.
Les lits seront témoins de nos exploits guerriers :
 De plus, la bahoute & le masque
 Pourront nous tenir lieu de casque :
 De légers escarpins serviront de coursiers.
 Dans ce nouveau palais de noble architecture,
 Nous jouirons tous deux de la liberté pure,
 Dans l'ivresse de l'amitié;
 L'ambition, l'inimitié
Seront les seuls péchés taxés contre nature;
 Le culte ne s'adressera,
 Et notre encens ne fumera
 Que sur les autels d'Epicure.
 Tandis que je vous fais cette aimable peinture
 Des plaisirs dont nous jouirons,
 Vous languissez dans les prisons
 Du terrible dieu d'Epidaure :
 A ses prêtres, vos assassins,
 Par erreur nommés médecins,
 Si vous voulez guérir encore,
 Faites prendre tous les matins
 Double portion d'ellébore.

Alors

Alors quand le triste Orion ;
 Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle ,
 Enverra par les vents & la neige & la grêle ,
 Vous verrez , cher Césarion ,
 Dans les murs de votre Ilion ,
 De retour votre ami fidele.

A U X M A N E S

D E C E S A R I O N.

Q'ENTENDS-JE ? juste dieu ! quelle affreuse nouvelle !
 Césarion n'est plus ! le livide Trépas
 Tranche de sa faux cruelle
 Le fil de ses beaux jours, ses charmes, ses appas.
 Quel affreux desespoir ! Ami tendre & fidelle !
 Je sens mille poignards qui me percent le cœur :
 Ah ! ce cœur déchiré palpite de fureur ;
 Tu n'es plus ! c'en est fait : ma perte est éternelle.
 Mon amour qui te suit jusqu'aux bords du néant ,
 Au-delà du trépas te respecte & t'honore ;
 Oui, je t'estimai vivant ,
 Et je te chéris encore.
 Tu vis, sans t'ébranler, la Mort qui nous détruit ;
 Dans ce moment affreux dont frémit la Nature ,
 Ton courage étonnant te soutint, te conduit ;
 Et ton ame juste & pure
 Méprisa des enfers la frivole imposture ,
 Et les sombres terreurs d'un avenir fortuit.
 Si, durant tes beaux jours, tu suivis Epicure ;
 Par un généreux effort

Tu

Tu surpasses Zénon au moment de la mort.

Hélas ! qu'est devenu ce cœur si magnanime ?

Cet esprit tendre & sublime ?

Vit-il encor ? n'est-il plus ?

Grand dieu ! quel affreux abyme !

Tout est anéanti, l'esprit & les vertus :

S'il existoit encor , son ombre ou sa pensée

De l'empire des morts se seroit élancée

Vers le séjour des vivans ,

Pour soulager mes tourmens.

Ah ! triste souvenir ! regret plein d'amertume !

Stoïcisme insensé , vainement tu présume

De garantir l'esprit contre les coups du Sort :

J'ai cru mon ame impassible

A tout malheur insensible ;

Je suis détrompé : ta mort. . . .

Juste Dieu ! quel coup terrible !

Ciel ! ma douleur mortelle & m'égare & me perd.

Grand Dieu ! ton moment suprême ! . . .

Dans ce desespoir extrême ,

Ma Raison inutile en de si grands revers ,

Conspirant contre moi-même ,

Rend mes chagrins plus amers.

Hélas ! j'ai tout perdu , je perds l'ami que j'aime.

Je reste seul , sans toi , dans ce vaste Univers ;

Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines ,

Où nos deux cœurs unis , ne formant qu'un seul cœur ,

S'entre-communiquoient leurs plaisirs & leurs peines ;

Et ne pouvoient jouir que d'un même bonheur.

Entre nous aucun partage ,

Même goût & même usage ,

Notre tendre amitié nous rendoit tout commun ;

Jamais

Jamais froideur ni nuage

Ne put exciter l'orage

D'un démêlé importun.

Les Jeux & les Plaisirs t'accompagnoient sans cesse ;

Et ton esprit, nourri des plus galans écrits ,

Avoit l'art d'ennoblir par sa délicatesse ,

Les bruyans transports des Ris :

Digne par ta politesse

D'être mis au niveau des célèbres esprits ,

Dont s'applaudissoit la Grece ,

Ou dont se vante Paris.

Plus digne, par ton cœur, d'occuper une place

Chez le peu de héros connus par l'amitié !

Si je pouvois jouer de la lyre d'Horace ,

Je ferois retentir les échos du Parnasse ,

Des regrets de ce cœur toujours au tien lié.

Je dirois que tu surpasse

Achate & Pirithoïs ,

Pylade , Oreste & Nifus.

J'immortaliserois , dans l'ardeur qui m'enflame ,

Les éclatantes vertus

Qui brilloient dans ta belle ame.

Mais dieux ! je vois le jour , & tu ne le vois plus.

Il n'est donc que trop vrai : la Mort inexorable

Ravit également le vulgaire hébété

Et l'homme le plus aimable ;

Elle n'épargne rien , vertu ni dignité.

Sur les rives du Cocyte

Il n'est vice ni mérite ;

Ce qui n'est plus , n'a qu'été :

J'y voi dans l'égalité

Hector , Achille & Thersite.

Vers ce séjour obscur j'avance promptement ;
Mes heures & mes jours volent rapidement :
Ma carrière au-delà de la moitié remplie ,
Me présente sa sortie.

Dans peu je te joindrai dans ton noir monument ;

Là dans cet asyle sombre ,

Je veux m'unir à ton ombre ,

Et la chérir constamment.

Tandis que le Destin m'arrête dans ce monde ,

Plein de ma douleur profonde ,

Portant au fond du cœur l'empreinte de ses traits ,

Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte.

Sous tes funebres cyprès

J'irai sur ta cendre éteinte

Renouveler mes regrets ,

Mon desespoir , mes alarmes ;

Te vouer ces soupirs , pour moi si pleins de charmes ,

Mes tendres vers & mes pleurs ,

Et joncher ton tombeau des myrtes & des fleurs

Qu'auront arrosé mes larmes.

Qu'heureux est le mortel qui peut d'un front serein

Voir de l'affreux Trépas les cruelles approches ,

Et qui subit son destin

Sans terreur & sans reproche !



A LA BARONNE DE SCHWERIN,
SUR SON MARIAGE AVEC LE SCHULTEIS LENTULUS.

DAIGNEZ recevoir ce fromage
Comme un prémice de l'hommage
De Messieurs les Treize-Cantons.
Il est vrai, très-peu nous pensons;
Mais lorsque notre ame sommeille,
L'amour en sursaut la reveille:
Oh pour l'amour nous le sentons,
Aussi nous nous réjouissons
De ce qu'en ce jour d'allegresse
Lentulus vous fera Suisse:
Suisse est un titre d'honneur,
Il vaut mieux que celui d'abbesse;
D'excellence, de votre altesse:
Bien en voudroient de tout leur cœur,
Qui s'il leur plaît n'en tatront guere;
Car jeune Suisse en sa vigueur,
Vaut mieux que prince octogenaire:
Mais pour vous gardez-vous-en bien
De vieillir dans ce beau lien;
Et comme en Suisse on vous marie,
De votre nouvelle patrie
Il est tems de sçavoir les loix:
Sçachez donc qu'aux beautés aimables,
Qui par leurs charmes adorables,
Subjuguent & bergers & rois;

Nos

Nos Suisses, galans & affables,
Ont constaté les plus beaux droits.
Tout lourds & grossiers que nous sommes;
Il n'est point parmi tous les hommes
Des Pantins où Topinamboux;
En fait de preuve de tendresse,
En fait de fidèles époux,
(Exceptez-en la politesse),
De plus parfaits maris que nous.
Mais lorsqu'une femme ou maîtresse
Sent de la caduque Vieillesse
Sur elle appesantir les coups;
Alors pour combler sa tristesse,
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, comprenez-vous?
Peau tannée & gorge flétrie,
Cheveux grisons, branlantes dents;
Dos convexe & genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,
Qui ne trouvent plus de chalans
Dans toute notre Suissérie.
Eussiez-vous cent fois plus d'appas
Que Venus n'en eut en sa vie,
Que la femme de Ménélas
Ou la bonne dame Marie:
Ah! ce qui n'est plus, on l'oublie;
Vieille vous ne nous plairez pas.
C'est pis eneor; car la Police
Et la vénérable Justice
Très-vivement vous poursuivront;
Et gravement vous soutiendront,
Que par infernale malice,

R

Vous

Vous voilà dans la vetusté.
 Ah! que d'esprits profonds en Suisse,
 En Physique, en Moralité!
 Ils disent : la malignité
 Des femmes fait le caractère.
 D'où vient qu'une jeune beauté
 Devient une vieille sorcière ?
 Ceci bien plus vous surprendra :
 Chez nous on ne vit ni verra
 De radoteuse ridicule :
 Dès que jeunesse abandonna
 Personne qui la posséda,
 Si-tôt la Justice la brûle,
 Sans repentir & sans scrupule ;
 Car chez nous sorciers on a ;
 Et, je crois, tant on brûlera ;
 Qu'un jour à Zug ou bien à Berne,
 Vos divins charmes on verra ;
 Alors dans le fond de l'Averne,
 Sorcieres on reléguera,
 Et désormais plus n'y croira.
 Oui, par vous la Suisse embellie
 Reviendra de son erreur,
 En abjurant son hérésie
 Et chantant la palinodie ;
 Elle avoura de tout son cœur
 Qu'il n'est d'autre sorcellerie,
 Ni de prestige suborneur,
 Que la séduisante magie
 Des yeux de ce sexe vainqueur.

STANCES

*C O N T R E un Medecin qui pensa tuer un pauvre
Goutteux , à force de le faire suer.*

J E chante la palinodie ;
Il faut publier en tout lieu
En admirant la Pharmacie ,
Qu'Hippocrate est un puissant dieu :

D E ce dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau ;
Voyez mon corps qui se transforme
Et s'écoule comme un ruisseau.

D É J A je deviens une source ;
Et serpentant sur ce limon ,
Je veux atteindre dans ma course
Ce beau fleuve dans ce vallon.

O U I , là mes ondes amoureuses
Iront se mêler pour toujours
Aux ondes pures & fameuses
Du fleuve objet de mes amours.

L A , soit qu'il passe une prairie ,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Lybie ,
Je ne l'abandonnerai pas :

R ij

SOIT

STANCES

SORT enfin qu'il se précipite
 Du haut des monts en écumant,
 Ou bien qu'il dirige sa fuite
 Vers l'insatiable Océan :

SORT qu'en sa course vagabonde,
 Un monarque enchaînant ses eaux,
 A force d'art gêne son onde
 De jaillir en divers jets-d'eaux.

CE me sera la même chose,
 Et je bénirai les Destins,
 De ce que ma métamorphose
 Me garantit des médecins.



LE MIRACLE MANQUÉ.

C O N T E.

JE veux chanter sur ma vièle profane
Un conte vrai qui surpasse Peau-d'âne.

OBJETS usés, que nos tendres aïeux
Trouvoient si beaux, à-présent chassieux ;
Je vous implore, éternelles grand'meres,
Que chaque hiver assemble autour des feux,
Dignes suppôts des contes merveilleux.

ET vous aussi, Mesdames les Sorcieres,
Dans ce beau camp conduisez-moi des yeux ;
Et vous sur-tout, dont l'art & la puissance
Força l'enfer, & frappa dans Endor
Les yeux d'un roi par un prophete mort.

MESSIEURS les Saints, souffrez par bienfiance,
Que je vous place ici selon le tour.
O vous, des Cieux les sombres interpretes,
Doubles fripons, menteurs, & pis, prophetes !
Enseignez-moi les captieux discours
Dont vous savez fabriquer vos oracles ;
Je dois ici célébrer les miracles.
D'un preux caffard, cagot & triple saint,
Vieux vétéran, maquignon de Calvin.

LES Vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes & catarrhes,
Vinrent l'hiver répandre sur Berlin
A droite, à gauche, énormes maladies :

R iii

Et

Et peu touchés de l'amour du prochain,
 Distribuient nombre d'apoplexies :
 La Faculté maudissant leur essain,
 Laissoit mourir, & perdoit son latin ;
 Tous les quartiers chantoient leurs *élégies*,
 Inveſtivant Eole & le Destin.

DANS les douceurs d'une paix fraternelle,
 Gromaticus vivoit avec deux sœurs,
 Qui du beau tems fabriquoient la nouvelle,
 Faisoient par an deux almanachs menteurs,
 Où se trouvoit l'histoire peu fidelle,
 Ou bien plutôt l'impertinent roman
 Des grands flambeaux cloués au Firmament.

GROMATICUS, docteur d'astrologie,
 Du bon Phébus faisoit le substitut ;
 Et renommé savant dans la magie,
 De chaque fou recevoit le tribut ;
 Seul revenu dont longtems il vécut :
 Lorsque la Mort, qui faisoit sa recolte,
 En tapinois sur le champ l'accolla,
 Subitement en un seul tour de volte,
 Sur le carreau roidement le coucha.

D'ABORD grands cris, ses bonnes sœurs pleurerent,
 Et de leurs voix si fortement heurlerent,
 Qu'à ce grand bruit leurs voisins s'éveillèrent.
 Un peuple entier chez le mort s'assembla ;
 Les plus sensés point on ne consulta,
 Mais seulement les douègues & les commeres,
 Qui décidant de toutes les affaires,
 Sur certains cas très-expertes, dit-on,
 Quoique manquant de rime & de raison.

DANS cette foule, & parmi le tumulte

D'un

D'un grand concours de peuple curieux,
 Paroît soudain une figure occulte ;
 A l'œil hagard , à l'air fastidieux ,
 Bouche béante & face triste & sombre :
 Du noir enfer sembloit sortir cette ombre :
 Chacun le prit pour un magicien ,
 Pour un démon , pour un anti-chrétien :
 L'auroit-on cru ? ce farfadet finistre ,
 A large audace , à rabat de ministre ,
 Etoit , dit-on , un grand théologien.
 D'abord du mort les deux sœurs l'entourerent ,
 De les aider humblement l'invoquerent :
 Sur quoi rêvant , le bon prélat enfin ,
 Sans autre avis , absolument décide
 Qu'en invoquant le céleste dauphin ,
 On nourrira ce cadavre livide
 De restaurans , de bouillons & de vin ;
 Le piquera par une cantharide
 Pour rapeller son esprit clandestin :
 « Je vais , dit-il , confondre l'incrédule ,
 » Et l'esprit-fort encor plus ridicule ;
 » Ces scélérats créveront de chagrin ,
 » Voyant le mort ressusciter demain ».

L'INVENTION fut par tous applaudie
 Et tout s'empresse alors dans la maison ;
 L'une , à la hâte apporte l'eau d'Hongrie ;
 L'autre , en courant , du baume d'Arabie ;
 Là près du feu , l'on réchauffe un bouillon ;
 Dans la maison c'étoit beau carillon :
 Tous les parens chez le mort s'empresserent ,
 Si rudement des coudes se choquerent ,
 Qu'à terre on vit sauter plus d'un flacon ,

Et qu'en leurs mains maints verres se brisèrent.

COMME au rivage on voit après le flux
 Dans peu de tems succéder le reflux,
 On vit ici se presser par la porte,
 D'un peuple fou la nombreuse cohorte;
 Il entre, il sort, & par le défilé,
 Lassé de voir, il s'étoit écoulé.

LE saint alors dévotement s'avance :
 « Ne perdez point, leur dit-il, patience ;
 » Tout doit à gré dans peu nous réussir ;
 » Pour le présent laissons, par bienveillance,
 » Au pauvre mort le loisir de dormir :
 » Sortons, demain il faudra revenir ».

APRÈS qu'au mort on eut ouvert la bouche,
 Et que sa sœur, bonne & sainte mitouche,
 L'eut abreuvé d'un bouillon restaurant,
 Chacun s'en fut rempli de ce spectacle,
 Et curieux de l'inoui miracle
 Qu'opéreroit ce pieux charlatan.

CE jour enfin pour leurs souhaits arrive ;
 Avant qu'un coq eût chanté le matin,
 Des bons parens la troupe fugitive
 Vint promptement retrouver leur cousin ;
 On le revit, hélas ! toujours de même,
 Roide, immobile & le visage blême :
 Le saint revint, & fortement promit
 Que par l'effet de son pouvoir suprême ;
 On reverroit le mort sortir du lit
 Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.

ENFIN depuis huit jours on attendit ;
 Point de miracle ; on attend le quinziesme ;
 En espérant on va jusqu'au vingtiesme ;

Mais

Mais pas un mot, que le bon saint leur dit,
 Pour le malheur du mort ne s'accomplit;
 Et quelle fut l'abattement énorme,
 Lorsque voulant juger du fait en forme,
 Jusques au fond le cas s'approfondit;
 Quelqu'un du mort leva la couverture;
 Ciel ! il sentit.... fais-en la conjecture,
 Ami lecteur, je sais que tu m'entens,
 Et volontiers de cette idée impure
 Je veux ici t'épargner la peinture.
 Bref on vit bien qu'il étoit enfin terns
 Que le bon mort fût mis en sépulture;
 Et le caffard malheureux en augure
 Devint depuis la fable des parens.

LORSQU'UNE fois on est en train de croire,
 L'esprit se plie à toute absurdité,
 La fable alors passe pour vérité,
 Et le mensonge est égal à l'histoire;
 On s'étourdit, on reçoit toute erreur,
 Qu'un cerveau creux engendra par boutade:
 Quand une fois le Bon-Sens bat chamade,
 Adieu, Raïson, à jamais serviteur.



LE SERIN ET LE MOINEAU.

F A B L E.

ON se fait des grandeurs une très-fausse idée,
 Les estime le plus qui les connoît le moins.
 Telle ame de leur soif se trouvant possédée,
 Perd pour les acquérir & son tems & ses soins :

Dans tous les états de la vie

On trouve du haut & du bas ;

Un tel dont le bonheur inspire de l'envie,

Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.

Ecoutez sur ceci le conseil charitable

Qu'osent vous indiquer les oiseaux de ma fable.

UN jour dans un grand bourg, certain Moineau banal,
 Des plus galans moineaux redoutable rival,

Le plus estimé chez les belles,

Galant, joli, coquet un brin,

Voloit de ses rapides aîles,

A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles,

Palais du Seigneur suzerain :

Il apperçoit au fond d'une gentille cage,

Juché dessus son bois un merveilleux Serin

Qui le charma par son ramage.

» Hélas ! se disoit-il, du peuple des oiseaux,

» Au beau Serin échut le meilleur apanage ;

» A l'abri des faîsons, à l'abri de l'outrage,

» Logé comme un Seigneur, il ignore mes maux ;

» Tandis que mouillé par l'orage,

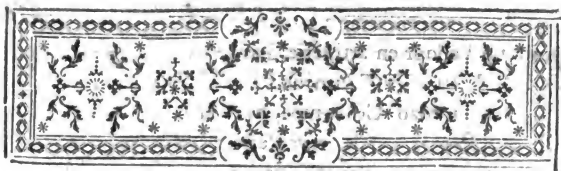
» Je

- » Je grelotte sur des roseaux ;
 » Il vit en très-grand personnage,
 » Il se miro dans des trumeaux ;
 » Son bon maître l'aime à la rage ,
 » Il le nourrit de sucre & d'excellent biscuit ;
 » Tandis qu'en ce maudit village
 » A coups de feu l'on me poursuit ,
 » Que j'erre comme un misérable ,
 » De cent caresses on l'accable.
 » Sort cruel ! où m'as-tu réduit ?
 » Que ne suis-je né son semblable !

Notre gentil Serin, quoique sans truchement ,
 Comprit maître Moineau , je ne fais trop comment :
 Un Serin du bel air , qui vit dans le grand monde ,

- Fut-il même tant soit peu sot ,
 Doit deviner à demi-mot
 Les autres oiseaux de la ronde :
 Il répondit au gros Moineau ,
 Dans sa dialecte d'oiseau :
 » Ami, ta cervelle est timbrée ,
 » Tu parle avec esprit , mais tu raisonnes mal :
 » Ma cage richement dorée
 » Te rend en secret mon rival :
 » Ah ! dans la plus superbe cage
 » Ces fers & ma captivité
 » Me font sentir le poids d'un pénible esclavage.
 » Que m'importe la vanité ?
 » Sois satisfait de ton partage :
 » Point de bonheur sans liberté.





LETTRES

EN VERS ET PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A JORDAN*.

LORSQUE tu parles de canons,
Colin doit parler d'astrolâbes;
Life, des courbes, des Newtons;
Et moi je ferai des chansons
En langues Grecques & Arabes:
Qu'un chacun garde ses oïsons;
Crois-moi, c'est le seul parti sage:
Trop heureux, si nous remplissons,
Comme il faut, un seul personnage!

Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un Atlas de bibliotheque, un savant jovial, un terrible Grec, un galant doué de tous les talens que possédoit défunt l'Ane de

* Ecrite en 1743.

Lucien:

Lucien : je me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Bélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta Lettre. Un Tourneur s'offre à faire des canons, & s'adresse à Jordan. Crois-moi, mon ami, ne communique point ce secret, & fais travailler cet Artiste pour ton arsenal : à la première dispute littéraire qui te surviendra, braque ta grosse artillerie contre ton adversaire, & crie lui : *Ultima ratio Jordani*.

JE suis ici depuis quelques jours ; je ne vois que des remparts ; je n'entends que le tonnerre des fusils ; je ne me promène que dans des mines ; & je ne respire que du soufre. Que peux-tu attendre de moi, sinon une Lettre bien martiale ? Cependant je compte de retrouver à Berlin des plaisirs plus doux, & d'y souper gaiement entre Mécène-Jordan, & Pollion-Césarion. Adieu, mon ami, profite du tems, car il s'envole.



L E T T R E II.

A V O L T A I R E.

Du 22 Février 1747.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris? On ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie, pour la laisser vieillir dans un portefeuille. Je vous devine : avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin. A coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, & que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciemens à la lettre, & j'attens la pièce pour l'applaudir; car on peut se récrier d'avance, quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues & les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

VOILA donc votre goût décidé pour l'histoire; suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'Univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe; je me suis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes,

des

des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens, & sur les différens effets qu'une même chose produit, quand elle arrive dans d'autres tems, ou chez différentes nations.

- Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minutes ; & vous avez raison. Sur ce sujet cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du tems. Si on lisoit une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, & où il n'obînt pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamneroit ce livre & l'auteur au ridicule ; mais on ne diroit pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, & qui exposent, pour ainsi dire, l'ame de ses opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la Guerre, qui défend la patrie & sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en auroit elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille : aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public.

J'AI pensé très-sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite : mon tempérament & mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étois descendu là-bas, j'aurois guetté Lucrece & Virgile, jusqu'au moment que je

VOUS

vous aurois vû arriver : car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini & sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai , car je n'ajoute pas grand foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu.

Car je t'aime toujours , tout ingrat & vaurien ,
Et ma facilité fait grace à ta foiblesse ,

Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vû des dauphines , des fêtes , des cérémonies & des fats : c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi , j'ai vû le petit Paulmy aussi doux qu'aimable & spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant , & il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation : il doit être à-présent à Paris ; je vous prie de lui faire mes complimens , & de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; & les seuls qui méritent votre confiance , ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier , sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu. Puisse la Nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci , & vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres & pour l'honneur de l'esprit humain.



LETTRE

LETTRE III.

A VOLTAIRE.

Du 24 Avril 1747.

Vous rendez la Mort si galante
 Et le Tartare si charmant,
 Que cette image décevante
 Séduit mon esprit & le tente
 D'en tâter pour quelque moment :
 Mais de cette demeure sombre,
 Où Proserpine avec Pluton
 Gouvernent le funeste nombre
 D'habitans du noir Phlégéon,
 Je n'ai point vû revenir d'Ombre.
 J'ignore si dans ce canton
 Les beaux-esprits ont le bon ton :
 Et ce voyage est de nature ,
 Qu'en s'embarquant avec Caron,
 La retraite n'est pas trop sûre.
 Laissons donc à la Fiction
 La tranquille possession
 Du royaume de l'autre monde ;
 Source où l'Imagination ,
 En nouveautés toujours féconde ;
 Puise le système où se fonde
 La populaire opinion.
 Qu'un fanatique ridicule

S

Y

Y place son plus doux espoir ;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle ,
S'il faut lui dorer la pillule ,
Pour l'envoyer tout consolé ,
Bien lesté , pieusement huilé ,
Passer en pompe triomphale
Aux bords de la rive infernale.
Moi qui ne suis point affublé
De vision théologale ,
Je préfère à l'onde fatale
La solide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laisse la félicité
Dont on prétend qu'elle est suivie ,
A tout fanatique entêté ,
Dont l'ame au plaisir engourdie
Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triste & folle
Des Malebranches de l'école ,
Grands alambiqueurs d'argumens ,
Dont la raison & le bon-sens
Subtilement des bancs s'envole.
Ah ! puisse un Astolfe nouveau ,
Ayant pitié de leur cerveau ,
Leur en rapporter la fiole !
Pour moi , qui me ris de ces fous ,
Je m'abandonne sans foiblesse
Aux plaisirs que m'offrent mes goûts :
Et lorsque mon démon m'opprime ,
Aux riches sources du Permesse
J'ose encor puiser quelquefois.

Mais

Mais l'Âge fane ma jeunesse ;
 Mon front sillonné par ses doigts ,
 M'apprend, hélas ! que la Vieillesse
 Vient pour me ranger sous ses loix.
 Adieu, beaux Jours, Plaisirs, Folie ,
 Brillante Imagination ,
 Enfant de mon naissant Génie ;
 Adieu, pétillante Saillie ,
 Vos charmes sont hors de saison :
 Et la Sagesse, me dit-on ,
 Doit sur la physionomie
 D'un républicain de Platon
 Imprimer l'air froid de Caton.
 Adieu, beaux Vers, douce Harmonie ,
 Frénétique Métromanie ,
 Immortelle cour d'Apollon ,
 Qui jurez dans la compagnie
 De la pourpre & de la Raison ;
 Ma Muse du Pinde proscrite
 M'avertit que son dieu la quitte.
 Ainsi donc j'abandonnerai
 Cette brillante carrière ;
 Mais tant que vous la remplirez ,
 Appuyé sur la barrière ,
 Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or tout pur que vous m'envoyez ; il n'est, en vérité, rien au-dessus de vos vers : j'en ai vu que vous adressez à Algarotti, qui sont charmans ; ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres. La Sémiramis m'est parvenue en même tems, remplie de grandes beautés de détail, & de ces superbes tirades de vers qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos

ouvrages. Je ne sçais pas cependant si les spectres & les ombres mettront dans cette piece le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitieme siecle se prête à ce merveilleux, lorsqu'il est mis en récit ; c'est un peu hazarder que de le mettre en action : & je doute que l'ombre du grand Ninus fasse des prosélytes. Un public qui croit à peine en Dieu, doit rire des démons, lorsqu'il leur voit jouer un rôle sur le théâtre. Je hazarde peut-être trop que de vous exposer mes doutes sur un morceau dont je ne suis pas juge compétent : si c'étoit quelque manifeste, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrois-je en raisonner plus à mon aise & bavarder politique ; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes. Je me suis enfoncé à-présent dans l'histoire, je l'étudie & je l'écris ; plus curieux de connoître celle des autres que de sçavoir la fin de la mienne ; me portant mieux à-présent, vous conservant toujours mon estime, & étant toujours dans les dispositions de vous revoir ici avec empressement. Adieu.

Faites, je vous prie, mes complimens à Madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.



LETTRE IV.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 29 Novembre 1748.

EN vain veux-je vous arrêter ,
Partez donc , indiscrete Muse ;
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugélas récuse ;
Et chez l'Homere des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peint votre verve diffuse.

QUELS sont vos étranges exploits !
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de sa voix profane
Le chantre aimable de nos bois ?
Et vous , babillarde Caillette ,
Allez , sans raison , sans sujet ,
Auprès du plus fameux poète ,
Afin d'exciter sa trompette
Par les sons de mon flageolet.

PARTEZ donc , je ne sçais qu'y faire ;
Puisqu'il le faut , voyez Voltaire ,
Le fatras énorme & complet
De mille rimes insensées ,
Qui malgré moi , comme il leur plaît ,
Ont défiguré mes pensées :

Mais sur-tout gardez le secret.

VOILA la façon dont j'ai parlé à ma Muse ou à mon

Esprit ; j'y ajoûtois encore quelques réflexions : Voltaire , leur disois - je , est malheureux ; un libraire avide , ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette ; & vous aurez le malheur , mes vers , de vous y trouver , & de paroître dans le monde malgré vous. Mais sentant que cette réflexion n'étoit qu'un effet de l'Amour-propre , j'opinaî pour le départ des vers ; trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages , au lieu de trouver une place dans votre cassette , serviroient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle ; c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas , je trouve qu'il mene une vie fort heureuse : on dit qu'il enfume Madame du Châtelet & le Gentilhomme de Chambre ordinaire de Louis XV. c'est-à-dire , qu'il ne peut se passer de vous deux : cela est raisonnable , cela est bien. Le sort des hommes est bien différent. Tandis qu'il jouit de tous les plaisirs , moi , pauvre fou , peut-être maudit de Dieu , je versifie. Passons à des sujets plus graves. Sçavez-vous que je me suis mis en colere contre vous , & cela tout de bon ? Comment pourroit-on ne point se fâcher ? Car

Du plus bel esprit de la France ,
 Du poëte le plus brillant ,
 Je n'ai reçu depuis un an
 Ni vers , ni piece d'éloquence.

C'EST , dit-on , que Sémiramis
 L'a retenu dans Babylone :
 Cette nouvelle Tisiphone
 Fait-elle oublier des amis ?

PEUT-ETRE il écrit de Louis
 La campagne , en exploits fameuse ,
 Où , vainqueur de ses ennemis ,
 Les bords orgueilleux de la Meuse

Arborerent

Arborerent les fleurs-de-lys.

JAMAIS l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime & profond :
D'où vient donc ce silence étrange ?
On diroit qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous eût transporté chez Pluton.
Dans ce manoir funeste & sombre,
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais il ne sort une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

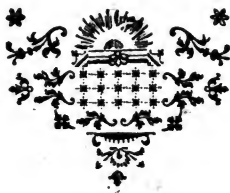
CEPENDANT un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas,
Que Voltaire est à Lunéville ;
Mais quels contes ne fait-on pas ?
Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, sont vos galans ;
L'un, roi sans peuple & sans couronne ;
L'autre, si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterois un troisième ;
Mais la décence & le bon-sens
M'ont empêché depuis long-tems
De faire mention de moi-même.

MALGRE' ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : « Vaillant fils de Télémaque, ranimez votre courage, aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, & que le sort des Grecs dépend de votre bras ». Mais : Achevez l'histoire de Louis le Grand ; & ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoutez-y la gloire de lui donner un Arioste.

LES nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur; je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous seriez tout aussi-bien à Berlin qu'à Lunéville. Si Madame du Châtelet est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son Voltaire à gage. Nous avons ici un gros Cyclope de Géometre, que nous lui engagerons contre le bel-esprit : mais qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de tems à perdre : il ne reste plus qu'un œil à notre homme ; & une courbe nouvelle qu'il calcule à-présent pourroit le rendre aveugle tout-à-fait, avant que notre marché soit conclu. Faites-moi sçavoir sa réponse, & recevez en même tems de bonne part les profondes salutations que ma Muse fait à votre puissant génie. Adieu.



LETTRE V.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 13 Février 1749.

JE reçois avec plaisir deux de vos lettres à-la-fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est un Thersite qui veut faire assaut de valeur contre un Achille. J'espérois qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pieces , comme vous en usiez autrefois , lorsque j'étois habitant de Rheinf-berg , où le pauvre Keiserling , que je regrette & que je regretterai toujours , vous admiroit. Mais Voltaire devenu courtisan ne sçait donner que des louanges ; le métier en est , je l'avoue , moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections. Je n'ai point la fatuité de présumer qu'un Allemand fassé de bons vers françois.

La critique douce & civile
Pour un auteur est un grand bien ;
Dans son amour-propre imbécile ,
Sur ses défauts il ne voit rien :
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Blesse , à la vérité , ses yeux :
Mais bien-tôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige , il devient sévère.

Qui tend à la perfection ,
Limant , polissant son ouvrage ,

S v

Distingue

Distingue la correction

De la satire & de l'outrage.

AYEZ donc la bonté de ne point m'épargner : je sens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me disiez comment.

NE pensez-vous pas que de bien faire des vers est un acheminement pour bien écrire en prose ? Le style n'en deviendrait-il pas plus énergique, sur-tout si l'on est sur ses gardes, de ne point charger la prose d'épithètes, de périphrases, & de tours trop poétiques ?

J'AIME beaucoup la Philosophie & les Vers. Quand je dis Philosophie, je n'entends ni la Géométrie, ni la Métaphysique : la première, quoique sublime, n'est point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglois ; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite : pour la Métaphysique, c'est, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices & des abîmes : & je me persuade que la Nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets, mais pour co-opérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; & ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir, ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osois hasarder mon sentiment sur cette matière, il me semble que ce sont nos passions & les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons, qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sçais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais ; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force. Toutefois lui devrois-je savoir gré de ne pas mieux m'inspirer ?

NE

Ne vous étonnez point de mon Ode sur la Guerre ; ce sont, je vous assure, mes sentimens. Distinguez l'homme-d'état du philosophe ; & sçachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, & philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres, & de princes mauvais.

Si tout étoit bien assorti
 Sur ce ridicule hémisphère,
 L'ouvrier, quittant son outi,
 Seroit amiral ou corsaire ;
 Le roi, peut-être, charbonnier ;
 Le général, un maltotier ;
 Le berger, maître de la terre ;
 L'auteur, un grand foudre de guerre.
 Mais rassûrons-nous là-dessus,
 Chacun conservera sa place ;
 Le monde va par ses vieux us ;
 Et jusqu'à la dernière race,
 On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Electre, & de Sémiramis, qui sont de toute beauté : & le Catilina de Crébillon me paroît l'Attila de Corneille ; avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur, pour la fabrique des vers. Il paroît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'histoire Romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la république Romaine, & le fond de la piece, tout est si fort changé

&c

& même avili, que l'on n'y reconnoît rien que les noms. Par cela même, Crébillon a manqué d'intéresser les auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux, que l'on voudroit voir punir; & la république Romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il falloit peindre Rome grande, & les supports de sa liberté aussi généreux que sages & vertueux. Alors le parterre seroit devenu citoyen Romain, & auroit tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé: on ignore quel étoit le véritable dessein de Catilina; & il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire varier de dialogue à Catilina. On peut retrancher de la piece, sans y rien changer, Lentulus & les ambassadeurs Gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persiflage. Et dans le cinquième acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avoit besoin d'une catastrophe; il n'y a aucune raison valable qui l'amène là: il semble qu'il devoit sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution & le caractère de Catilina qui soutiennent cette piece sur le théâtre François: par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être:

C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de Cicéron & de Caton?

Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette piece me paroît un dialogue divinement rimé.

rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée , & que l'art est difficile.

JE n'ai compté vous revoir que cet été ; si cela se peut , & que vous fassiez un tour ici au mois de Juillet , cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poème épique de quatre mille vers , ou environ , dont Valori est le héros ; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux séditieux que sa pudeur fut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents , sans oreilles , sans yeux & sans jambes , si vous ne le pouvez autrement : pourvû que ce je ne sçai quoi qui vous fait penser & qui vous inspire de si belles choses , soit du voyage , cela me suffit.

JE recevrai volontiers les fragmens des campagnes de Louis XV. mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du Siècle de Louis XIV. vous n'achevez rien ; & cet ouvrage seul feroit la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poète François , & que Voltaire & Montesquieu qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les Muses , à qui sera-t-il désormais permis d'écrire ? ou , pour mieux dire , de quel ouvrage moderne pourra-t-on soutenir la lecture ?

NE boudez donc point avec le public , & n'imitiez point le Dieu d'Abraham , d'Isaac & de Jacob , qui punit les crimes des peres jusqu'à la quatrième génération. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous , ne vous imaginez pas que les nations & la postérité en seront les dupes. Marque de cela , malgré la vétusté des tems , nous admirons encore les chefs - d'œuvre d'Athènes & de Rome : les cris d'Eschine n'obscurcissent point la gloire de Démosthène ; & , quoiqu'en dise Lucain , César passe

passé & passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort : cependant ne vous hâtez pas de devenir Dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche , & d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie & des préjugés , au nombre desquelles je vous prie de me compter.

L E T T R E VI.

A V O L T A I R E.

De Potsdam, le 5 Mars 1749.

IL y a de quoi purger toute la France avec les pillules que vous me demandez , & de quoi tuer vos trois Académies : ne vous imaginez pas que ces pillules soient des dragées ; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget de vous envoyer de ces pillules qui ont une si grande réputation en France , & que le défunt Sthal faisoit faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier , de me demander des remèdes , à moi qui fus toujours incrédule en fait de Médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
 Vis-à-vis de vos médecins,
 Qui , pour vous dorer la pillule ,
 N'en font pas moins des assassins ?
 Vous n'avez plus qu'un pas à faire ;
 Et je vois mon devot Voltaire
 Naziller chez les Capucins.

Faites

FAITES ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde, que la santé : que ce soit les pillules, le sené, ou les clysters qui vous rétablissent, peu importe : les moyens sont indifférens, pourvû que j'aie encore le plaisir de vous entendre : car il ne sera plus possible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invisible à-présent.

Malgré la Sorbonne plénier,
 J'avois fermement dans l'esprit,
 Que l'homme n'est qu'une matiere,
 Qui naît, végete & se détruit :
 De cette opinion qu'on blâme :
 Je reconnois enfin les torts ;
 Car j'admire votre belle ame,
 Et je ne vous crois plus de corps.

JE vous envoie encore une Epître qui contient l'apologie de ces pauvres rois, contre lesquels tout l'Univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement. C'est mon délasement que de faire des vers. Si je peche du côté de l'élocution, du-moins trouverez-vous des choses dans mes Epîtres, & point de ce paralogisme vain, de cette crème fouettée, qui n'étale que des mots & point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres Virgiles & Horaces François, qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours ; de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué ; & d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon-sens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance & à la pureté que demandent les loix rigoureuses de la Poésie Françoisé : cette étude demande un homme tout entier. Mille devoirs,
 mille

mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'état, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure. Les Muses demandent des retraites & une entière égalité d'ame, dont je ne peux presque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt. Ma Muse se refroidit, & mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours, comme dans les retraites de Cirey; dans les prisons de la Bastille, comme sur des paillasses en voyage: la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'est un ananas qui porte dans des ferres, & qui périt en plein vent. Adieu; passez par tous les remèdes que vous voudrez; mais sur-tout ne trompez pas mes espérances, & venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers; une servante pucelle à votre usage, & des vers en votre honneur.



LETTRE VII.

A VOLTAIRE.

De Sans-Souci, ce 15 Juillet 1749.

DEs loix de l'homicide Mars
Belle-Isle peut m'instruire en maître ;
Mais du bon-Goût & des beaux-Arts,
Il n'est que vous qui pouvez l'être.
Vous qui parlez, comme les dieux,
Leur sublime & charmant langage ;
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage ;
Vous qui menez vingt Arts de front,
Et qui joignez dans votre style,
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en faisoit Virgile :

JE ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, & le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le Maréchal de Belle-Isle vêtillera sur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires, & fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne ; & je composerai un traité de la vérité de la religion chrétienne.

VOTRE académie devient plaisante dans ses choix ; ces juges de la langue Françoisé vont abandonner Vaugelas pour leur breviaire : cela paroît un peu singulier aux étrangers.

T

ENFIN

ENFIN donc votre Académie
 Va faire un couvent de dévots ;
 L'Art de penser & le Génie
 En sont exclus par des cagots.
 Qui veut le suffrage & l'estime
 De ces quarante perroquets,
 N'a qu'à sçavoir son catéchisme,
 Au demeurant point de François :
 De cette cohue indocile
 Apollon & les doctes Sœurs
 N'honoreront de leurs faveurs
 Que Richelieu, vous & Belle-Île.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais
 Chrétiens ; vous renvoyez votre conversion d'un jour à
 l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été,
 vous me remettez à l'automne ; apparemment qu'Apollon,
 comme dieu de la Médecine, vous ordonne de présider aux
 couches de Madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié
 m'impose silence ; & je me contente de ce qu'on me pro-
 met.

Je corrige à-présent une douzaine d'épîtres que j'ai fai-
 tes, & quelques petites pièces, pour qu'à votre arrivée
 vous y trouviez moins de fautes.

Vous pourrez voir par l'argument de mon poëme quel
 en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. Darget, alors
 secrétaire de Valory, fut enlevé de nuit par un partisan Au-
 trichien, dans une chambre voisine de celle où couchoit son
 maître. La surprise de Franquini fut extrême, quand il
 s'aperçut qu'il tenoit ce secrétaire au lieu de l'ambassa-
 deur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que
 fiction ; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être
 vu en public. Si j'avois le crayon de Raphaël & le pinceau
 de

de Rubens, j'essayerois mes forces, en peignant les grandes actions des hommes : mais avec les talens de Callot, on ne fait que des caricatures & des charges.

J'AI vû ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV. Je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue Françoisé, mais dans l'Art de la Guerre. Ce maréchal paroît être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vû nos spectacles; à l'occasion de quoi il m'a dit qu'une nouvelle comédie que vous avez donnée au théâtre, nommée *Nanine*, y avoit eu beaucoup de succès. J'étois étonné d'apprendre qu'il paroissoit de vos ouvrages, dont j'ignorois jusqu'au nom. Autrefois je les voyois; à-présent j'apprens par d'autres ce que l'on en dit, & je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition. Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici : sinon craignez l'épigramme; le hazard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager. Adieu, j'attens la chute des feuilles, avec cette impatience qu'on attend au printems les momens de les voir éclore.



LETTRE VIII.

A VOLTAIRE.

DANS votre prose délicate,
 Vous avancez très-poliment,
 Que je ne suis qu'un automate,
 Un Stoïque sans sentiment.
 Mes larmes coulent pour Electre,
 Je suis sensible à l'amitié:
 Mais le plus héroïque spectre
 Ne m'inspire que la pitié.

VOTRE cardinal Quirini est bien digne du tems des spectres & des sortilèges: vous connoissez votre monde; & c'étoit bien s'adresser, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvoit obligé en conscience de trembler devant l'Ombre de Ninus. Je vous répons que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, & de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en est pas moins l'Ombre de Ninus: c'est cette Ombre qui inspire des remords dévorans à sa veuve parricide; c'est l'Ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes nœces. L'Ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, & atterrer la ville de Babylone.

Il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mere. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves & les apparitions différentes de cette ame errante, la piece ne pourroit pas se jouer. Si j'avois un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrois celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute avec la même sincérité, que les caracteres sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos auteurs; que l'enchaînement des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce & artificieux Assur mis en opposition avec le fier & généreux Ninias, forme un contraste admirable: on déteste le premier, aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'auroit produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mere; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azema, qu'elle porte des paquets, & que ses qui-pro-quo soient la cause de la catastrophe. Toute la piece est versifiée avec force; les vers me paroissent de la plus belle harmonie, & dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie, que de la voir représenter, parce que le spectre me paroîtroit risible, & que cela seroit contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie & de rire à la comédie.

Du tems de Plaute & d'Euripide,

Le parterre morigéné

Suivoit ce goût sage & solide;

Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? les grandes passions me plaisent sur le théâtre: je sens une satisfaction secrète, lorsque l'auteur trouve moyen de remuer

& de transporter mon ame par la force de son éloquence : mais ma délicatesse souffre , lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle raisonnable ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il falloit opter , j'aimerois mieux dans la tragédie moins d'élévation & plus de naturel.

Le sublime outré donne dans l'extravagance ; Charles XII. a été le seul homme de tout ce siècle , qui eût ce caractère théâtral : mais , pour le bonheur du genre-humain , les Charles XII. sont rares. Il y a une Marianne de Tristan qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'est pas certainement comme nous parlons : apparemment que c'est le langage des habitans de la Lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaise , il faut que les personnages ne montrent que les passions telles qu'elles sont dans des hommes vifs & dans des hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons , ni comme des anges , car ils ne sont ni l'un ni l'autre , mais puiser leurs traits dans la nature.

PARDON , mon cher Voltaire , de cette discussion ; je vous parle comme faisoit la servante de Molière ; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon ame ignorante.

J'AI trouvé dans le volume que je viens de recevoir , l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre ; ce qui est digne de vous : & j'ai été surpris que nous nous soions rencontrés , sans le sçavoir , dans le choix du même sujet. Les regrets que me caufoit la perte de quelques amis , me firent naître l'idée de leur payer , au-moins après leur mort , un foible tribut de reconnoissance ; & je compo-

fai

fai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'esprit : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le mien est en vers, & celui du poëte en prose. Racine n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant, que lorsqu'il traitoit le même sujet que Pradon. J'ai vû combien mon barbouillage étoit inférieur à votre éloge. Votre prose apprend à mes vers comme ils auroient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes :

O Dieux ! qui douez les poëtes

De tant de sublimes faveurs,

Ah ! rendez vos graces parfaites,

Et qu'ils soient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Souci ; & si vous êtes d'humeur de corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *VALE.* Dans ce moment je reçois Nanine.



L E T T R E I X.

A V O L T A I R E.

De Berlin, le 11 Janvier 1750.

J'Ar vû le roman de Nanine,
 Elégamment dialogué,
 Par hazard, je crois, relégué
 Sur la scène aimable & badine
 Où triomphèrent les écrits
 De l'inimitable Moliere.

Si sa Muse fut la premiere
 Sur le théâtre de Paris
 Qui donna des graces aux Ris,
 Garre qu'elle soit la derniere.
 Il terrassa tous vos Marquis,
 Précieuses, faux beaux-esprits,
 Faux dévots à triple tonsure,
 Nobles fortis de la roture,
 Médecins, juges & badauds:
 Moliere voyoit la Nature,
 Il en faisoit de grands tableaux.

Les goûts frelatés & nouveaux
 Qu'introduisirent ses rivaux,
 Lassés de sa forte peinture,
 A la place de nos défauts,
 Et d'une plaisante censure
 Qui pouvoit corriger nos mœurs,
 Sçurent affadir de Thalie

Dont

Le propos léger, la faillie :
 Dont la Morale est embellie :
 Et pour comble de leurs erreurs ;
 Ils déguisèrent Melpomene ,
 Qui vient sur la comique scène
 Verser ses héroïques pleurs
 Dans les atours d'une bourgeoise ,
 Languissante , triste & sournoise ,
 Disant d'amoureuses fadeurs.

DANS cette nouvelle hérésie ,
 On connoît aussi peu le ton
 Que doit avoir la Comédie ,
 Qu'on trouve la Religion
 Sous les traits de l'Apostasie.

COMME vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée , personne n'en viendra à bout. J'avoue cependant que vous avez fait de Nanine tout ce qu'on en pouvoit espérer ; ce genre ne m'a jamais plu : je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie , que d'y voir jouer leurs défauts , & qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide , à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant , que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé , il faut renoncer à l'art charmant des Térences & des Molières , & ne se servir du théâtre , que comme d'un bureau général de fadeurs , où le public peut apprendre à dire : *Je vous aime* , de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin , que j'aimerois mieux y être joué , que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard & flasque que le mauvais goût du siècle a mis au monde.

DEPUIS Nanine , je n'entends plus parler de vous : donnez-moi donc quelques signes de vie, Votre

Votre Muse est-elle engourdie ?
 L'hiver a-t-il pû la glacer ?
 Le beau feu de votre Génie
 Ne sçauroit-il plus s'élancer ?
 Ah ! c'est un feu que Prométhée
 Sçut dérober aux dieux jaloux ;
 De cette flamme respectée ,
 Ne parlons jamais qu'à genoux :
 Chez vous elle ne peut s'éteindre ;
 Mais pour que je n'ose m'en plaindre ,
 J'exige quelques vers de vous.

C'EST un défi dans toutes les formes : vous passerez pour un lâche si vous n'y répondez ; l'esprit ni les vers ne vous content rien ; n'imites donc pas les Hollandois qui ayant seuls des cloux de girofle , n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyoit des épîtres à Mécène tant qu'il en vouloit. Virgile, votre aïeul, ne faisoit pas des poèmes épiques pour tout le monde, mais bien des écloques. Mais vous, dans l'opulence de l'esprit, & possédant tous les trésors de l'imagination la plus brillante ; vous êtes le plus grand avare d'esprit que je connoisse. Faut-il être aussi difficile pour quelques vers de votre superflu qu'on vous demande ? Ne me fâchez pas : mon impatience me pourroit tenir lieu d'Apollon, & peut-être ferois-je une satire sur les avares d'esprit. Mais si je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites souvent, j'oublierai mes sujets de plainte, & je vous aimerai bien. Adieu.



LETTRE X.

A VOLTAIRE.

Q UOI ! vous envoyez vos écrits
 Au frondeur de Sémiramis,
 A l'incrédule qui de l'ombre
 Du grand Ninus n'est point épris ;
 Qui sur un ton caustique & sombre
 Ose juger vos beaux-esprits ?

Ce trait de farce ma colere ;
 Enfin je retrouve Voltaire,
 Ce Voltaire du tems jadis,
 Qui sçavoit aimer ses amis,
 Et qui, sur-tout, sçavoit leur plaire.

VOILA une lettre comme j'en recevois autrefois de Cî-rey : je redouble d'envie de vous revoir, de vous parler de littérature, & de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciemens de votre nouvelle édition : comme je sçavois vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections & additions que vous y avez faites ; j'en ai été charmé : ces épîtres étoient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés, & sur-tout quelques transitions qui lient mieux les matieres. Ne seroit-ce point une faute d'impression que cet endroit, de l'Épître à Maurepas, que voici ?

*Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
 Dans d'indignes mortels, a mis sa confiance.*

Ne faudroit-il pas, *ont & leur* ? Pardon de ces vétilles grammaticales.

grammaticales , mais j'aspire au purisme & je veux m'instruire.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent , par leur imposture , faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir Oreste ; comment vous aurez remplacé *Palamède* , & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie. Si vous pensiez à moi , vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prevenu pour vous ; il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissemens : mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales & des Barbares fissent ou battent des mains à Berlin ?

CET éloge de nos officiers tués à la guerre , me rappelle une anecdote du feu Czar. Pierre I. se mêloit de pharmacie & de médecine ; il donnoit des remèdes à ses courtisans malades ; & lorsqu'il avoit expédié quelque boyard pour l'autre monde , il célébroit ses obsèques avec magnificence , & honoroit leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers , dans un cas à peu près semblable : des raisons d'état m'obligent à les exposer en ces périls où ils ont péri : pouvois-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épithètes simples & véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes , pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse au mois de Juin : mais du premier de Juillet jusqu'au mois de Septembre , je pourrai disposer de mon tems , je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel , je pourrai

Vous admirer & vous entendre ,
Et du grand art de Cicéron ,
De Thucydide & de Maron ,
M'instruire & par vos soins apprendre

Le

Le chemin du sacré Vallon.

Mais, pour y mériter un nom,

Du feu que votre esprit recele

Daignez à ma froide Raïson

Communiquer une étincelle,

Et j'égalerais Crébillon.

COMMENT voulez-vous que je juge qui de vous ou de Madame d'Eguillon a raison? Si la duchesse produit le testament politique du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni tous les momens, ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, & il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaisant les grands du Royaume, en établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des François contre des ennemis puissans & étrangers, en étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des Calvinistes, & faisant élever une digue à-travers de la mer pour assiéger la Rochelle: si je me représente cette ame ferme occupée des plus grands projets & capable des résolutions les plus hardies, le testament politique me paroît trop puérile pour être son ouvrage. Peut-être étoient-ce des idées jettées sur le papier, peut-être ne vouloit-il pas dire tout ce qu'il pensoit; pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avois vécu avec ce cardinal, j'en parlerois plus positivement; à-présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs & des petitesse,

Quelques vertus, plus de foiblesse,

Font le bizarre composé

Du héros le plus avisé;

Il jette un rayon de lumière ;
 Mais ce soleil dans la carrière
 Ne brille pas d'un feu constant :
 L'esprit le plus profond s'éclipse :
 Richelieu fit son *Testament*,
 Et Newton son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé
 & de la patience à l'auteur de la *Henriade* : s'il m'aime en-
 core, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci,
 & je lui en dirai davantage.



LETTRE XI.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 20 Février 1750.

LA Nuit, compagne du Repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avoit jetté sur ma paupiere
Ses plus léthargiques pavots :
Mon ame étoit appesantie
Et ma pensée anéantie :

LORSQU'ON songe, d'un vol léger ;
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Elysée :
Là, sous un berceau toujours verd ;
Je vis l'Ombre immortalisée
De l'aimable Césarion.

DANS la plus vive émotion ;
Je m'élançai soudain vers elle :
« O ciel ! est-ce toi que je vois,
Difois-je, ami tendre & fidele ?
» Toi, que j'ai pleuré tant de fois ;
» Toi de qui la perte cruelle
» M'est encor récente & nouvelle ».

LA dans ces transports véhémens ;
Je vole à ses embrassemens :
Mais trois fois cette Ombre si chere,
Telle qu'une vapeur légère,

Seuble

Semble s'échapper à mes sens.

« Le Destin, qui de nous décide
 » Défend à tous ses habitans ,
 » Dit-il, d'approcher des vivans ;
 » Mais j'ose te servir de guide ;
 » C'est tout ce que je puis pour toi.
 » Vers ces demeures fortunées
 » Où les vertus sont couronnées :
 » Je vais te mener ; vien , suis moi ».

LA, sous d'ombrages admirables
 De myrthes mêlés de lauriers ,
 Je vis des plus fameux guerriers
 Les fantômes incomparables.
 « De ces illustres meurtriers ,
 » Fuyons, me dit-il , au plus vite ;
 » Des beaux-esprits cherchons l'élite » ;

PLUS loin, sous un bois d'oliviers
 Entremêlés de peupliers ,
 Je vis Virgile avec Homère ;
 Tous deux paroissoient en colere :
 Je vis Horace qui grondoit
 Et Sophocle qui murmuroit.

UNE Ombre qui de notre sphere
 Dans ces lieux descendit naguere ,
 Tous quatre les entretenoit ,
 Et j'entendis qu'elle contoit
 Qu'en ce monde un certain Voltaire
 De cent piques les surpasseoit.

C'ÉTOIT la divine Emilie ,
 Qui jusques dans ces lieux portoit
 L'image de ce qu'en sa vie
 Le plus tendrement elle aimoit.

MAIS

MAIS ces morts entrant en furie,
Sentoient encor la jalousie
Qui lutine les beaux-esprits.

ILS aviserent par folie
De venger leur gloire avilie ;
Ils appellerent à grands cris
Un monstre qu'on nomme l'Envie,
Seche & décrépité harpie,
Qui hait la gloire & les écrits
De tous les nourrissons chéris
De Mars , d'Apollon, de Minerve.

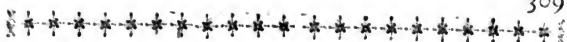
« ALLEZ , dirent-ils , à Paris ;
» Sur ce Voltaire & sur sa verve
» Exercez toutes vos noirceurs ;
» Complotez, tramez des horreurs ;
» Allez soulever le Parnasse ;
» Que le moindre scribe croasse ;
» Envenimez les rimailleurs :
» Il est coupable, il nous surpasse.
» Punissez-le de son audace ;
» Que sans cesse en butte à vos traits ;
» Il déteste tous ses succès ;
» Embouchez le sifflet funeste ;
» Et soutenant nos intérêts ,
» Faites sur-tout tomber *Oreste* ».
Le monstre partit à l'instant ;
Et moi soudain tressaillissant ,
D'abord je m'éveille , & mon songe
Dans l'obscurité se replonge.

VOILA ce que je songeois dernièrement , & je pensois
me ranger du parti de ces bons poètes trépassés ; ils n'ont pas
tort d'être de mauvaise humeur. Vous abusez trop étrange-

ment du privilège de grand génie ; vous allez à la Gloire par autant de chemins qui y mènent : vous me revenez comme ce conquérant qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit encore une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les états de Molière ; si vous le voulez fort , la petite province sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon , qui est selon moi une comédie de mœurs ; si vous l'aviez faite plus longue , il y auroit eu apparemment plus d'intérêt.

VOYEZ combien je vous ménage ; je ne vous importune point pour vous voir à-présent ; j'attends que Flore ait embelli ces climats , & que Pomone nous annonce d'abondantes moissons , pour vous prier d'entreprendre ce voyage : j'attens que mes lauriers aient poussé de nouvelles branches pour vous en couronner. Au-moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu , personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre Tudesque confrère en Apollon. *VALE.*

F I N.



TABLE

PREFACE,

page 3.

O D E S.

ODE PREMIERE, <i>A Gresset,</i>	P. 7
ODE II. <i>La Fermeté dans les malheurs,</i>	10
ODE III. <i>Sur la Flatterie,</i>	14
ODE IV. <i>Le Renouveau de l'Académie des Sciences,</i>	19
ODE V. <i>Sur la Guerre présente,</i>	23
ODE VI. <i>Sur les Troubles qui menacent le Nord,</i>	27
ODE VII. <i>Aux Prussiens,</i>	31
ODE VIII. <i>La Vie est un Songe,</i>	34

E P I T R E S.

EPITRE PREMIERE, <i>A mon Frere le Prince de Prusse,</i>	39
EPITRE II. <i>A Hermothime, sur l'avantage des Lettres,</i>	46
EPITRE III. <i>Sur la Gloire & l'Intérêt,</i>	55
EP. IV. <i>A Rotenbourg, sur les Voyages,</i>	65
EP. V. <i>A d'Argens, sur la Foiblesse de l'Esprit humain,</i>	73
EP. VI. <i>A Swertz, sur les Plaisirs,</i>	83
EP. VII. <i>A Algarotti,</i>	90
EP. VIII. <i>A ma sœur de Bareuth, sur l'usage de la Fortune,</i>	96
EP. IX. <i>A Finck, la Vertu préférable à l'Esprit,</i>	103
EP. X. <i>A mon frere Ferdinand, sur les Vœux des Humains,</i>	110

V ij

EP. XI. <i>A ma sœur de Suede,</i>	118
EP. XII. <i>A Chafot, sur la Modération dans l'Amour,</i>	125
EP. XIII. <i>A Podewils, sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourroit faire,</i>	132
EP. XIV. <i>A Stil, sur l'emploi du Courage & le Point-d'Honneur,</i>	138
EP. XV. <i>A Darget, l'Apologie des Rois,</i>	147
EP. XVI. <i>A mon Esprit,</i>	156

EPITRES FAMILIERES.

EPITRE PREMIERE, <i>A mon frere Henri,</i>	166
EP. II. <i>A Pollnitz,</i>	175
EP. III. <i>A Fouquet,</i>	179
EP. IV. <i>A la Comtesse de Camas,</i>	184
EP. V. <i>A Jordan,</i>	190
EP. VI. <i>A ma sœur de Bareuth,</i>	197
EP. VII. <i>A Maupertuis,</i>	202
EP. VIII. <i>A d'Argens,</i>	205
EP. IX. <i>A Maupertuis,</i>	211
EP. X. <i>La Palinodie, à Darget,</i>	217

PIECES DIVERSES.

STANCES IRRÉGULIERES <i>sur la Tranquillité,</i>	221
VERS faits dans la Campagne du Rhin, en 1734,	226
STANCES à Voltaire,	229
VERS à Jordan, sur la Comete qui parut en 1743.	230
DISCOURS sur les Ignorans,	232
DISCOURS sur la Fausseté,	239
ODE sur la Gloire,	245
EPITRE à Césaire,	249

T A B L E.

	309
<i>Aux Manes de Césarion ,</i>	252
<i>A la Baronne de Schwerin , sur son mariage avec le Schulteis Lentulus ,</i>	256
STANCES contre un Médecin qui pensa tuer un pauvre Goutteux , à force de le faire suer ,	259
<i>Le Miracle manqué , Conte .</i>	261
<i>Le Serin & le Moineau , Fable ,</i>	266

LETTRES EN VERS ET PROSE.

LETTRE PREMIERE, <i>A Jordan ,</i>	268
LET. II. <i>A Voltaire ,</i>	270
LET. III. <i>A Voltaire ,</i>	273
LET. IV. <i>A Voltaire ,</i>	277
LET. V. <i>A Voltaire ,</i>	281
LET. VI. <i>A Voltaire ;</i>	286
LET. VII. <i>A Voltaire ,</i>	289
LET. VIII. <i>A Voltaire ,</i>	292
LET. IX. <i>A Voltaire ,</i>	296
LET. X. <i>A Voltaire ,</i>	299
LET. XI. <i>A Voltaire ,</i>	303

FIN DE LA TABLE.

*PIECES qui ne se trouvent point dans l'Edition
in-4°. imprimée au Château de SANS-SOUCI.*

- * ODE au Comte de Brühl. *Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.*
- * ODE à Voltaire. *Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse & de la mort.*
- * EPITRE au Comte Gotter. *Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens.*
- * EPITRE à Maupertuis. *La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espece.*
- * EPITRE au Général Bredow. *Sur la réputation.*
- * EPITRE au Maréchal Keith. *Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs d'une autre vie.*
- * L'Art de la Guerre, *Poëme en six chants.*

O D E

AU COMTE DE BRÜHL.

IL NE FAUT PAS S'INQUIETER DE L'AVENIR.

E SCLAVE malheureux de ta haute fortune,
 D'un roi trop indolent souverain absolu,
 Surchargé de travaux dont le soin t'importune,
 Brühl, quitte des grandeurs l'embarras superflu:
 Au sein de ton opulence,
 Je vois le dieu des Ennuis;
 Et dans ta magnificence,
 Le Repos fuit de tes nuits.

DESCENS de ce palais dont le superbe faite
 Domine sur la Saxe en s'élevant aux Cieux,
 D'où ton esprit craintif conjure la tempête
 Que soulève à la cour un peuple d'envieux;
 Vois cette grandeur fragile,
 Et cesse enfin d'admirer
 L'éclat pompeux d'une ville
 Où tout feint de l'adorer.

LASSE d'un fasté égal qui toujours se répète;
 Connoissant le besoin du moment de loisir,
 Souvent la Vanité chercha dans la retraite
 La Liberté naïve avec le doux Plaisir;
 Et dans un séjour champêtre
 Qu'ornoit la Simplicité,
 L'Opulence a vu renaître
 Un rayon de sa gaité.

V iiiij

DELA

DÉJÀ le Printems fuit, l'Astre du jour nous brûle ;
 Le Repos nous invite à vivre sous ses lois ;
 Déjà nous ressentons l'ardente canicule ,
 Le paisible berger cherche l'ombre des bois ;
 Et suspendant son haleine ,
 L'amant de Flore épuisé
 Laisse sécher dans la plaine
 Le jasmin qu'il a brisé.

TANDIS que la Nature au repos est livrée ;
 Ton esprit inquiet veille sur les Saxons ;
 Tu crains déjà de voir la guerre déclarée ;
 Et la Prusse liguée avec cent nations ,
 Les vagabonds de l'Euphrate
 Ravager ces vastes champs ,
 Qu'en esclave le Sarmate
 Cultive pour ses tyrans.

LES dieux , par un effet de leur haute sagesse ,
 Ont couvert l'avenir de nuages épais ;
 Ils confondent toujours la vaine hardiesse
 Qui nous porte à percer ces ténébreux secrets :
 Remplis de reconnoissance ,
 Jouissons de leurs bienfaits ,
 Et ployons sous leur puissance ,
 Sans nous en plaindre jamais.

L'HOMME regle aussi peu le jeu de la Fortune ,
 Qu'il peut régler du Rhin le cours majestueux :
 Tantôt il porte en paix son tribut à Neptune ,
 Tantôt on voit grossir ses flots impétueux ,

Gonflé des eaux des montagnes,
 Briser ses freins impuissans,
 Et ravager les campagnes
 En noyant leurs habitans.

QUE l'air soit dès demain chargé de noirs nuages,
 Ou qu'un soleil brillant embellisse les cieux;
 Qu'importe à ma vertu le vain bruit des orages,
 Et de l'astre du jour l'appareil radieux.
 Dieu même n'est pas le maître
 De réformer le passé,
 Le Temps, prompt à disparaître,
 L'a dans son vol effacé.

CONNOISSEZ la Fortune inconstante & légère;
 La perfide se plaît aux plus cruels revers :
 On la voit abuser le sage, le vulgaire,
 Jouer insolamment tout ce foible Univers :
 Aujourd'hui c'est sur ma tête
 Qu'elle répand ses faveurs ;
 Dès demain elle s'apprête
 A les emporter ailleurs.

FIXE-T-ELLE sur moi sa bizarre inconstance ?
 Mon cœur lui saura gré du bien qu'elle me fait :
 Veut-elle en d'autres lieux marquer sa bienveillance ?
 Je lui remets ses dons sans chagrin, sans regret :
 Plein d'une vertu plus forte,
 J'épouse la Pauvreté,
 Si pour dot elle m'apporte
 L'honneur & la probité.

O D E

A VOLTAIRE.

QU'IL PRENNE SON PARTI SUR LES APPROCHES
DE LA VIEILLESSE ET DE LA MORT.

SOUTIEN du Goût, des Arts, de l'Eloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'Age à pas hâtifs
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

LA Providence égale toutes choses;
Le doux Printems se couronne de roses;
L'Eté de fruits, l'Autonne de moissons;
L'Hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

VOLTAIRE, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a passé la fleur de ses beaux jours,
La raison diserte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

QUAND il vieillit, sa superbe sagesse
Avec dédain condamne la jeunesse,
Qui par instinct suit une aimable erreur;

L'Ambition

L'Ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'Honneur.

LORSQUE le tems , qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter ;
L'Intérêt l'amuse
D'un bien qui l'abuse
Et qu'il faut quitter.

TOI, dont les Arts filent la destinée ;
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens ;
Se peut-il , Voltaire,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le tems ?

SUR tes vertus ce tems n'a point de prise ;
Un bel-Esprit nous charme à barbe grise :
Lorsque ton corps chemine à son déclin ,
Le dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

JE vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaste Génie ;
Et c'est ainsi que l'astre des saisons
Des bras d'Amphitrite
Laisse aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

HÉLAS ! tandis que le foible vulgaire
Qui, sans penser, languit dans la misère,

Traîne

Traîne ses jours & son nom avili ;

Sortant de ce songe ,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli.

Tu vois déjà ta mémoire estimée ,
Et dans son vol la prompte Renommée
Ne publier que ta prose & tes vers :

Tu reçois l'hommage ,
(Qu'importe à quel âge ?)
De tout l'Univers.

Ces vils rivaux , dont la cruelle envie
Avoit versé ses poisons sur ta vie ,
Que tes vertus ont si fort éclipsés ;

Vrais pour ta mémoire ,
A chanter ta gloire
Se verront forcés.

QUEL avenir t'attend , divin Voltaire ,
Lorsque ton ame aura quitté la terre !
A tes genoux vois la Postérité ;

Le Temps qui s'élance
Te promet d'avance
L'immortalité.



E P I T R E

AU COMTE GÖTTER.

COMBIEN DE TRAVAUX IL FAUT POUR SATISFAIRE
DES EPICURIENS.

O COMTE fortuné , qui dans l'indépendance
Jouissez en repos des fruits de l'opulence ,
Fils chéri de Bacchus & de la Volupté ,
Nourri dans le berceau de la Prospérité ;
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie ;
Vous mettez à profit les douceurs de la vie ;
Dans les bras des Plaisirs , sans vous charger de soins ;
Vous laissez aux mortels pour vos nombreux besoins
Epuiser leurs talens , les arts & l'industrie.

DANS la pourpre des rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux ;
Si vous y descendez , c'est d'un air dédaigneux ,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire ,
De vos différens goûts esclave mercénaire ;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs ,
Ordonner & d'abord contenter vos desirs :
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire ,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaisir ,
Par des raffinemens ressusciter vos goûts ,
Recourir à la mode , invention des fous.

QUEL

QUEL terrible embarras de servir votre table !
 Souvent votre *Joyard* veut se donner au Diable ,
 Pour inventer des mets dignes dons de Comus ,
 Sous leurs déguisemens à peine encor connus ;
 Et vous n'appercevez sous tant de mascarades
 Que pâtés , hachis fins , farces & marinades ,
 Vous ne connoissez plus la chair qui vous nourrit
 Satisfait d'assouvir votre avide appétit ;
 Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte ,
 Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate ,
 Et réduire à la casse , à la manne , au féné
 D'un appétit glouton le goût defordonné.

TELS sont tous ces répas goûtés dans l'indolence ;
 Où l'ennui , compagnon de la magnificence ,
 Souvent jette au hazard ses languissans pavots ,
 Fait bailler l'enjouement & glace les bons mots.

TANDIS que les Festins , le Luxe & la Paresse
 De vos sens émoussés séduisent la mollesse ;
 Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts !
 Que de bras occupés à travailler pour vous !
 Regardez ce spectacle & souffrez que ma Muse
 De leurs nombreux travaux un moment vous amuse ,
 Ces objets ne sont bas que pour des ignorans.

CET immense Univers , ces divers élémens
 Fournissent vos repas ; la féconde Nature
 Réserve ses faveurs aux enfans d'Epicure ;
 Nos ruisseaux , nos étangs vous donnent leurs poissons ;
 L'air donne ses oiseaux , la terre ses moissons ,
 Et la mer vous présente en fouillant ses abymes
 Ces monstres recherchés , malheureuses victimes
 De la voracité des célèbres gourmets.

MAIS

MAIS laissons pour un tems tous ces étranges mets ,
 Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres ,
 Moins bienfaîsans , moins bons que singuliers & rares ;
 Loin de l'art de Nevers & du raffinement ,
 Considérons ce pain, pur & simple aliment,
 Qui sert toujours de base à notre nourriture ;
 Qu'il coûte de travaux , de soins & de culture !

VOYEZ ces Laboureurs dès l'aube vigilans ,
 Qui guident la charrue & cultivent les champs ;
 Ils éternisent l'art qu'enseigna Triptoleme ,
 Par leurs rustiques mains le grain divers se sème ;
 On creuse avec le fer , on ferme les sillons ,
 L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons ;
 En vain sur les guérets l'Aquilon souffle & gronde ,
 Vers le riant printems la semence féconde
 Se sentant des faveurs de la blonde Cérès ,
 Germe , pousse , s'élève & couvre les guérets
 De sa plante touffue en Eté jaunissante ;
 Alors le Laboureur saisit la faux tranchante ,
 Et moissonne à grands coups cette forêt d'épis ,
 Et l'on voit sur ses pas ses enfans accroupis ,
 Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles
 Après l'avoir lié l'entassent en javelles ;
 Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu ,
 Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'essieu :
 Plus loin des bras nerveux forts de leur tempérance
 Par des coups redoublés le battent en cadence ,
 Et séparent enfin par leurs pesans fléaux
 L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux soins, ce grain que l'on sépare ;
 Par un autre instrument se broye & se prépare ,

Il change de nature , une pierre en tournant
 Opere ce miracle à la faveur du vent ;
 C'est une poudre fine artistement broyée ,
 Il faut pour vous nourrir qu'elle soit délayée ,
 Que la chaleur du four & l'aide du levain
 Par un dernier effort la transforment en pain.

DANS vos riches palais, votre fiere mollesse
 De ce simple aliment dédaigne la bassesse ,
 Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux ,
 Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
 Vous ignorez encor par quel immense ouvrage
 Le Français prépara cet excellent breuvage ,
 Ce vin que vous buvez d'un air de connoisseur ,
 Et dont vous nous vantez la seve & la douceur ;
 Les fertiles côteaux où serpente la Saone ,
 L'ont fait croître & mûrir vers la fin de l'automne ;
 Le vigneron soigneux en cultiva le plant ,
 Il donna des appuis au débile sarment ,
 Il pressa des raisins la liqueur empourprée ,
 Dans la cuve en bouillant de la lie épurée ;
 Ce jus clarifié sans mélange , sans art ,
 Vieilli dans ses vaisseaux , devient ce doux nectar
 Dont les flots de rubis colorent votre verre ;
 Et ce brillant cristal que vous jetez par terre ,
 Ce vase transparent que vous n'estimez plus
 Dans les bruyans transports des plaisirs de Bacchus ,
 Vous le devez encore à l'industrie humaine.

LA cendre , la fougere & le sable d'arene
 Préparés par les mains d'un habile artisan ,
 Changent de forme & d'être en un brasier ardent ,
 Leur composition de dure & de solide ,

Par

Par la vertu du feu soudain devient fluide ;
 L'ouvrier, en soufflant par un tube de fer
 Dilate cette masse & la gonfle par l'air ;
 Souple au gré du ciseau dont elle est arrondie,
 Elle devient cristal dès qu'elle est refroidie ,
 Et permet aux rayons d'oser la traverser.

AINSI s'est fait ce verre où l'on vous voit verser
 Cette boisson des Dieux, cette liqueur riante ,
 Qui vous fait savourer sa mousse pétillante.

Avec plus d'art encor se font ces grands trumeaux
 Dont la glace polie, égale & sans défauts ,
 Vous rend exactement comme un portrait fidele
 Les différens objets qui sont vis-à-vis d'elle.
 C'est là tous les matins après votre réveil ,
 Sur le choix des atours que vous prenez conseil ;
 Ce miroir toujours vrai règle votre parure ,
 Il vous fait arranger la fausse chevelure
 Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès ;
 Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et cet habit superbe, avorton de la mode ,
 Qui plus il paroît beau , plus il est incommode ,
 Vous dérobe sous l'or le drap & sa couleur ,
 Savez-vous qui l'a fait ? Ce n'est pas le tailleur ,
 Qui toisant votre corps sur son moule , façonne
 Le drap auné, coupé, recousu qu'il galonne :

EXAMINEZ ces champs, ces bosquets, ces vallons :
 Voyez-vous ce berger qui conduit ses moutons ?
 Il les tond deux fois l'an ; leur utile dépouille
 Se convertit en fil passant sur la quenouille ;

Pour en faire une étoffe on monte des métiers ;
 Minerve dans cet art forma les ouvriers ;
 Que d'hommes occupés , & que de mains adroites
 Sur la trame avec bruit font rouler les navettes !
 Un nouvel Univers nous fournit la couleur
 Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur ;
 Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre ;
 Pour lui donner du lustre on employe un cylindre ,
 Qui de son poids égal en roulant l'applatit ;
 Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adresse humaine !
 Ces tableaux sont tissus d'or, de soie & de laine ;
 Un élève d'Apelle en donna le dessein ,
 Corregge & Raphael conduisirent sa main ;
 Ces contours, ces couleurs animent la teinture ;
 La haute-lisse exacte égale la peinture.
 Oui , *Mercier* , (*) ton aiguille , à l'aide du fuseau ,
 Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau ;
 Tout personnage a vie , il agit , il s'élance ;
 Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance ;
 Ces ouvrages parfaits , poussés au clair-obscur ,
 Couvrent dans les palais la nudité du mur ;
 Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence ,
 A quoi servent ces biens sans goût , sans connoissance ?
 Il faut avoir sur eux quelque érudition ,
 Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah ! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire ,
 Qu'un sentiment plus fin sur les Arts vous éclaire ;
 Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné ,
 Apprenez à connoître , ô mortel fortuné ,

* *Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.*

De quel prix est pour vous l'industrie & l'ouvrage ;
Du-moins à ces travaux donnez votre suffrage.

MAIS je parle des Arts du ton d'un amateur ;
La moindre attention lasse votre Grandeur ;
Vos sens sont engourdis, vous sortez d'une fête ,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête :
Vous allez digérer dans un profond repos :
La Mollesse déjà vous couvre de pavots :
Vous allez vous livrer, fatigué de la table ,
Sur un sofa commode, au sommeil délectable :
Ou bien, sans y penser, je vous vois parcourir
Des obscènes romans ennuyeux à mourir ;
Œuvres qui de nos tems dénotent les misères ;
Et partagent le sort d'insectes éphémères :
Vous lisez ces écrits, de votre propre aveu ,
Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu :
Cette heure sonne, enfin votre carillon chante.
Sçavez-vous comme on rend cette montre agissante ?
Par quels moyens secrets ses ressorts différens
Travaillent de concert à mesurer le tems ?
Comment sur son cadran, en tournant en silence ;
L'aiguille en vous marquant le moment qui s'élance ,
Aidé du carillon dont ce bruit retentit ,
Du matin jusqu'au soir, compte, vous avertit
De la fin de vos jours dont le terme s'avance ,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance.

MAIS tout est préparé, votre jeu vous attend ,
Votre front s'éclaircit, votre cœur est content ;
En vain l'obscur Nuit baissée ses sombres voiles ,
L'Industrie a pour vous inventé des étoiles ,

Qui de votre salon chasse l'obscurité,
 Et ravissent les yeux par leur vive clarté :
 Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête ,
 Vous comptez sur le sort qui regne à la comete.

Ces cartons par *Muller* * timbrés, bariolés,
 Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés;
 Et leurs combinaisons que le hazard amene,
 Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
 Ces louis, ces ducats entassés en monceaux,
 Vont passer tour-à-tour à des maîtres nouveaux.

MAIS d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare ?
 Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare ?

ON ne l'a point tiré de ces monts sourcilleux
 Qui non loin de Goslar s'élèvent jusqu'aux cieux :
 Leur stérile tribut, dont on se glorifie ,
 N'enrichira jamais la vuide Westphalie.

AH ! cher comte, apprenez à votre étonnement,
 Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant ;
 De ses propriétés la vertu découverte
 Aux Sciences montra plus d'une porte ouverte :
 L'art à ces vérités joignit l'Invention ;
 Le fer obéissant connut l'attraction ;
 Frottée par l'aimant, on vit l'aiguille habile
 Vers le pôle tourner sur son pivot mobile.
 Un Génois partagé d'un esprit créateur,
 Amant des Vérités & rempli de valeur,
 Assûré des efforts du pouvoir magnétique,
 Fonda sur ses vertus son projet héroïque.

* Chargé du timbre des cartes à Berlin.

IL fit sur des chantiers construire ses vaisseaux ;
 Les peuples de Lufus furent ses matelots ,
 Ses mâts vinrent d'ici , ses voiles du Batave ,
 Son goudron des climats où naît le Ruflé esclave ;
 Et ce nouveau Jafon s'embarqua sur les mers ,
 Résolu de trouver un nouvel Univers ;
 On leve l'ancre , il part guidé par sa boussole ,
 Il brave tous les Vents déchaînés par Eole ;
 Tous les flots élevés du fougueux Océan ;
 Sa proue , en fendant l'eau , s'approche du couchant ;
 Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde ,
 Après un long voyage il trouve un autre monde.

FERDINAND , attentif à d'aussi grands travaux ,
 Fit du port de Cadix partir d'autres vaisseaux ;
 De Dieu , dans l'Amérique , il veut venger la cause ;
 Les Saints sont ennichés sur le bord du Potosé ,
 Les Incas détrônés sont livrés à la mort.

AINSI l'espoir du gain , l'ardente soif de l'or
 Apprit aux Espagnols secourus par Neptune ,
 Sur des bords étrangers à chercher la Fortune.
 Cortès , le fier Cortès , avec peu de soldats ,
 Dompta Montezuma , subjugué ses Etats.
 L'Africain consterné voit , rempli d'épouvante ,
 Approcher de ses bords une ville flottante ;
 Et huit cent Espagnols lui paroissent des dieux ;
 Ils portent le tonnerre , ils lui lancent leurs feux ;
 Des monstres inconnus , des centaures rapides
 L'atteignent , en courant , de leurs traits homicides :
 Tout se soumet , tout plie ; on enchaîne le roi ;
 Cortès aux Mexicains fait respecter sa loi :

Ces cruels conquérans , dans ces champs de leur gloire ;
 Par des meurtres affreux ternissent leur victoire ;
 Les caciques, les rois sont livrés au trépas.

DEPUIS, l'astre brûlant de ces riches climats ,
 En dardant ses rayons sur cette ardente zône,
 Ne vit plus de cacique ou de roi sur le trône ;
 Le peuple avoit péri comme ses souverains ;
 Les fleuves regorgeoient du sang des Mexicains.
 Parmi tant de fureurs & tant de funérailles ,
 On fouilloit dans les monts ; du sein de leurs entrailles
 L'Espagnol retiroit ce dangereux métal ,
 Du vice des humains mobile principal ;
 Les riches minéraux que receloit l'Afrique ,
 La dépouille des rois , les trésors du Mexique ,
 Et tous ces biens acquis par des crimes hardis ,
 Pour enrichir Madrid passèrent à Cadix.
 On timbra les lingots, la piece eut son poids juste ;
 De Charles * à chacune on imprima le buste ;
 Ces signes de valeur reçurent divers noms ;
 On vit piastras , ducats , pistoles , patagons :
 Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce ,
 Ce métal en Europe à pleines mains se verse.

VOYEZ-VOUS de bateaux ces grands fleuves couverts ?
 Ils portent nos moissons dans de lointaines mers ;
 L'Espagnol les reçoit , il nous rend des especes ,
 Et de ce troc heureux dérivent nos richesses.
 Les trésors du Mexique , en Prusse transportés ,
 Entretiennent les Arts dans nos grandes cités :
 Ils font naître le Luxe enfant de l'Opulence ,
 Des villes aux hameaux circuler la dépense ;

* Charles-Quint.

Le

Le laboureur qui vend le prix de sa sueur ;
 Du prix qu'il en reçoit va payer son seigneur :
 C'est lui qui vous fournit , à force de fatigue ,
 Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
 Jugez , comte , jugez par ces foibles desseins ,
 Des travaux étonnans qu'embrassent les humains :
 Je n'ai pas tout dépeint , la matiere est immense ,
 Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

MAIS ceci vous suffit , vous voyez les liens
 Dont l'avantage égal unit les citoyens ;
 L'Industrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce ;
 L'ouvrage encouragé par l'apât du commerce :
 L'Asie & l'Amérique ont contenté nos goûts ;
 Nous travaillons pour eux , ils travaillent pour nous.

MÉPRISEZ-VOUS encor ces artisans habiles ,
 A vous , à leur patrie , au Genre-humain utiles ?
 Leurs occupations les rendent vertueux :
 Comte , de leur bonheur devenez envieux ;
 Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines ;
 Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont acheté les peines.
 La Paresse offre à l'homme une fausse douceur ;
 Le travail est pour lui la source du bonheur.



E P I T R E

A MAUPERTUIS.

LA PROVIDENCE NE S'INTERESSE POINT

A L'INDIVIDU, MAIS A L'ESPECE.

NON, ne présumez point, sublime Maupertuis,
 Que Dieu regle un détail trop au-dessous de lui;
 De nos frères destins, de notre petitesse,
 Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse :
 Quoi, notre individu, quoi, nos nombreux besoins
 Méritent-ils sur eux de distraire ses soins ?

Ce moteur inconnu, cette cause première ;
 En donnant une forme à l'antique matière,
 Aux êtres imposa ses immuables loix :
 Vers un centre commun gravitent tous les poids ;
 Le feu dans l'air élève une flamme ondoyante ;
 L'eau, sans rétrograder, suit le cours de sa pente ;
 Tout genre est limité dans son petit circuit ;
 D'un pepin de pomier l'arbre se reproduit ;
 Mais jamais ce pepin ne produira des roses ;
 Les effets sont toujours les esclaves des causes.

AINSI l'homme en naissant reçut les passions ,
 Ces tyrans de son cœur & de ses actions ;
 Leur empire est connu par des effets semblables ;
 La Trahison naquit des Haines implacables ;
 L'Amour à ses douceurs mêle un cruel poison ;
 Il égare l'esprit, & séduit la raison :

Inquiet

Inquiet , soupçonneux , rempli de jalousie ;
 Il produit la fureur ou la mélancolie.
 La Colere est subite , aveugle & sans accès ,
 Et pousse les humains au comble des forfaits :
 Nous sommes tous marqués d'un de ces caractères ;
 Ils ont , vous le voyez , des suites nécessaires.
 Un Héraclite pleure , un Démocrite rit ;
 L'atrabilaire est dur , & l'humain s'attendrit.

DIEU fit ces passions , une main inconnue
 Dans un ordre ignoré par-tout les distribue ;
 Tant de variétés , tant de destins divers ,
 Par leurs combinaisons décorent l'Univers ,
 Et d'un spectacle usé renouvellent la scène ,

MAIS l'Etre tout-puissant ne se met point en peine
 Du rôle que je joue , & du sort qui m'attend ;
 Mon principe m'entraîne , & je suis son torrent :
 Si du faite des Cieux il abaisse sa vûe ,
 Il voit d'un œil égal la rose & la ciguë ;
 Le grand est son ouvrage , & dans l'immensité
 Il fait manifester toute sa majesté ;
 Dans de vastes desseins ce Dieu peut se complaire ;
 Mais il est sourd aux cris du stupide vulgaire :
 Sans soins , sans embarras , sans peine , sans tourment ,
 Il fait que la Nature exécutant son plan ,
 Obéit à ses loix sans leur donner d'atteinte ,
 Et garde les vertus dont il l'avoit empreinte.

TEL , sûr de son ouvrage , un horloger expert
 Agence des ressorts pour agir de concert ,
 Et donne au mouvement son allure constante ;
 Au principe moteur la montre obéissante ,

Dans l'absence du maître, accomplit ses desseins.

Et tel, ayant posé des principes certains,
Dieu soumit les effets à leurs premières causes ;
Sûr des événemens, il laisse aller les choses ;
Ce qui nous paroît bien, ce qui nous paroît mal,
Tout concourt en effet à son plan général.

Les loix qu'à la matière imposa sa sagesse ;
Se bornent au devoir de conserver l'espèce ;
Tout ce qui se détruit doit être remplacé.

Ainsi le tems présent répare le passé ;
Ainsi nous occupons les places de nos pères ;
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires ;
Le Rhin fournit la Mer du tribut de ses eaux ;
Là naissent des forêts, ici des végétaux ;
Leur semence diverse également féconde,
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde ;
Mais leur force inhérente & leur fécondité.
Ne produit qu'un seul genre à jamais limité.

Connoissez la Nature, attentive à l'espèce ;
Nos pertes par ses soins se réparent sans cesse ;
Par sa fécondité le monde est maintenu,
Et son sein abondant fournit au superflu :
Elle fait que le gland peut reproduire un chêne ;
Mais de ces glands perdus elle n'est point en peine ;
Qui tombent, les hivers, abattus par les vents,
Et sans multiplier, pourrissent dans les champs :
Qu'un déluge en été détruise la semence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance ;

Que

Que l'Afrique fournisse aux besoins des François;
 Que les champs des Germains nourrissent les Anglois;
 Ces objets grands pour nous, petits pour la Nature,
 N'important point au Monde, il poursuit son allure.

VOYEZ quand le Printems vient déchaîner les eaux;
 Que les torrens Saxons font enfler nos ruisseaux;
 Dans son cours orgueilleux l'Elbe majestueuse
 Etendre sur les prés sa fange limoneuse;
 Changer en serpentant la forme de son lit;
 Couvrir un de ses bords de son onde qui fuit;
 Sans égard au terrain, qu'il soit mien, qu'il soit vôtre;
 Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

AINSI pour l'Univers il n'est rien de perdu;
 Mais Dieu ne descend point jusqu'à l'individu;
 Il rit de l'homme vain qui rempli de lui-même;
 Mécontent de son sort, blâme l'Etre suprême.

EH quoi! la taupe aveugle, en son vil souterrein;
 Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
 Peut-elle appercevoir leur immense étendue?
 A sa motte de terre elle borne sa vûe.

MAUPERTUIS, l'homme est taupe : étroitement borné
 Par l'instinct de ses sens il se trouve enchaîné;
 Ses jugemens sont faux, ses lumieres trompeuses.

CE campagnard se plaint que des sources bourbeuses
 Coulent par le gagnage à-travers ses vallons;
 Il accuse les dieux, connoît-il leurs raisons?
 Ce marais desséché qui forme sa prairie,
 A l'utile ruisseau doit son herbe fleurie;

Et

Et ses eaux serpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichissent les mers.

TELS sont nos préjugés ! l'homme d'un regard louche
Voit & sent vivement le malheur qui le touche ;
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que son mal fait à la société.

ATOME imperceptible, insecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu ? que te doit la Nature ?
T'avoit-elle promis de troubler l'Univers,
Pour t'épargner des soins, des peines, des revers ?
Etouffe ton orgueil qui te rend misérable,
Et souviens-toi toujours du ciron de la fable.

DANS l'ordre général par le Ciel arrêté,
Un homme, un état même est à peine compté ;
Un Empire n'est rien ; il disparoît dans l'ombre
De ce vaste Univers, de ces Mondes sans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs Soleils
Supérieurs au nôtre ou du moins ses pareils.

DES plus puissans états examinons l'histoire ;
Je vois de grands revers à côté de leur gloire.
La Grece jadis libre, esclave des Romains ;
La maîtresse des mers & des champs Afriquains,
Par Scipion conquise, abattue & rasée ;
Par les Huns, par les Goths je vois Rome embrasée ;
Ici tout un pays submergé par les flots,
Là Marseille livrée aux fureurs d'Atropos ;
Tant de vastes états, tant d'immenses colosses
Ebranlés & détruits par des peuples féroces ;
De la vicissitude ils se ressentent tous :
Vous voyez donc que Dieu ne descend point à nous ;

Insensible

Insensible aux fléaux qui ravagent le monde ;
 Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde ;
 Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

OUI, dans l'immensité l'homme est anéanti ;
 Oui, cette vérité qui blesse une ame vaine ,
 Par les événemens paroît claire & certaine.

LORSQUE l'Astre des jours qui regle les saisons ,
 De ses rayons ardens vient brûler nos moissons ,
 Et que les Cieux d'airain qu'à grands cris on implore ,
 Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'Aurore ,
 L'Etat prévoit sa perte, il va manquer de pain ;
 Le Besoin , la Pâleur , la Misère , la Faim ,
 L'Horreur , le Désespoir & la Mort implacable
 Font dans tout le royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignoit veiller sur nos foibles destins ,
 A ces calamités donneroit-il les mains ?
 Verroit-il de sang-froid le Démon de la guerre
 Voler d'un pôle à l'autre en détruisant la terre ?
 Ces crimes , ces fureurs , ces pays ravagés ,
 Ces massacres affreux de mortels égorgés ,
 Tous ces combats sanglans qui nous ensevelissent ;
 Ces générations qui par le fer périssent ?

MALGRÉ tant de fléaux cruels au genre-humain ,
 L'espèce fierement triomphe du Destin.

Qu'un monarque absolu , par des arrêts très-sages ,
 Proscrive les moineaux qui pillent les villages ,
 Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité ,
 N'approchera jamais de leur fécondité.

LES

LES animaux privés , aux humains serviables ;
 Ont pour multiplier des ressources semblables ;
 Notre voracité de leur chair se nourrit ;
 Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux est présent à ma vûe ;
 Qui ravit la genisse au joug de la charrue ;
 Nos prés semblent deserts ; sur nos troupeaux nombreux
 La Mort appesantit son glaive rigoureux ;
 Tous les secours de l'art leur furent inutiles ;
 Nos champs , sans leurs travaux , vont demeurer stériles ;
 Le triste laboureur , pensif , désespéré ,
 Sans toucher son rateau , demeure désœuvré ;
 Les François , les Bretons , la vaste Germanie ,
 La Prusse , tout le Nord & la froide Scythie
 Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs :
 Mais la Mort vainement exerça ses fureurs ;
 Voici d'autres troupeaux parés de leur jeunesse ;
 La Nature par eux réparera l'espèce.

CETTE calamité rappelle à mon esprit
 Les funestes fléaux dont la Prusse souffrit :
 Citoyens malheureux ! ô ma chère Patrie !
 De votre triste sort mon ame est attendrie ;
 Le Trépas n'épargnoit le peuple ni les grands ;
 Et le royaume en deuil déplorait ses enfans.

Du mal contagieux l'attaque étoit subite ;
 De ceux qu'il atteignoit , la vie étoit proscrite ;
 Une chaleur ardente à l'instant les brûloit ;
 L'haleine leur manquoit , la soif les accabloit :
 Ils buvoient , mais hélas ! nos fleuves dans leurs courses ;
 Sans éteindre leur soif , auroient tari leurs sources ;

Pareils

Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau ;
 Leurs entrailles sentoient accroître un feu nouveau ;
 Leurs yeux étinceloient ; leur gorge étoit aride ;
 Leur langue desséchée , & leur couleur livide ;
 L'un vers l'autre en tremblant ils étendoient les bras ;
 Ils portoient sur leur front l'arrêt de leur trépas :
 Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuses ,
 Sentoient couvrir leurs corps de taches venimeuses :
 De ces charbons crevés sortoit un poison noir ;
 Ils mouroient dans les cris & dans le desespoir.

O tems infortunés ! ô tems vraiment funestes !
 Il n'étoit plus alors de Nifus ni d'Orestes ;
 Les nœuds de l'amitié , ceux de la parenté ,
 Rien ne pouvoit lier le peuple épouvanté.
 Faut-il le rapporter ? ô comble de nos crimes !
 On fuyoit lâchement ces plaintives victimes
 Qui sentoient les fureurs de la contagion ;
 On les laissoit mourir sans consolation :
 La faim à tant de maux vint joindre sa souffrance ;
 Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

PEIGNEZ-VOUS , s'il se peut , les horreurs de ces tems ;
 Les places , les maisons pleines de nos mourans ;
 Là le frere expirant sur le corps de son frere ,
 Le cadavre du fils couvrant celui du pere ;
 Là les tristes sanglots & les cris douloureux
 Des lamentables voix qui s'élevoient aux cieux ;
 Voyez ce tendre enfant qui tette à la mamelle ;
 Il prend , sans le sçavoir , une boisson mortelle.
 Sa mere défaillante & manquant de secours ,
 Veut , même en expirant , lui prolonger ses jours :
 Figurez-vous ces morts privés de sépulture ,
 Et représentez-vous l'odeur infecte , impure ,

Qu'

Qu'exhaloient dans les airs tant de corps empestés,
Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étoient frappés que d'objets lamentables,
O jours trop defastreux ! spectacles effroyables !
A la sombre lueur d'un funeste flambeau,
Une famille entiere est conduite au tombeau ;
Et tous ceux qui lui font cette faveur dernière
Dans peu sont tous portés au même cimetiere :
Là des monceaux de morts on détournoit ses pas.
Où fuir ? hélas ! par-tout on trouvoit le trépas :
La Mort , jusqu'aux saints lieux , insultant tout azyle ,
Fit un spectacle affreux de cette triste ville *.
La Peste avoit juré la mort des Prussiens :
Il nous restoit si peu des anciens citoyens ,
Par les meurtres nombreux qu'avoit commis sa rage ,
Que ce pays desert sembloit un champ sauvage.

Sort que la Peste alors , lassé de ses fureurs ,
Terminât de nos maux les funestes horreurs ;
Ou soit qu'elle perdît , par ce ravage insigne ,
De son poison mortel l'influence maligne ,
Le mal finit enfin ; & sous un regne heureux **,
La Prusse répara son destin malheureux :
Le peu de citoyens qui des maux échapperent ,
Secondés par le tems , depuis la repeuplerent.
La Nature attendrie , attentive à nos jours ,
Sous le nom de l'Amour vint à notre secours.
Tout le peuple nouveau , dont la Prusse est remplie ,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie ;
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux états
Les traces qu'imprimoit la fureur du Trépas.

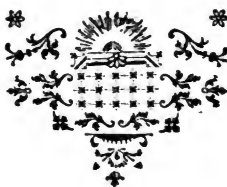
* Konisberg.

** Celui du feu Roi.

Si ces calamités troubloient l'ordre des choses ;
 La main du Tout-Puissant arrêteroit leurs causes.
 Mais ce qui nous paroît un malheur capital,
 N'est rien quand on le voit d'un coup-d'œil général :

Que cette vérité, quoique dure & sévère ,
 Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire :
 Le sage gagne à tout ; l'école du malheur
 Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur :
 Il sçait à quels dangers l'expose sa nature ;
 Dans des jours fortunés , disciple d'Epicure ,
 Dans des jours désastreux , disciple de Zénon ;
 Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui, tels sont nos devoirs ; respectons en silence
 Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence ;
 De notre esprit borné redoutons les erreurs ;
 Craignons de décider sur tant de profondeurs ;
 Et soyons avertis , malgré nos catastrophes ,
 Que le Ciel en sçait plus que tous les philosophes.



E P I T R E

AU GÉNÉRAL BREDOW.

SUR LA RÉPUTATION.

BREDOW, l'homme est aux yeux d'un censeur équitable ;
 Un être raisonneur plutôt que raisonnable ;
 Son esprit inquiet , vain , superficiel ,
 Embrasse l'apparence & manque le réel ;
 Sa foiblesse entrevoit , & son orgueil décide.

EST-IL rien de plus faux & rien de plus stupide
 Que la frivolité de tant de jugemens ,
 Que ces décisions d'ineptes suffisans ,
 Que tant de tribunaux qui , sans regles ni titres ,
 Des réputations se rendent les arbitres ?
 C'est-là que la Sottise a d'ardens zélateurs.
 J'ai vû , discret témoin de leurs propos moqueurs ,
 Le mérite modeste attaqué sans scrupule ,
 La folie en crédit , le bon-sens ridicule.

QUAND pour les intérêts du Kan son souverain ;
 Mustapha d'Oczakoff se rendit à Berlin ,
 Sa barbe & son caftan exciterent à rire ;
 Le courtifan moqueur enclin à la satire ,
 Rempli de préjugés contre les Musulmans ,
 Epilogoit leurs mœurs & leurs ajustemens :
 Les plus polis disoient : Peut-on être Tartare ?
 Pas un d'eux ne savoit que ce peuple Barbare ,

Quoique

Quoique de nos habits les siens soient différens ;
Avoit conquis la Chine , & fournis les Persans.

MAIS la réflexion les effraie & les gêne ,
L'esprit d'un mot plaisant peut accoucher sans peine ;
Affectons cet air haut & ce ton suffisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant ,
Et nous subjuguons notre absurde auditoire ;
Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire :
Une voix imposante , un maintien effronté ,
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme* ;
Nos beaux esprits manqués , sur le titre du tome ,
Jugent sévèrement l'ouvrage & son auteur ;
Tout quartier de Berlin a certain connoisseur ,
Qui sur ces nouveautés raisonne , dogmatise ,
Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'UN soutient que Voltaire est dépourvu d'esprit ;
Mais que Bachr doit charmer tout lecteur qui le lit ;
Qu'Euler en vains calculs met sa philosophie ;
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie ;
Que Sack est amusant , & Montesquieu diffus.

LES Graces , dit un autre , inspirent Henius ;
Haller , à son avis , l'emporte sur Horace ;
Et Gottsched doit tenir le sceptre du Parnasse :
Midas jugeoit ainsi , sur le sacré vallon ,
Des pipeaux du Satyre & du luth d'Apollon.
Qu'heureux seroient nos jours , si tout juge profane
Portoit , comme ce roi , la coëffure d'un âne !

Ah ! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés
 Dans toute leur folie en public désignés !

MAIS nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
 De ces louches esprits dont ma patrie abonde ;
 Virgile avec Segrais s'est trouvé comparé ;
 Auguste aux Antonins fut souvent préféré ;
 Des imposteurs mîtrés qu'on nomme les saints Peres ;
 Nous ont peint Julien sous les traits des Tiberes ;
 Tout l'Univers reçut ces mensonges pieux.
 Et Julien passa pour un monstre odieux.
 Un sage * après mille ans débrouilla son histoire ;
 La vérité parut , & lui rendit sa gloire.
 Tout Paris condamna l'auteur ** laborieux ,
 Qui dans un parallele exact , ingénieux ,
 D'Homere & de Zeuxis , compara la science ;
 Des lettrés étrangers forcerent ceux de France
 A priser cet ouvrage approuvé d'Apollon.

LONDRES ne connut point la muse de Milton ;
 Long-tems après sa mort , l'Anglois mélancolique
 Apperçut les beautés de son poëme épique ;
 Si l'ouvrage étoit bon , il le fut de tout tems ;
 Mais il faut de bons yeux pour juger des talens :

JE vois que ces écrits & ces pieces nouvelles
 Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles ;
 Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur ,
 Le droit de le juger appartient au lecteur ;
 Que l'un aime le simple , & l'autre le sublime ;
 Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime ;

* L'abbé de la Bletterie ;

** L'abbé du Bos.

Mais que tous les humains pensent profondément ;
 Lorsqu'il faut décider d'un sujet important ,
 D'un sujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah ! c'est-là, cher BREDOW, que paroît leur folie ;
 Erreur ! sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir ?
 Dans ce siècle éclairé plein d'un profond savoir ,
 De nos bons Berlinoïis la cervelle insensée
 Prend la poudre d'Aillaud pour une panacée ;
 Aucun d'eux ne connoît l'empyrique docteur
 Du remede nouveau téméraire inventeur ;
 Sans un long examen qui leur est incommode ;
 Eblouis par l'espoir, attirés par la mode,
 Ils éprouvent sur eux quels seront les effets.

Ne vous souvient-il plus du regne des sachets ;
 Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende ,
 Aussi sûr que les os d'un saint de la légende ?
 J'ai vû, BREDOW, j'ai vû mes chers concitoyens
 Chargeant de ces sachets leurs cous Luthériens ,
 Dans leur crédulité braver la léthargie ,
 Et ne plus redouter les coups d'apoplexie :
 Faut-il approfondir si le miracle est bon ,
 Si c'est un antidote ou si c'est un poison ?
 Toinon s'en applaudit, Marthe s'en est servie ;
 Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair ;
 Tant l'esprit des humains est frivole & léger !
 Rappelez-vous les tems de Law & du Systême ;
 Jadis les bons Chrétiens couroient moins au Baptême ;
 Que le peuple François, dans ses transports outrés ,
 S'empressoit de gagner de ces papiers timbrés ;

La triste Vérité dissipant leur chimere ;
 Au sein de leurs trésors étala leur misere.

QUOI, BREDOW, vous riez de mes raisonnemens ?
 Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
 Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
 Qui plaïsante des sots & de la Médecine :
 Ces portraits, dites-vous, malignement tracés
 Ne représentent point des citoyens sensés ;
 Et mes pinceaux trempés aux couleurs de Tenieres ;
 Peignent d'un peuple obscur les sottises grossieres.

SOIT ; mais ce peuple vil que vous m'abandonnez ;
 C'est lui qui fait le nombre ; & du moins convenez
 Que les trois quarts du monde ignorant & stupide ;
 Ne fait pas dans son choix quel motif le décide.

Hé bien, puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs ;
 Examinons tous deux la raison des savans ;
 Ces esprits pénétrans amateurs des sciences,
 Sans doute auront acquis de vastes connoissances.

PRENONS ce fameux Sack, ce suppôt de Calvin ;
 Ce zélateur cornu du sexe féminin,
 Qui deux fois par semaine, en stile de Sophiste ;
 Fulmine l'anathème & proscriit le Déïste.
 Si le hazard caché qui préside au destin,
 Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin ;
 L'avoit fait naître à Rome, il seroit Catholique ;
 A Péra Musulman, & Païen en Afrique ;
 Nourri dès le berceau d'autres opinions,
 Il auroit combattu pour ces Religions ;

De

De puissans préjugés sucés dès son enfance ;
 Offusquant sa raison , font toute sa science ;
 Par de sombres terreurs ses esprits égarés
 Adorent en tremblant des énigmes sacrés.
 Ce Docteur à son gré gouverne le vulgaire ;
 Une foule stupide environne sa chaire ,
 Avec un saint respect l'écoute en sommeillant ;
 Le croit sans le comprendre , & l'admire en bâillant ;

Qu'au sortir du sermon l'auditeur imbécile
 Entende un libertin glosant sur l'Evangile ,
 Il dévore aussi-tôt ces plaisantes leçons ;
 Il prend quelques bons mots pour autant de raisons ;
 Dévot sans examen , libertin sans scrupule ;
 De chrétien qu'il étoit , il devient incrédule ;
 Son esprit inconstant est dépourvu d'appui ,
 De fragiles roseaux sont plus fermes que lui.
 Le peuple veut juger , le doctre croit connoître ;
 RaISONNER sans raison , c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime Newton ;
 Qui s'élevant plus haut qu'Archimede & Platon ;
 Dit qu'autour du Soleil nous faisons une ellipse :
 Newton , le grand Newton fit son apocalypse ;
 Quoique par son algebre il calculât les Cieux ,
 Sur saint Jean , comme nous , cet Anglois rêva creux.

Peu m'importe après tout , que des Savans célèbres
 Egarent leur raison au sein de ces ténèbres ;
 Mais ce qui doit toucher tout homme de bon-sens ,
 C'est la funeste ivresse & les écarts fréquens
 D'un peuple mesuré , timide , flegmatique ,
 Républicain zélé , commerçant pacifique ,

Qui suivant les conseil d'un fripon d'écrivain ;
Fit la guerre à la France & Nassau souverain.

A Cologne vivoit un fripier de nouvelles,
Singe de l'Arétin, grand faiseur de libelles ;
Sa plume étoit vendue, & ses écrits mordans
Lançoient contre Lours leurs traits impertinens ;
Deux fois tous les sept jours pour lui rouloit la presse ;
Et ses feuillets notés par la scélératesse,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Étoient lus du Batave avec avidité ;
De ce poison grossier le succès fut rapide ;
Le peuple & les régens, suivant leur nouveau guide ;
Ces bons marchands heureux dans le sein de la paix,
Publierent la guerre en haine des François :
Si GEORGE de leur bras fortifia sa ligue,
Il ne dût ce secours qu'au pouvoir de Rodrigue.

AINSI d'un scélérat le vain raisonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant ;
Plein de ses préjugés il donne son suffrage ;
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage ;
Il veut apprécier les grands & les héros ;
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.

QUAND Mars au front sanglant par sa funeste escorte ;
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte ;
De s qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
Les traives meurtriers sortir de leurs fourreaux,
Sans l avoir la raison de leur haine cruelle,
D'un de s rois le vulgaire embrasse la querelle,

J'AI

J'AI vû de nos Germains le bon-sens perverti ;
 Plein d'un instinct aveugle embrasser un parti ;
 De l'Autriche oublier l'insolent despotisme ;
 En faveur de THERÈSE outrer le fanatisme ;
 Détester Charles sept, Prussiens, Bavares ;
 Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits :

O le plaissant projet de ce peuple caustique ,
 Qui reprend un héros sur l'art de la Tactique ;
 Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vû ;
 Et dispose un combat sans avoir combattu !
 Chacun jusqu'au beau sexe , en ces graves matieres ,
 Croit pouvoir décider par ses propres lumieres ;
 Devant son tribunal ministres, généraux ,
 Et les rois agresseurs & les rois leurs rivaux
 Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute ;
 Et la navette en main l'on juge de leur chûte :
 Dans cet Aréopage on décide des noms ;
 On élève, on détruit les réputations ;
 La vertu, les talens, le sceptre, la tiarre ;
 Il n'est rien qu'on épargne en ce siècle bizarre :

CE digne protecteur des arts & des talens ,
 A qui la France a dû ses destins florissans ,
 Colbert , de l'industrie & le moteur & l'ame ;
 Souffrit après sa mort un traitement infame.

LOUIS qui dans l'Europe étala sa grandeur ;
 Bienfaisant dans sa cour , terrible à l'empereur ;
 LOUIS , que les travaux, les Arts & la Victoire
 D'un pas toujours égal élevoient à la gloire ;
 Dès qu'une fois la Mort retrancha ses destins ;
 Son tombeau fut ouvert par des couplets malins ;

Y v

Et

Et le François léger enivré de folie ;
Du plus grand de ses rois osa flétrir la vie :

BREDOW, tel est le peuple & l'idiot public ;
Rien ne peut échaper à la langue d'aspic ;
C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux & d'oreilles ;
De climats en climats publiant des merveilles ,
Qui ne peut assouvir sa curiosité ;
Qui confond le mensonge avec la vérité ;
L'inquiète Cabale & la perfide Envie ,
La Haine , la Fureur , l'infame Calomnie
L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs ;
Et bientôt l'Univers répète ces noirceurs ;
Etre blessé du monstre est un mal incurable.

Hé bien ! que pensez-vous ? l'homme est-il raisonnable
D'employer tant de soins , de peines , de travaux ,
D'immoler ses plaisirs , ses jours & son repos ,
Pour attirer sur lui les yeux & le suffrage
De ce peuple ignorant , téméraire & volage ;
Rempli de préjugés , esclave de l'erreur ,
Du renom des mortels très-faux dispensateur ?

O Gloire , Illusion , cessez de nous séduire !
L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire ;
Mon cœur doit me juger ; s'il m'approuve , il suffit ;
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi ! je voudrois devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconstant d'une foule séduite ,
Et n'être vertueux que pour me voir louer !
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer ;
Je ris de son encens qui s'envole en fumée ,
Et du peuple insensé qui fait la renommée ,

ÉPIQUE

E P I T R E

AU MARÉCHAL KEITH.

SUR LES VAINES TERREURS DE LA MORT

ET LES FRAYEURS D'UNE AUTRE VIE.

IL n'est plus ce Saxon, ce héros de la France,
 Qui du superbe Anglois renversa la balance,
 De l'Aigle des Césars abaissa la fierté,
 Domta dans ses roseaux le Belge épouvanté,
 Et rendit aux François leur audace première.

Ah ! Mars dans les combats prolongea sa carrière ;
 Mais le cruel Trépas qui dans ces champs fameux,
 Respecta du héros les jours victorieux,
 Et ménageoit en lui les destins de la France,
 Dans les bras de la Paix qu'on dut à sa vaillance,
 Le frappe dans son lit & lui laisse en mourant,
 Envier les destins qu'ont eus en combattant,
 Le généreux Bellisle & l'illustre Baviere.
 Ce héros triomphant est réduit en poussière :
 Tout est anéanti, de l'Achille Saxon
 Il ne nous reste rien que son illustre nom,
 Des sons articulés, des syllabes stériles
 Qui frappent du tympan les membranes subtiles,
 Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
 Tandis que le grand homme est rongé par les vers.

Nos soupirs, nos regrets, son souvenir, sa gloire ;
 Ses combats où toujours présida la Victoire,

Tout

Tout se perd à la fin ; l'immensité des tems
 Absorbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans :

Si Maurice n'est plus , dites , qu'a-t-il à craindre ?
 Nous qui l'avons perdu c'est à nous de nous plaindre ;
 C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le sage de sang-froid doit regarder la mort ;
 Des maux désespérés son secours nous délivre ,
 Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre ;
 Qui connoît le trépas ne le fuit ni le craint.

Ce n'est pas , croyez-moi , ce fantôme qu'on peint ,
 Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
 Engloutit des humains la dépouille sanglante ,
 Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'Univers ,
 Remplit incessamment l'abyme des enfers ;
 Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
 Qui passent sans retour dans des demeures sombres ,
 Dans des lieux de douleurs où ces esprits tremblans
 Souffriront sans espoir d'éternels châtimens ;
 Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
 Sont un frivole amas de pompeuses chimères ;
 La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah ! repoussons , cher Keith , ces indignes terreurs ;
 La Vérité paroît , mes vers sont ses organes ;
 Mensonges consacrés , mais en effet profanes ,
 Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

DÉPOUILLONS le trépas de tous les attributs
 Dont la secrète horreur révolte la nature ;
 Qu'importe que des vers le corps soit la pâture ?

Ne

Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil ;
 A l'abri des malheurs , sans songe , sans réveil ;
 Et quand même après nous une foible étincelle ,
 Un atome inconnu qu'on nomme ame immortelle ;
 Ranimant du trépas la froide inaction ,
 Pourroit braver les loix de la destruction ,
 Hélas ! tout est égal pour notre cendre éteinte ;
 Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte.

Qu'AUROIS-JE à redouter au séjour éternel ?
 Quoi , le Dieu que j'adore est un tyran cruel ?
 Serois-je après ma mort l'innocente victime
 De l'Auteur dont je tiens ce souffle qui m'anime ;
 Et ces tendres desirs des sens voluptueux ?

Si l'esprit des mortels sortit des mains des dieux ;
 Se peut-il que ces dieux punissent leur ouvrage
 Des imperfections qui furent son partage ?
 Non , ma raison répugne à de tels sentimens.

UN pere dont le cœur est tendre à ses enfans ;
 Seroit-il parmi nous assez dur & bizarre ,
 Pour accabler son fils d'un châtiment barbare ,
 Si ce malheureux fruit de sa fécondité
 Le choquoit en naissant par sa difformité ?

UN fils dénaturé peut irriter son pere ,
 Et se voir écraser du poids de sa colere ;
 Mais nous , contre les dieux que peut notre fureur !
 Rien ne peut alterer leur éternel bonheur.

ECARTS audacieux de notre extravagance ;
 Pourriez-vous offenser l'auguste Providence ?

Signalez

Signalez, fiers géants, votre rébellion ;
 Entassez, s'il se peut, Ossa sur Pélion ,
 Armez contre le ciel votre bras redoutable ;
 Vous ne sauriez heurter ce Trône inébranlable :
 Dieu voudroit-il punir qui ne peut l'offenser ?
 Un Dieu sans passions peut-il se courroucer ?
 Je connois ses bienfaits, sa bonté, sa clémence ;
 Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'offense.

AH ! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir ;
 Et qu'après notre mort un tyran doit punir ;
 Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
 Disparoît aux flambeaux que porte la Physique ;
 Que le peuple hébété respecte ce roman,
 Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'IMPLORE ton secours, ô divine Uranie !
 Accorde à ma raison les aîles du Génie,
 Montre-moi la nature au feu de tes clartés,
 Heureux qui peut connoître & voir tes vérités !

DÉJÀ l'expérience entr'ouvre la barrière ;
 Je vois Lucrece & Locke au bout de la carrière ;
 Venez, suivons leurs pas & montrons aux humains
 Leur nature, leur être, & quels sont leurs destins ;
 Examinons l'esprit depuis son origine ,
 Pendant tous ses progrès jusqu'à notre ruine ;
 Il naît, se développe & croît avec nos sens,
 Il éprouve avec eux différens changemens :
 Ainsi que notre corps, débile dans l'enfance ;
 Etourdi, plein de feu, dans notre adolescence ;
 Abattu par les maux & fort dans la santé,
 Il baisse, il s'affoiblit dans la caducité,

Il pèrit avec nous , son destin est le même :

MAIS l'ame qu'on nous dit de nature suprême,
 Quoi ! cet être immortel presque l'égal des dieux ,
 Quitteroit-il pour nous l'heureux séjour des cieus ?
 Daigneroit-il s'unir à ce corps peu durable ,
 A la matiere ingrate , abjecte & périssable ,
 Epier les momens des plaisirs de Vénus ,
 Se tenir en vedette , animer le fœtus ,
 Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mere ;
 Dans un cachot obscur prisonnier volontaire ,
 Pour s'exposer après à tous les coups du sort ,
 Souffrir le chaud , le froid , la douleur & la mort ?

VOILA les visions dont notre orgueil nous flatte ;
 Consultons sur ces faits les enfans d'Hippocrate ,
 Voyons la mécanique & les jeux des ressorts
 Qui meuvent nos esprits de même que nos corps :

LORSQUE l'astre du jour termine sa carrière ,
 Que le discret sommeil ferme votre paupiere ,
 Que fait alors cette ame ? elle dort avec vous.
 Quand le sang en fureur agite votre poulx ,
 Que par redoublement la fièvre vous dévore ;
 Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore :
 Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts ,
 Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs ;
 Bientôt le mal n'est plus , votre poumon respire ,
 Et l'esprit égaré revient de son délire.

VOYEZ le verre en main ce dévot de Bacchus ;
 Il bégaye des mots , il ne les comprend plus ;

Un

Un homme évanoui perd d'abord sa pensée ;
 Son ame en ce moment par les maux oppressée ;
 Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement ;
 Aussi-tôt qu'il revient de ce saisissement ,
 Quand il rouvre les yeux , son ame appétentie ,
 Après un court trépas est rendue à la vie ;
 Souvent un peu de sang qui presse le cerveau ,
 De la foible raison étouffe le flambeau ;
 L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'IL étoit dégagé de leurs fines membranes ;
 Comment pourroit-il voir , sentir , toucher , ouïr ;
 Sans mémoire penser , craindre ou se réjouir ?
 Cet atome immortel sans matiere solide ,
 Privé de tous les sens , n'est qu'un être stupide.

IL n'est qu'un nom pompeux , un fantome idéal ;
 Peut-il se souvenir de notre jour natal ?
 Sait-il comment le Ciel l'unit à la matiere ,
 Et quelle étoit jadis sa nature premiere ?

L'AME que je reçus , cet être clair-voyant ,
 Avoit très-mal instruit mon esprit en naissant ,
 Je n'ai pas apporté la plus légère trace
 De ce qui se passa dans cet immense espace ,
 Dans ces tems où mon ame a dû me précéder ;
 Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

NON , mon cœur attendri n'a point donné de larmes
 A ces jours rigoureux , à ces jours pleins d'allarmes , *
 Quand dans nos champs féconds l'oppresser des Germains
 Ravissoit les moissons qu'avoient semé nos mains ,

* La guerre de trente ans.

Quand

Quand de nos ennemis la fureur divisée
 Ruinoit tour-à-tour ma patrie épuisée,
 Pilloit les habitans , saccageoit les cités ;
 Que les cieux rigoureux , contre nous irrités ;
 Pour comble de nos maux envoyèrent la peste
 Qui de nos habitans emporta tout le reste ;
 De son poison mortel corrompit enfin l'air,
 Et fit de nos états un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'histoire ;
 S'il subsistoit alors , il étoit sans mémoire.
 De l'avenir , cher Keith , jugeons par le passé ,
 Comme avant que je fusse il n'avoit point pensé ,
 De même après ma mort , quand toutes mes parties
 Par la corruption seront anéanties ,
 Par un même destin il ne pensera plus ;
 Non , rien n'est plus certain , soyons-en convaincus ;
 Dès que nous finissons , notre ame est éclipée.

Elle est en tout semblable à la flamme élançée
 Qui part du bois ardent dont elle se nourrit ,
 Et dès qu'il tombe en cendre elle baissée & périt.

Oui , tel est notre sort & je vois d'un œil ferme ,
 Que le tems fugitif m'approche de mon terme ;
 Craindrois-je le trépas & ses coups imprévus ?
 Je fais qu'il me remet dans l'état où je fus
 Pendant l'éternité qui précéda mon être ;
 Etois-je malheureux avant qu'on m'ait vû naître ?
 Je me sou mets aux loix de la nécessité ,
 Mes jours sont passagers , mon être est limité ,
 Je prévois mon trépas , faut-il que j'en murmure ?

AH ! mortel orgueilleux , écoute la Nature ;
 C'est peu d'avoir sur toi répandu ses faveurs ,
 Elle veut bien encor détruire tes erreurs ,
 Vaincre tes préjugés , dissiper tes chimères ,
 Enfin t'initier à ses savans mystères :
 » Je t'ai donné la vie & c'est par mon concours
 » Que se forma ton corps , que s'accrurent tes jours ;
 » Tes fibres déliés , leur tissure subtile ,
 » Tout a dû t'annoncer que ton être est fragile ,
 » A des conditions tu vis quelques momens :
 » Quand je les composai de divers élémens ,
 » Je leur promis alors que la mort équitable
 » Acquitteroit un jour cet emprunt charitable ;
 » Jouis de mes bienfaits , mais garde mon accord ,
 » Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort ;
 » Tu veux que mon secours allonge tes années ,
 » Redoute malheureux , les tristes destinées ;
 » Je vois fondre sur toi les maux & la douleur ;
 » Le chagrin dévorant te rongera le cœur ;
 » Réduit à désirer la fin de ta catriere ,
 » Ta main à tes parens fermera la paupière
 » A tes plus chers amis , à ta postérité ;
 » Isolé dans le monde en ta caducité ,
 » Et perdant chaque jour tes sens & ta pensée ;
 » De tes derniers neveux tu seras la risée ;
 » Eugene & Malborough , malgré leurs grands exploits ,
 » Ont senti les effets de ces sévères loix ;
 » Condé , le grand Condé survécut à lui-même ,
 » L'Auguste des François malgré son diadème ,
 » Eprouva l'infortune à la fin de ses ans ,
 » Et vit dans un tombeau porter tous ses enfans .

VOILA

VOILA ce que diroit notre mere commune ;
 Hélas trop vain mortel son discours t'importune ,
 Ton cœur aime le monde , il brille , il éblouit ,
 Mais sa figure passe & tout s'évanouit ;
 Malgré tant de dangers tu desires la vie ,
 Le bien de tes parens , leur amour t'y convie ;
 Ta fin seroit pour eux un lamentable deuil ,
 Tes affaires un tems ont besoin de ton œil :
 Ah , que de grands projets ta mort viendrait suspendre !
 Tu n'as rien achevé , que ne peut-elle attendre ?

EH ! pourquoi , malheureux , ne t'es-tu point hâté ?
 Croyois-tu donc jouir de l'immortalité ?
 Apprends que nos desirs nous suivent en tout âge ,
 Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
 Avant que d'arriver à son terme fatal !

Ou plus tôt ou plus tard le trépas est égal ,
 Tous les tems écoulés sont effacés de l'être ,
 Cent ans passés sont moins que l'instant qui va naître.
 Tout change , & c'est , cher Keith , la loi de l'Univers.
 Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers ;
 On engraisse la terre aride sans culture ,
 Lorsque l'air s'épaissit , un zéphyre l'épure ;
 Ces globes enflammés qui parcourent les cieux ,
 De l'astre des saisons renouvellent les feux ;
 La nature attentive & de son bien avare ,
 Fait des pertes toujours & toujours les répare ;
 Depuis les élémens jusques aux végétaux ,
 Tout change & reproduit quelques objets nouveaux :
 La matiere est durable & se métamorphose ;
 Mais si l'ordre l'unit , le tems la décompose.

LE ciel pour peu de tems nous a prêté le jour,
 Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son tour;
 Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
 Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle ?
 Seroit-ce donc à nous à redouter la mort ?
 A nous pauvres humains, frêles jouets du sort,
 Qui rampons dans la fange, & dont l'esprit frivole,
 S'il ne possédoit point le don de la parole,
 Seroit égal en tout à ceux des animaux ?

AH ! voyons dans la mort la fin de tous nos maux ;
 Ennemis irrités, armez votre vengeance !
 Le trépas me défend contre votre insolence ;
 Grand Dieu ! votre courroux devient même impuissant,
 Et votre foudre en vain frappe mon monument ;
 La mort met à vos coups un éternel obstacle.
 J'ai vû de l'Univers le merveilleux spectacle,
 J'ai joui de la vie & de ses agrémens,
 Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, César qui soumit sous son bras despotique
 Tout l'Univers connu, Rome sa république !
 Quoi, Virgile l'auteur des plus sublimes vers !
 Newton qui devina les loix de l'Univers !
 Que dis-je ? & vous aussi vertueux Marc-Aurele,
 L'exemple des humains, mon héros, mon modele,
 Vous avez tous subi les arrêts du Trépas !
 Ah ! si le Sort cruel ne vous épargna pas,
 Devons-nous murmurer, si la Parque lassée,
 Vient du fil de nos jours trancher la trame usée ?

Qu'EST-CE que nos destins ? L'homme naît pour souffrir ;
 Il élève, il détruit, il aime, il voit mourir ;

Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.

VOILA, pauvres humains, votre bonheur suprême!
 Nous ne quittons ici qu'un séjour passager;
 Nous vivons dans le monde ainsi qu'un étranger
 Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
 Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

CHER KEITH, suivons les pas de nos prédécesseurs;
 Faisons à notre tour place à nos successeurs;
 Tout le monde a les siens, & nous aurons les nôtres;
 Ceux qui nous pleureront, seront pleurés par d'autres.

ALLEZ, lâches chrétiens, que les feux éternels
 Empêchent d'assouvir vos desirs criminels;
 Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.

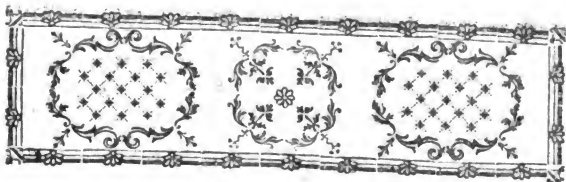
MAIS nous qui renonçons à toute récompense;
 Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens;
 L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;
 Le bien du genre-humain, la vertu nous anime;
 L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime;
 Oui, finissons sans trouble, & mourons sans regrets;
 En laissant l'Univers comblé de nos bienfaits.
 Ainsi l'astre du jour au bout de sa carrière,
 Répand sur l'horison une douce lumière;
 Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
 Sont les derniers soupirs qu'il donne à l'Univers.



L' A R T
D E
LA GUERRE.
P O È M E.

Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.

LUCRET. lib. I.



CHANT PREMIER.

Vous qui tiendrez un jour , par le droit de naissance
Le sceptre de nos rois , leur glaive & leur balance ;
Vous le sang des héros , vous l'espoir de l'état ,
Jeune prince , écoutez les leçons d'un soldat ,
Qui , formé dans les camps , nourri dans les alarmes ,
Vous appelle à la gloire , & vous instruit aux armes.

Ces armes , ces chevaux , ces soldats , ces canons
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations.
Apprenez leur usage , & par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits sublimes.
Que ma Muse , en ces vers , vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros ;
De leurs talens acquis & de leur vigilance ,
De leur valeur active & de leur prévoyance ;
Et par quel art encore un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas què , dangereux poète ,
Entonnant des combats la funeste trompette ,
Ebloui par la gloire , ivre de son erreur ,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.
Je ne vous offre point Attila pour modèle ;
Je veux un héros juste , un Tite , un Marc-Aurèle ,

A

4 *L'ART DE LA GUERRE,*

Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur,
Que la Vertu couronne ainfi que la Valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la Victoire,
Plutôt que l'injustice en terniffe la gloire !

O bienfaifante Paix, & vous Génie heureux,
Qui fur les Pruffiens veillez du haut des cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontieres,
Ces ravages fanglans, ces fureurs meurtrieres,
Ces illuftres fléaux des malheureux humains !

Si mes vœux font reçus au temple des Destins,
Consentez qu'à jamais ce floriffant empire
Goûte, fous votre abri, le repos qu'il defire ;
Que, fous leurs toits heureux, les laboureurs contens
Recueillent, pour eux feuls, les moissons de leurs champs ;
Que, fur fon tribunal, Thémis, en affurance,
Réprime l'injustice & vange l'innocence ;
Que nos vaisfeaux légers, fendant le fein des eaux,
Ne craignent, d'ennemis, que les vents & les flots ;
Que, tenant dans fes mains l'olivier & l'égide,
Minerve, fur le trône, à nos confeils préfide !

Mais, fi d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureufe paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, arméz-vous ; & que le Ciel propice
Soutienne votre caufe, & venge la Justice.

C'est à toi, dieu terrible, à toi, dieu des combats,
A m'ouvrir la carriere, à conduire mes pas.
Et vous, charmantes fœurs, déeffes du Permeffe,
Gouvernez de ma voix la fauvage rudeffe ;

CHANT I.

5

Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux ;
 Accordez ma trompette au luth harmonieux.
 J'entreprends de placer, par une heureuse audace,
 Le dieu de la Victoire au sommet du Parnasse ;
 Je veux armer vos fronts de casques menaçans.
 Ma main ne peindra point le transport des amans ,
 Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs caresses,
 Ni des cœurs des héros les indignes foiblesses :
 Que le chantre du Pont, dans ses douces erreurs ,
 Vante le dieu charmant qui causa ses malheurs,
 Qu'à ses flatteurs accens les Graces soient sensibles :
 Je ne vous offrirai que des objets terribles ;
 Vulcain qui, sous l'Ethna, par ses brûlans travaux,
 Forge, à coups redoublés, les foudres des héros ;
 Ces foudres redoutés, entre des mains habiles ,
 Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes ;
 Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats ,
 Et font, de tous les temps, le destin des états.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle
 Qu'inventa, dans Baïonne, une fureur nouvelle ;
 Qui, du fer & du feu réunissant l'effort ,
 Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
 On verra des héros le tranquille courage
 Réparer le désordre ; &, prompt dans ses desseins,
 Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matieres sublimes,
 Il faut vous arrêter aux premieres maximes.

A 3

Ainsi , quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons
A diriger leur vol aux champs des Aquilons ,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle ,
La mere , en s'élevant , les porte sur son aîle.

O vòus , jeunes guerriers , qui , brûlant de valeur ,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur ,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere ;
N'allez point vous flatter , novices à la guerre ,
Que vous débutez par d'immortels exploits.
Passez , sans en rougir , par les derniers emplois ,
Durement exercés dans un travail pénible ,
Du fusil menaçant portez le poids terrible.
Rendez votre corps souple à tous les mouvemens
Que le dieu des guerriers enseigne à ses enfans.
Tous fermes dans vos rangs , en silence immobiles ,
L'œil fixé sur le chef , à ses ordres dociles ,
Attentifs à sa voix , s'il parle , obéissez.
En mouvemens égaux , à l'instant exercés ,
Apprenez à charger vos tubés homicides.
Avancez sicrement , à grands pas , intrépides ,
Sans flotter , sans ouvrir & sans rompre vos rangs.
Tirez par pelotons en observant vos temps.
Prompts sans inquiétude , & pleins de vigilance ,
Aux postes , dont sur vous doit rouler la défense ,
Attendez le signal , & marchez sans tarder ,
Qui ne sçait obéir ne sçaura commander.

Tel , sous *Louis de Bade* exerçant son courage ,
Finck (a) de l'art des héros a fait l'apprentissage.

(a) Le feld-maréchal Finck , mort en 1736.

Des troupes , qu'on rassemble en formidables corps ,
Les derniers des soldats composent les ressorts ;
Ces ressorts agissans , ces membres de l'armée ,
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi , pour fournir aux superbes jets-d'eaux ,
Que Versailles renferme en ses vastes enclos ,
Qu'à Marly s'éleva cette immense Machine
Qui rend la Seine esclave & sur les airs domine.
Cent pompes , cent ressorts , à la fois agissans ,
Pressent , dans ses canaux , les flots obéissans :
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée :
Qu'une soupape cède , ou foible , ou détraquée ,
La Machine s'arrête , & tout l'ordre est détruit.

Ainsi , dans ces grands corps que la Gloire conduit ,
Que tout soit animé d'un courage docile.
La valeur qui s'égare est souvent inutile.
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains,
Font tomber les lauriers qu'avoient cueillis vos mains.

Aimez donc ces détails ; ils ne font pas fans gloire :
C'est là le premier pas qui mene à la victoire ,
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas :
Soldat , vous apprendrez à régir des soldats.
Bientôt , chef éclairé d'une troupe intrépide ;
Marchant , de grade de grade , où le devoir vous guide ,
Vous verrez , sous vos loix , un bataillon nombreux.
Présidez à sa marche , & gouvernez vos feux ;
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance ,
Charge , tire , recharge , & s'arrête ou s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes & grands,
Vainquent leurs ennemis, combattant sous trois rangs ;
Sur plus de profondeur, leurs rivaux, pleins d'audace ,
Résistant un moment, leur ont cédé la place.
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal ;
Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal ;
Que son front hérissé , pointant la baïonnette ,
Etonne l'ennemi , le force à la retraite,

Il faut renouveler vos combattans altiers :
La Mort, aux champs de Mars, moissonne les guerriers,
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes ,
Choisissez avec soin les hommes plus robustes.
Mars veut que , sans quitter leurs rangs & leurs drapeaux ,
Ils portent , en marchant , les plus pesans fardeaux.
Des corps moins vigoureux , vaincus de lassitude ,
N'attandroient pas la fin d'une campagne rude.

Tels , au milieu des bois , les chênes fourcilleux
Affrontent les assauts des vents impétueux ;
Tandis qu'à leurs côtés, le souffle de Borée
Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions ,
Dont il faut repeupler nos hardis bataillons.

Si, voulant acquérir une gloire certaine ,
Vous aspirez au nom de fameux capitaine ,
Des armes connoissez les emplois différens ;
A les bien manier exercez vos talens.
Au combat de Lapithe , il faut sçavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure.

Apprenez à dompter la fougue des chevaux ;
Qu'un nouveau *Peuvinel* vous montre leurs défauts ;
Qu'ils sautent les fossés au gré de votre audace.
Accoutumez vos reins au poids de la cuirasse ;
Que votre front pressé ne se plaigne jamais ,
Lorsque sur lui le casque a fillonné ses traits ;
La valeur , sans adresse , est tôt ou tard trompée ;
Exercez votre bras à manier l'épée.
Cette arme redoutable est prompte en ses effets ,
Epouvante & détruit les ennemis défaits ;
Mars daigne l'approuver : il veut , dans la bataille ,
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu , combattant à cheval ;
Son vain bruit se dissipe , & ne fait point de mal.
Parez , quand il le faut , vos courriers sur la croupe.
Apprenez , dans les champs , à ranger votre troupe :
Serrez vos cuirassiers ; & que votre escadron ,
Des autres peu distant , garde le même front ,
Faites-vous enseigner , par un guerrier habile ,
Comme , en ses mouvemens , ce corps devient agile ;
Comment , en un clin d'œil , par ses conversions ,
Il prend , quitte , reprend d'autres positions ;
Se transporte soudain , se forme avec vitesse ;
Dans des terrains divers manœuvre avec souplesse ;
A l'ordre de ses chefs attentif & soumis ,
Sur les ailes des vents fond sur les ennemis ,
Et de son choc ferré les pousse & les renverse ,
Les poursuit dans les champs , les force & les disperse.

La Grece la premiere a planté nos lauriers :
Sparte fut le berceau , l'école des guerriers ;

A 5

Là naquirent jadis l'ordre & la discipline :
La phalange aux Thébains a dû son origine.

Miltiade , Cimon , sage Epaminondas ,
Vous fîtes des héros de vos moindres soldats !
L'art suppléoit au nombre , & l'audace aguerrie
De l'orgueil des Persans vengea votre patrie.

O jour de Salamine ! ô jour de Marathon !
C'est vous qui de la Grece éternisez le nom !
Regardez ce héros , ce roi de Macédoine ;
Il donne à ses amis ses biens , son patrimoine :
Mais , riche en espérance , & fier de ses vertus ,
Il fond sur les Persans , il défait Darius ,
Il subjugue l'Asie ; & sa forte phalange
Asservit le Granique , & l'Euphrate , & le Gange.

Des bords de l'Orient , le formidable Mars
Dans le sénat Romain porta ses étendards :
Ce peuple de guerriers , amoureux des allarmes ,
Apprit de ce dieu même à manier les armes :
Il combattit longtemps ses belliqueux voisins ;
A le favoriser il força les Destins :
Hétrusques & Sabins , vaincus par sa vaillance ,
Gouvernés par ses loix , accrurent sa puissance.
Fiere de ses exploits , l'aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions.
Rome , de ses rivaux imitatrice heureuse ,
Tournant contre eux leurs traits , en fut victorieuse.
Ses camps furent changés en d'invincibles forts :
Le Danube les vit , & trembla pour ses bords.

Rome ainſi triompha du Germain , de l'Ibère ,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre ,
De tous les arts des Grecs , des fins Carthaginois ,
Des déſenſeurs du Pont , des grands corps des Gaulois ,
Et de tous les états qui compoſoient le monde.

Mais cette diſcipline , en victoires féconde ;
Qui les fit arriver au point de la grandeur ,
Sous les derniers Céfars n'étoit plus en vigueur.
Alors les Goths , les Huns , les vagabonds Gépides ,
Moins guerriers que brigands , & de pillage avides ,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs.
Vainement le Romain chercha des déſenſeurs ;
Et ce puiffant Etat , touchant à ſa ruine ,
Regretta , mais trop tard , l'antique diſcipline.

Cet art , qui ſe perdit après un long déclin ;
Sortit de ſon tombeau ſous le grand Charles-Quint.
Sous ce guerrier fameux , la Caſtille aguerrie
Fit craindre aux nations ſa brave infanterie.
L'ordre l'avoit ſoumiſe à ſa ſévère loi ;
Mais ſa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors , d'un joug honteux rejetant l'infolence ,
Exercé par *Maurice* , à venger ſon offenſe ,
Apprenant à combattre , apprenant à ſervir ,
Le Batave fut libre en ſçaſſant obéir :
Et l'exemple impoſant de ce grand capitaine
Developpa bientôt les talens de *Turenne*.
Il apprit aux François le grand art des héros ;
Louis , ce ſage roi , ſeconda ſes travaux.

Le Militaire alors eut ses loix & sa regle.

Mais Louis, dans sa cour, méconnut un jeune aigle,

Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,

Eugene, le soutien du trône des Césars.

Sous ce sçavant guerrier, *Dessau*, dans son jeune âge,

Fir de l'art des combats le dur apprentissage :

Et les dieux, protecteurs des camps Autrichiens,

Devinrent avec lui les dieux des Prussiens.

Voilà comme, en tout tems, l'art que je vous enseigne

A soutenu les rois, a maintenu leur regne.

Et, si la discipline en est le fondement,

Si sa force soutient ce vaste bâtiment,

Jugez de sa grandeur & de son importance.

On ne peut l'acquérir que par l'expérience.

Malheur aux apprentifs dont les sens égarés

Veulent, sans s'appliquer, franchir tous les degrés !

Tel étoit Phaéton, ce jeune téméraire ;

A lui prêter son char il contraignit son pere :

Sans qu'il sçut gouverner des coursiers si fougueux ;

Sans sçavoir le chemin qu'ils tenoient dans les cieux,

Du char de la Lumiere il prit en main les rênes :

Parcourant, égaré, des routes incertaines,

La foudre le frappa : du vaste champ des airs,

Son corps précipité s'abîma dans les mers.

Téméraires, craignez le fort qui vous menace ;

Phaéton périt seul par sa funeste audace :

Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,

Songez que tout l'état doit courir vos hasards.

CHANT SECON D.

QUAND sur cet univers la Discorde fatale
 Se déchaîne des bords de la rive infernale ,
 Que ses cris furieux excitent ses serpens ,
 Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans ,
 Et sur les toits des rois répand leurs étincelles ;
 Alors , envenimant leurs funestes querelles ,
 La Vanité , l'Envie & l'Animosité
 Chassent de leurs conseils la Paix & l'Equité.
 La Vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce ;
 Et tous leurs démêlés se vident par la force.
 Par ses premiers succès le monstre encouragé ,
 Avide encor du sang dont il est régorgé ,
 Invoque , par ses cris , le démon de la guerre ,
 Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent partout les magasins de Mars ;
 Les tonneres d'airain garnissent les remparts ;
 L'acier battu gémit sur la pesante enclume ,
 Et l'air est infecté de souffre & de bitume :]
 Ces immenses cités , où les heureux sujets
 Jouissent des plaisirs , des arts & de la paix ,
 Sont pleines de soldats , de machines & d'armes :
 Ces guerriers rassemblés respirent les allarmes.
 La trompette guerriere éclate dans les airs :
 On n'attend , pour agir , que la fin des hivers.

La saison des plaisirs , où le dieu de Cythere
 Fait respirer l'amour à la nature entiere ,

Où les mortels en paix se livrent à ses feux ;
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux :
Mais la Gloire a caché ces périls à leur vue.

Dès que l'air s'adoucit ; que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cîme des monts ,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons ;
Que les prés émaillés , par des fleurs différentes,
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes ;
Que les blés verdoyans embellissent nos champs ;
Dès que Flore , aux humains , annonce le printemps ;
Ces guerriers , préparés contre des coups sinistres ,
Des vengeances des rois redoutables ministres ,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur :
Et tous , pleins du desir de marquer leur valeur ,
Quittent l'abri du toit pour la toile légère :
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre :
Et de leurs laboureurs ces champs abandonnés
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné , cette troupe guerrière
S'assemble pour camper sous un front de bandière.

Sitôt qu'on a choisi les lieux des campemens ,
On voit tracer , bâtir , & croître en peu de temps
Places , maisons , palais de cette ville immense ;
L'élite de l'état y tient sa résidence.
Le Travail y préside ; il élève ces toits ,
Sans l'aide du ciment , de pierre , ni de bois :
Tout soldat est maçon ; cet architecte habile
Fait , transporte & refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquis , de l'art & des talens ,
Pour choisir son terrain , & pour prendre ses camps ;
Cette utile science est surtout estimée.

Voulez-vous , par vos soins , assurer votre armée :
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains ;
Faites un bon emploi des différens terrains.
Ici , vous rencontrez des hauteurs escarpées ,
Là , des vallons , des champs ou des terres coupées ;
Dans des occasions & des temps différens ,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps.
D'eux dépend votre fort , quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête :
Il faut penser pour lui , ranimer son effort ,
Agir quand il repose , & veiller quand il dort.
En vous tous ces guerriers placent leur confiance ;
Leurs destins sont commis à votre prévoyance :
Répondez à leurs vœux par votre habileté ,
Le soldat de vous seul attend sa sûreté.
Si vous voulez tenter la Fortune incertaine ,
Avide des combats , campez-vous dans la plaine ;
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens.
Placez , pour sûreté , des corps sur vos devans.
N'éloignez pas les camps des bois & des rivières ;
Couvrez de son abri les villes nourricières.
Il faut que votre corps , sur deux lignes rangé ,
Occupe son terrain avec art ménagé ,
L'Infanterie au centre : & sur-tout , sur les aîles ,
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles.

Ceux qui par pelotons élancent le trépas
Font le corps de bataille , & vos courriers ses bras,
Des deux côtés , sans gêne , ils doivent les étendre ,
Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre.
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps :
Dans un terrain contraire ils perdent leurs efforts.

Ces Centaures vaillans , dont la course légère
Fait sous leurs pieds adroits disparoître la terre ,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux ,
Ne sçauroient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terrains sont égaux pour votre infanterie.
Montagne , défilé , bois , colline , prairie ,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans ,
Escalade les monts & les retranchemens ;
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le printemps un nuage orageux
Gronde & vomit soudain , de ses flancs ténébreux ,
Les éclairs menaçans , & la grêle & la foudre ,
Renverse les épics & les réduit en poudre :

Tels ces braves guerriers , par des gerbes de feux ,
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée ,
Vous sçauvez appuyer les flancs de votre armée.
Un bois , une rivière , un village , un marais ,
Par leurs difficultés , en défendent l'accès :

Votre

· Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes ;
Il terrasse les ours , les lions , les chevaux :
Fièrement attentif à leurs brusques assauts ,
Il marche dans l'arene , il s'élance , il s'arrête ;
Il refuse les flancs & présente sa tête.
Gravez dans votre esprit ce principe important :
Qui cache sa foiblesse est un guerrier prudent.
Le héros d'Ilion , illustre par la Fable ,
Achille , au talon près , étoit invulnérable ;
Vous l'êtes sans vos flancs : donnez-leur un appui ,
Ou vous pourrez , par eux , succomber comme lui.

Le fort peut relever vos foibles adversaires,
Si les événemens vous deviennent contraires ,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux ,
Quittez des champs ouverts les postes hasardeux.
Vous supplérez au nombre ; & , par votre science ,
Vous choisirez des camps propres pour la défense.
Dans d'épaisses forêts , sur le sommet des monts ,
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout : qu'une route inconnue ;
Pour sortir de ce poste , ouvre une libre issue.
Alors , maître absolu de tous vos mouvemens ,
Vous enchaînez le fort & les événemens :
L'ennemi , que votre art a sçu rendre immobile ,
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut , dans ces camps ,
Selon les loix de Mars , ranger les combattans.

B

18 *L'ART DE LA GUERRE,*
Soutenez par le feu la ligne de défense ;
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain , dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des assaillans.

Derrière ces volcans , d'où part la flamme ardente ,
Placez des cuirassiers la cohorte brillante.
Si vos rivaux de gloire , animés par l'honneur ,
Percent par votre ligne , & forcent sa valeur ,
Ebranlez vos courriers ; que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi , par l'art du chef , le docile terrain
Contre un danger pressant prête un secours certain :
Ainsi l'habileté corrige la fortune.
Mais la prudence est rare , & l'audace est commune ;
Varron fut un soldat , *Fabius* un héros.

Tel , s'élevant aux cieux , le sommet de l'*Athos*
Voit le foudreux *Borée* assembler les nuages ;
Il entend à ses pieds éclater les orages.
Son front toujours ferein , où se brisent les vents ,
Méprise le tonnerre , & ses bruits impuissans.

Tel , du haut de son camp , bravant le sort contraire ,
Un héros , de sang froid , voit son fier adversaire
Epuiser contre lui sa frivole fureur.

Si le dieu des combats vous marque sa faveur ,
Si du génie en vous brillent les étincelles ,
Vous trouverez partout des forts , des citadelles ;

Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés ;
Postes que la Nature a seule ainsi taillés.
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connoître ;
Le sage les saisit , ce sont des coups de maître.

Ainsi, dans un lieu fort , le fier Léonidas
Se défendit longtemps avec peu de soldats.
Un monde de Persans , aussi fiers qu'inhabiles ,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles.
La Grece , par son art, sçut confondre Xerxès ,
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi, se disputant la victoire & l'empire ,
Transportant les hasards d'Ausonie en Epire,
Le héros du Sénat, l'idole des Romains,
Du fils d'Anchise un temps balança les Destins.
Monts de Dyrrachium , où Rome étoit campée ,
Vous forçâtes César à respecter Pompée !
Sans risquer de combat , maître de la hauteur ,
Le Sénat triomphoit , Pompée étoit vainqueur :
Mais, trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente ,
Lasse de ces travaux, valeureuse , imprudente ,
Il quitta , sans raison , son poste avantageux.
Que Mars lui fit sentir de destins rigoureux ,
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique ,
Où César soumit Rome au pouvoir despotique !

Vous, *Montecuculi*, l'égal de ce Romain ,
Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin ;
Qui tîntes par vos camps , en sçavant Capitaine ,
La Fortune en suspens entre vous & Turenne :

Mes vers oublieroient-ils vos immortels exploits ?

Ah ! Mars, pour les chanter, ranimerait ma voix.
Venez, jeunes guerriers, admirez la campagne
Où ses marches, ses camps, sauverent l'Allemagne ;
Où, se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les François, & brava leurs travaux.

Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile.
Quoiqu'un camp vous paroisse une superbe ville,
La guerre veut souvent d'autres positions.
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir partout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand, par ordre du chef, le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés, se mettant en colonne,
Forment, en s'avancant, quatre corps différens,
L'infanterie au centre & les coursiers aux flancs :
Sous leurs pieds, dans les airs, s'élève la poussière.

L'ennemi, qui de loin voit leur troupe guerrière
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes serpens,
Tous armés & couverts d'une écaille brillante ;
A cet aspect terrible, il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le Trépas.

Quand vous marchez en ordre & prêt pour les combats,

Afin qu'avec plaisir Bellone vous regarde,
Pouffez devant l'armée une forte avant-garde.
Ne l'abandonnez pas, sçachez la soutenir;
Ou l'ennemi trop prompt pourroit vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précédoit Moïse,
Ce corps vous garantit contre toute surprise.

Il est plus d'un moyen pour transporter les camps.
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite, ou qu'ailleurs, le besoin vous appelle;
Vos deux lignes alors marchent en parallèle.

Le fort peut quelquefois abaisser les vainqueurs:
Condé s'est vu battu, *Turenne* eut des malheurs.
Alors il faut céder à ce destin contraire.
On peut, en reculant, tromper son adversaire.
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer,
Si sans confusion il sçait se retirer.

Son bagage escorté part & prévient la perte:
Par un corps qui la suit son armée est couverte:
Et, tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons.
Ce héros gagne ainsi, sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En passant les forêts, & les monts des Germains;
Varus négligea trop le soin de ses Romains:
Il oublia de l'art les règles salutaires.
Ses camps étoient peu sûrs, ses marches téméraires

Il guida ses soldats en d'affreux défilés ,
Où par *Arminius* ils furent accablés.

Frappé de leur destin , le pacifique *Auguste*
S'écria, dans l'effort d'une douleur si juste :
O *Varus* , ô *Varus*, rends-moi mes légions !
S'il eût vus les Romains dans leurs positions ,
Il auroit plutôt dit : Général incapable ,
Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable !

Voilà quels sont de l'art les principes certains.
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite ,
Un poste avantageux, une belle retraite ,
Décident du destin des rois & des états.

Vous, illustres guerriers, guides de nos soldats ,
Apprenez, par mes vers, la loi de la tactique ;
Et, par leur théorie , allez à la pratique.
Si vous voulez passer sous un arc triomphal ,
Campez en *Fabius* , marchez comme *Annibal*.



CHANT TROISIEME.

Vous avez parcouru les arsenaux de Mars.
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendards ;
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime ,
Si , maître de son art , il ne tend au sublime.

Suivez-moi dans son temple : observez , pénétrez
Ses mysteres divins de la foule ignorés.
Loin des sentiers battus où rampe le vulgaire ,
D'un pas sage & hardi marchez au sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux , resserrés ,
Teints du sang des héros , d'abîmes entourés ?
Sur ce rocher sanglant , voyez-vous , dans la nue ,
De ce palais sacré la superbe étendue ?
Son faite est dans l'Olympe , au-delà du Soleil ,
Où des Dieux immortels s'assemble le conseil :
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton , la Discorde , avec la Mort barbare ,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans ,
Lancent , en vain , sur vous des regards froudayans.
La Gloire vous rassure , & sa voix vous appelle :
La Gloire ouvre le temple : avancez avec elle.

Je vois les chastes Sœurs dans ces parvis sacrés ;
Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés.
Un compas à la main , j'apperçois Uranie ,
Qui , mesurant la Terre , & sa forme applatie ,

Nous dépeint en petit , par ses crayons diferts ,
Les différens Etats que contient l'Univers ;
Chaque point sur la terre a son ordre & sa place ,
D'un hémisphere à l'autre elle a marqué la trace.
Sanfon avec *Vauban* , ses dignes favoris ,
Des novices guerriers cultivent les esprits ;
Et leur montrent à tous , dans des cartes guerrières ,
Les pays , les cités , les monts & les rivières ,
Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit laisser ,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin , c'est *Calliope*. En caressant la Gloire ,
Des rois & des héros elle conte l'histoire.
Ses jeunes auditeurs , attentifs à sa voix ,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits :
Et la Muse , en traitant des matieres si hautes ,
Leur montre à profiter des succès & des fautes.

Voyez-vous la Morale à l'air majestueux ,
Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux ?
Elle enseigne aux guerriers , d'un ton de voix sévère ,
Les devoirs de l'honneur , & d'un mérite austère ;
Condamne l'intérêt & la férocité ;
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité ;
Eteuffe dans ses mains les serpens de l'Envie ,
Et veut pour l'état seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous, *Bellone* , un glaive dans la main ,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les secrets que le dieu renferme au sanctuaire ,

Connus des favoris qu'il place à ses côtés.

Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
 Sur un trône éclatant, de grandeur infinie,
 Soutenu dans les airs des aîles du Génie,
 Paroît le dieu terrible en toute sa splendeur.
 On voit auprès de lui l'intrépide Valeur ;
 Le tranquille Sang-froid, qui sans crainte s'expose ;
 Le vigilant Travail, qui jamais ne repose ;
 La Ruse à l'œil malin, qui, féconde en détours,
 Par ses déguisemens se fournit des secours ;
 Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
 S'échappe & reparoît comme un autre Protée.
 L'Imagination aux yeux étincelans,
 Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
 Avec rapidité conçoit, forme, dessine
 Mille brillans projets que Pallas examine.
 Plus loin, les yeux baissés, & le maintien discret,
 On voit l'impénétrable & fidele Secret.
 Son doigt mystérieux repose sur sa bouche :
 Ce confident de Mars sçait tout ce qui le touche.

Le trône est entouré de lauriers éternels
 Qu'il présente lui-même aux demi-dieux mortels,
 A ses vrais favoris, qui, dignes de leur gloire,
 Aux efforts du génie ont soumis la Victoire.
 Couronne des héros ! c'est vous dont les appas
 Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats :
 Les autres passions sont par vous étouffées.

Dans ce temple brillant, décoré de trophées,

B 5

Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du dieu distinguer les statues
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là, sont ces deux héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés;
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée;
La terre de leur nom est encore occupée.
Là, paroît *Miltiade*, *Alcibiade*, *Cimon*,
Paul Emile, *Quintus*, *Fabius*, *Scipion*.
Plus loin, le grand *Henri*, *Condé*, *Villars*, *Turenne*.
Là, *Montecuculi*, de *Bade*, *Anhalt*, *Eugène*,
L'heureux *Gustave Adolphe*, & le grand *Electeur*.

Là, sortant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante & nouvelle:
Son front est ombragé d'une palme immortelle:
C'est ce fameux *Saxon*, le héros des François,
Que la Mort, dans son lit, abbatit de ses traits.

Venez, jeunes guerriers; voici l'Expérience.
Par d'immenses travaux, elle acquit la science:
Son front est ombragé de cheveux blanchissans;
Ses membres recourbés sentent le poids des ans;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du Temps qui nous détruit affronte les injures:
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir, dans la guerre Punique,
Par quel comp *Scipion* sauva Rome, en Afrique;

A Carthage effrayée attirant *Annibal*,
Le força de combattre en son pays natal.
Un général vulgaire , un moins vaste génie ,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Aufonie ,
Peut-être eût défendu son pays ravagé :
Il eut sauvé l'Etat , mais ne l'eut point vengé.

La Discorde , en troublant la maîtresse du monde ,
Dans les divers partis en héros fut féconde.
Voyez *Sertorius* , qu'on ne peut accabler ,
Avancer à propos , quelquefois reculer ;
Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie ,
Arrêter des Romains la valeur agguerrie :
Tant un génie heureux , qui possède son art ,
Des destins de la guerre écarte le hasard !
Un guerrier plus ardent , moins sage & moins habile .
De l'âpreté des monts quittant le sûr asyle ,
Eut cherché ses rivaux , qui , dans leur camp nombreux ,
Amenoient la Fortune & Pompée avec eux.

Ici , le grand *Condé* , fils chéri de Bellone ,
De la France étonnée assure la couronne.
Il falloit arrêter , par des coups éclatans ,
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne & la France ,
L'audace du héros fit plus que la prudence.
Un chef plus circonspect & moins entreprenant
N'auroit point hasardé ce combat imprudent ;
L'Espagnol , enhardi par ce François timide ,
Vers Paris eut poussé sa fortune rapide.

Voyez du fond du Nord, où régner les Hivers ;
Cette flotte étrangère avancer sur nos mers ;
Elle porte *Gustave*, & le sort de l'Empire.
Des Germains divisés la Discorde l'attire ;
La Prudence le guide, & Mars est avec lui.
Des peuples opprimés trop dangereux appui !
Il vient ; il est armé contre la tyrannie
Dont Vienne menaçoit la fiere Germanie.
Gustave s'établit sur les bords de la mer
Ou Stralsund lui présente un port toujours ouvert :
Là, soit que le Destin protège son audace,
Ou que du Sort jaloux il sente la disgrâce,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs.
Il marche en conquérant ; le Bonheur l'accompagne.
Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne ;
Il remet dans leurs droits cent princes outragés.
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vangés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire.
Si la Parque fatale, au sein de la victoire,
N'eût arrêté sa course & tranché son destin,
L'Empire auroit nourri deux maîtres dans son sein.

Là, regardez *Eugène*, & sa marche hardie
Quand l'empire des Lys tenoit la Lombardie.
Les Alpes au héros préparent le chemin ;
Il les franchit, il vole, il délivre *Turin*.
Marsin, qui défendoit une trop vaste enceinte,
Vit partout son armée à la fuite contrainte ;
Et, par ce seul exploit, le rapide vainqueur
Rend la triste Italie à son foible Empereur.

Suivez ce grand *Eugène* aux champs de la Hongrie.
Du Danube en sa marche il longe la prairie ;
Il assiége Belgrade ; & voit les Musulmans
A leur tour l'assiéger dans ses retranchemens.
Il pousse les travaux , il resserre la place.
Du Visir téméraire il méprise l'audace ;
Il le laisse avancer par un travail nouveau ;
Il lui laisse le temps de passer un ruisseau :
Alors , sans balancer , ce fils de Mars s'élance ,
Sur eux ses cuirassiers fondent en assurance ,
Tout fuit devant ses pas ; le Turc , plein de frayeur ,
Cède le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Elysée , ombre illustre & chérie ;
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie.
D'un regard paternel voyez vos descendans ;
De l'art qui vous fit vaincre instruisez vos enfans.
Enfans de ce héros , je vous donne pour maîtres ,
Non des guerriers obscurs , mais vos propres ancêtres.

Electeur généreux , c'est donc vous que je vois !
Vos peuples sont encor tout pleins de vos exploits.
C'est à leurs cris touchans , c'est à leur voix plaintive ,
Que , du Rhin tout sanglant abandonnant la rive ,
L'Elbe vous vit soudain voler à leur secours.

L'Etat étoit en proie aux tigres , aux vautours ;
Les fiers enfans des Goths ravageoient nos contrées ,
Ils brûloient nos cités au pillage livrées.
Wrangel , fier d'un succès qui n'avoit rien coûté ,
S'endort dans son triomphe avec sécurité ;

La foudre le réveille au bord du précipice :
Un dieu vengeur paroît, un dieu pour nous propice !
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour.
Le Suédois, consterné par ce subit retour ,
Surpris dans ses quartiers par le nouvel Alcide ,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.
O champs de Fëhrbellin, témoins de ses hauts faits,
Vous vîtes les Suédois attaqués & défaits.

Tel jadis, du Très-haut exerçant la vengeance ,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance ,
L'Ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel, & plus grand encore en ses heureux destins,
Guillaume, dans ce jour au-dessus de sa gloire,
Exerce la clémence au sein de la victoire :
Il pardonne à *Hombourg*, dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat, séduit par la valeur ;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altières,
De l'Etat désolé cruels incendiaires.
Mais, s'il sçait pardonner à ceux qu'il peut punir ,
Des bords qu'ils ravageoient ardent à les bannir ,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avoient apportée.

Ses exploits font suivis par des exploits nouveaux.
La Prusse à son secours appelle ce héros :
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace ,
Au lieu de l'arrêter, secondent son audace ;
Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis.

Il vient ; & son nom seul , qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur insolente.
Il vient ; il est vainqueur , tout fuit devant les pas ;
Et , sans même combattre , il vange ses Etats.

Ce héros , qui jouit d'une gloire immortelle ,
Doit , nourrissons de Mars, vous servir de modèle.
Sans cesse étudiez , comme cet Electeur ,
Les différens pays où vous guide l'Honneur.
Digérer vos projets , c'est remplir votre attente.
L'imagination est souvent imprudente.
Ne comptez jamais seul ; & sçachez supposer
Tout ce que l'ennemi pourra vous opposer.
Vos desseins sont manqués , si , par votre prudence ,
Vous n'avez point pourvu pour votre subsistance.

Ce roi , qui des Destins éprouva les excès ,
N'eut point perdu le fruit de neuf ans de succès ,
Si , dans des champs déserts conduisant son armée ,
Le Czar ne l'eût battue , affoiblie , affamée.

Que le foudre , en secret renfermé dans les airs ,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs.
Toujours prêt , toujours prompt , mais jamais téméraire ,
Croyez que rien n'est fait tant qu'il vous reste à faire :
Et ne soyez content de vos plus beaux succès
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi , lorsque de Dieu la Sagesse profonde
Du ténébreux Chaos eût arraché le Monde ,
Il trouva l'Univers par son souffle animé
Conforme au grand dessein qu'il en avoit formé.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU Siecle de fer, siècle où naquit le Vice,
 L'audace du plus fort tenoit lieu de justice,
 Contre des fiers voisins au pillage excités,
 On entourra de murs les naissantes cités.
 Bientôt, pour asservir des citoyens rébeles,
 L'autorité des rois bâtit des citadelles;
 On éleva des forts & des remparts nouveaux;
 Sur la cîme des monts, au confluent des eaux,
 D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.
 Tel que, du double rang de ses dents carnassieres,
 Le lion rugissant présente avec fierté
 Le terrible appareil au Maure épouvanté:
 Tel d'un puissant Etat la frontiere assurée,
 Bravant des ennemis la fureur conjurée,
 Rallentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La guerre, en tous les temps, fut le premier des arts:
 Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance.
 La Grèce & l'Aufonie, assurant leur puissance,
 N'avoient imaginé de plus puissans secours
 Que l'épaisseur des murs & la hauteur des tours:
 De ces lieux élevés ils défendoient les brèches,
 En employant la fronde, ou décochant des flèches;
 Des pierres érafoient les soldats assaillans.

Lorsqu'on ferroit de près ces défenseurs vaillans,
 Lorsqu'on

Lorsqu'on battoit un mur par des beliers terribles ,
De bûte & de poix les masses combustibles
Tomboient sur la machine ; & des traits meurtriers
Perçoient les assaillans , malgré leurs boucliers.
Souvent les généraux , lassés d'efforts stériles ,
Quittoient , pleins de dépit , ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siège fameux
Qui fit périr Priam & ses fils malheureux ;
J'honore d'Iliou la poétique cendre ,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre :
Mais ce sujet si beau , par Virgile chanté ,
Oteroit à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse ,
Marcellus employer la valeur & la ruse
Pour emporter ces murs à force de travaux :
Là , voyez *Archimede* éluder ses assauts ,
De la ville & des tours réparer les ruines ,
Arrêter les Romains , & brûler leurs machines.

Marseille de ses forts jusqu'alors indomptés
Repoussa de César les assauts répétés :
Lassé de ces longueurs , mais sûr de sa fortune ,
César soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les sièges des Romains , tous longs & meurtriers ,
Suspendoient les destins des plus fameux guerriers.

Longtemps après César , le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre.
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux.
L'airain vomit en l'air des globes infernaux ,

Qui, s'élevant aux cieux par une courbe immense,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abîment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel s'élance le Trépas.

Bientôt de ses remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux & d'un essor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer.
Dans les murs des cités, le boulet formidable
Rend, à coups redoublés, la brèche praticable.

Ces miracles de l'Art, à nos jours réservés,
Par le dieu des Combats aux sièges approuvés,
Se font par le charbon, le soufre & le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connoître,
L'Industrie inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours.
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vous, célèbre *Vauban*, favori du dieu Mars,
Vous, le sublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparaisse à nos guerriers novices.
Montrez-leur par quels soins & par quels artifices
Vous avez assuré les places des François
Contre les bras Germains & les canons Anglois ;
Comment votre sçavoir, par des routes nouvelles,
A sçu multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasans , enterrés , protégés ,
Ne font des feux lointains jamais endommagés ;
Munis de contreforts à certaines distances ,
Ils sont environnés par des fossés immenses :
Les bastions voisins flanquent les bastions ;
Ils tournent vers leur gorge en forme d'orillons ;
Au milieu des fossés & devant les courtines ,
Je vois des ravelins chargés de coulevrines :
Ces ouvrages , coupés par la sçavante main ,
Par un nouveau rempart disputent le terrain .
Autour de ces travaux , dans un plus vaste espace ;
L'enveloppe s'élève ; elle couvre la place .
Devant sont des fossés ; là le chemin couvert ,
La palissade enfin qui montre un front altier ,
Et ce glacis sanglant que défend le courage ,
Théâtre des combats , théâtre du carnage .

Que d'utiles travaux , de secours étonnans
L'homme a tirés des Arts soumis à ses talens !
Qui ne diroit , à voir les remparts de la France ,
Que tout est épuisé dans l'art de la défense ?

Non , ne le pensez pas . Voyez ces souterrains ;
Tout l'Enfer s'associe aux fureurs des humains .
Ces glacis , sous vos pas , contiennent des abîmes :
Le salpêtre & la flamme attendent leurs victimes ;
Ils partent de la terre , ils couvrent les remparts
D'armes , de sang , de morts , & de membres épars .

Malgré tant de travaux , tant de traits redoutables ,
Les places , de nos jours , ne sont point imprenables .

Cet art ingénieux , soutien des défenseurs ,
Par des secours égaux arme les agresseurs.
L'attaque a sa méthode. Un chef expert & sage
A travers les périls s'ouvre un libre passage.
Il entoure les forts par ses guerriers nombreux.
S'il craint des ennemis les projets hasardeux ;
S'il craint qu'un général entreprenant , habile ,
Osât forcer son camp & secourir la ville ,
La terre se remue , & tous ses combattans ,
En creusant des fossés , font leurs retranchemens.
Ceux que Mars a doués de qualités insignes
Dans un terrain étroit ont resserré leurs lignes ;
Un fossé sans soldats ne défend pas ses bords.
Il faut aux ennemis opposer des efforts ,
Et ménager de plus une forte réserve.
Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve ,
Munissez-vous toujours de vivres abondans ,
Et méprisez alors l'effort des assaillans.

Etudiez le foible & le fort de la place ,
Et contre elle tournez vos soins & votre audace.
Formez votre dépôt : avancez pas à pas ,
Le niveau à la main , la regle & le compas.
Approchez par détours au pied des citadelles ,
Et creusez dans les champs de longues paralleles.

L'airain vomit alors son redoutable foudre ;
Bientôt les boulevards tombent réduits en poudre :
Le tonnerre des forts , qui s'élançoit sur vous ,
Est réduit au silence & respecte vos coups ;

Dans son chemin couvert l'ennemi sans asyle
Cède aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.
Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur
Dont les volcans cachés impriment la terreur :
Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde.
Découvrez , éventez les mines à la ronde.
Craignez d'un fang trop vif le transport imprudent ;
Ménagez vos soldats ; hâtez-vous lentement.
Terminez , avant tout , la guerre souterraine.
Que le mineur caché fouille & perce avec peine ;
Que la fappe en avant , par des chemins précis ,
Vous mene en sûreté sur le pied du glacis.
Pour ne point hasarder l'honneur d'une brigade ,
Commandez vos assauts près de la pallissade.
Alors , maître absolu de ce sanglant terrain ,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain.
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent ;
Al'aide du fappeur les boulevards s'écroulent ;
On comble les fossés à force de travaux :
Et les assauts cruels succèdent aux assauts.

Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace,
Poursuivant les fuyards , ont emporté la place.

Ainsi , par un effort avec art dirigé ,
L'impétueux François, au combat engagé ,
Au pouvoir de LOUIS fit tomber Valenciennne.

Observez le soldat ; il faut qu'on le retienne :
Les tigres , les lions sont plus humains que lui ,
Quand il fuit furieux le soldat qui le fuit.

Si vous ne gouvernez sa cruauté mutine ,
Avide du pillage , ardent sans discipline ,
Porté par ses fureurs au comble des excès ,
Vous le verrez souillé de meurtres , de forfaits.

Tout général cruel qui pille , qui ravage ,
Qui permet les excès , qui souffre le carnage ,
Eût-il même conquis les plus vastes terrains ,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains ;
La voix de l'univers contre lui réunie ,
Oubliant ses exploits , maudit sa tyrannie.

Tilli, qui combattit pour l'aigle des Césars ,
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars,
Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire ;
Son nom fut effacé du temple de Mémoire.
De Magdebourg sanglant les lamentables voix
Éternisent sa honte , & non pas ses exploits.

Guerriers , retracez-vous cette effroyable image.
Si ma main vous dépeint ces meurtres , ce carnage ,
C'est pour vous inspirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix :
Leur foi , par cet espoir , fut promptement séduite.
Sous le trompeux appas d'une trêve hypocrite ,
Tilli les endormit dans les bras du repos ;
Morphée avoit sur eux répandu ses pavots.
Sur ce puissant rempart qui l'avoit défendue ,
La garde mollement sur l'herbe est étendue ;
D'autres , pour leurs maisons , abandonnent leurs forts.
Un fantôme éclatant , sorti des sombres bords ,

De l'olive de paix leur présente la tige :
On l'embrasse , on accourt : enfin tout se néglige.

Tout dort , mais *Tilli* veille : il dispose ses corps ,
Il précède l'Aurore , il s'approche des forts.
Sur ces puissans remparts , privés de leur défense ,
L'Autrichien cruel monte sans résistance.
Ah ! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit !
La Trahison approche , elle vient ; la Paix fuit :
La Mort , l'affreuse Mort paroît dans ces ténèbres ;
Et couvre la cité de ses aîles funebres.
La Rage ensanglantée , & les sombres Fureurs ,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs.
La Nature en frémit ; & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater son tonnerre.

Rien n'arrête *Tilli*. Les soldats effrénés ,
A la licence , au meurtre , au crime abandonnés ;
Ardens , impétueux , frappent , pillent , égorgent.
Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent.

Tilli , tranquille & fier de ses affreux succès ,
Conduit leur cruauté , préside à leurs forfaits.
Ils forcent les maisons ; ils enfoncent les temples :
Les moins féroces même imitent ces exemples.
Celui qui leur résiste & celui qui les fuit
Ne sçauroit éviter le fer qui les poursuit.
Près de sa mere en pleurs , l'enfant à la mamelle ;
Egorgé sur son sein , tombe & meurt avec elle :
En défendant son fils , le pere infortuné
Expire sans vanger ce fils assassiné :

On ne voit en tout lieu que des objets horribles,
Ces monstres furieux, aux plaintes inflexibles,
Dans un asyle saint, inutile en ces temps,
Massacrèrent sans remords trois cent vieillards tremblans.

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare secours,
Dans l'Elbe ensanglanté terminèrent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue ?
Où courez-vous, cruels ? Quelle rage inconnue !
Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux ?
Vous êtes des démons, & non pas des héros.

Déjà sur les palais la flamme se déploie.
Malheureuse cité, tu pérís comme Troie.
L'embrasement s'accroît, il gagne en peu de temps ;
Il s'élève en tous lieux d'horribles hurlemens,
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore.
O crimes ! ô fureurs que la Nature abhorre.

Tels qu'on peint de l'Enfer les tourmens & les feux ;
Ce théâtre d'horreur, ces gouffres ténébreux
Où du plus foible espoir les sources sont taries :
Les malheureux humains, en proie à des Furies,
Aux supplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreurs environnés ;
Tels, & plus effrayans dans ces momens funestes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes.

Plus d'habitans , de murs , de temples ni d'abris !
La flamme dans les airs éclairoit tes débris.

Et de cette cité jadis si florissante ,
Que les Arts & la Paix rendirent si brillante ,
Après l'affreux malheur en cette nuit souffert ,
De cette ville immense il restoit un desert ,
Où le soldat cruel , fatigué du carnage ,
S'applaudissoit encor du meurtre & du pillage :
Et l'Elbe , en s'enfuyant de ces lieux détestés ,
Couvroit de corps sanglans ses bords épouvantés.

Tilli fut-il heureux , en prenant cette ville ?
La flamme le priva d'une conquête utile.
Magdebourg n'étoit plus qu'un tombeau plein d'horreur ,
Qui , mettant au grand jour l'excès de sa fureur ,
En lui représentant tant d'images funestes ,
Sembloit le menacer des vengeances célestes.



CHANT CINQUIEME.

PALLAS, qui vous appelle au champ de la Victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la Gloire,
Qui forme des héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers les prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des allarmes,
Vous sçachiez conserver tout l'honneur de vos armes.

Lorsque le froid Hiver, aux cheveux blanchissans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les Vents ;
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient usurper l'empire ;
Que les arbres, couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les appas ;
Que les fleuves gelés demeurent immobiles ;
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles ;
Lors enfin que les camps, étendus sur les monts ,
Ressemblent les rigueurs des rudes Aquilons ;
Les guerriers sont contraints d'abandonner leurs tentes.
Ils suspendent un temps leurs courses triomphantes.
Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés ,
Les chefs des deux partis, par l'Hiver défarmés,
De l'abri des maisons recherchent les asyles ;
Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat, aux travaux consacré,
Goûte pendant l'hiver un repos assuré.

La fatigue à la fin l'affoiblit & l'épuise.
L'art peut le garantir contre toute surprise.
Il faut que de gros corps , tout prêts à s'ébranler ,
Contiennent l'ennemi qui voudroit vous troubler ;
Que des postes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puissante.
Passages , défilés , bois , chemins importans
Se garnissent d'abord par des détachemens :
Sous les ordres d'un chef , un sçavant capitaine
Garde cette frontiere , & préside à la chaîne.
Les agiles dragons , les rapides hussards ,
Observent l'ennemi , préviennent les hasards ,
L'inquiètent sans cesse ; & leur avis fidele
De sa moindre démarche apporte la nouvelle.
Par leurs soins répétés , ses desseins reconnus
Sont soudain découverts & soudain prévenus.

Quand , sur tous les détails qu'exige la défense ,
Vous aurez consulté les loix de la prudence ;
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux ,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence sévere
Procure aux combattans une paix passagere ,
Leur chef judicieux , loin de rester oisif ,
Dans les bras du repos peut se montrer actif.

C'est peu dans vos quartiers d'assurer votre armée ,
De la tenir en ordre , à la gloire animée :
Il vous faut remplacer ces soldats généreux
Que la Mort a ravis à vos drapeaux heureux.

La victoire a coûté : ces ombres immortelles
Veulent des successeurs & des cœurs dignes d'elles.
Dans de nouveaux foldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours.
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide :
De même, par l'appas d'un métal suborneur,
On tire de son champ l'indigent laboureur.
Du roi qu'il va servir il ignore l'outrage :
Mais bientôt, de la troupe où son destin l'engage,
La fiere Discipline & le Courage altier
Font un brave foldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide :
Votre force peut rendre un ennemi timide.
Rassemblez avec soin de rapides coursiers.
Il faut qu'il soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux & dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos foins s'empresse à présenter.
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp ; ce peuple entier à votre loi fidele,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent, deux fois par jour, vivement assaillir.
S'il manque de secours, on le voit défaillir :
Les fils de Galien y perdroient leur science.
Il faut, pour les guérir, maintenir l'abondance.
Ou, si vous négligez ces devoirs importants,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,

Du fond de ses rochers & de son antre aride ,
Ce monstre décharné , la Faim pâle & livide ,
Il amene avec lui les Maux contagieux ,
Le Découragement aux cris séditieux ,
La Foiblesse , la Peur , la Misere effroyable ,
Le sombre Désespoir , la Mort inexorable .
Et , dans ce camp désert peuplé par des mourans ,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans ?
Prévenez ce malheur ; arrangez-vous d'avance ;
Dans vos camps , par vos soins , amenez l'abondance ;
Et préparez ainsi , dans les bras du repos ,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux .

Tandis que , s'arrangeant pour la naissante armée ,
Le chef , par ses travaux , regle sa destinée ;
L'officier généreux , tranquille en ses quartiers ,
Dans le sein de la paix joint le myrthe aux lauriers :
Sa fidelle moitié , pleine d'impatience ,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence .
O jours ! ô doux momens par la crainte achetés !
Après tant de soupirs que l'amour a coûtés ,
Quel plaisir de revoir , à l'abri des allarmes ,
L'époux qui fit couler & qui tarit ces larmes ;
D'entendre ses exploits ; de défarmer ses bras ,
Les vengeurs de leur roi , la gloire des combats ;
D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible ;
De baiser tendrement cette bouche terrible
Qui hâtoit des soldats le redoutable effort ,
Qui , par ses fiers accens , précipitoit la mort !

Tandis que , sur le sein de sa fidelle amante ,
S'épanche du héros la tête triomphante ,

Bénissant ses exploits , joyeux de son retour ;
On voit autour de lui les fruits de son amour.
L'un baise avec transport ses mains victorieuses ;
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages guerriers se rendent immortels ;
L'autre serre en ses bras les genoux paternels.
De ces foibles enfans les naïves caresses
A ce pere chéri prodiguent leurs tendresses ;
Ils tiennent , en jouant , dans leurs débiles mains ,
Ce fer trempé de sang , ce fer craint des humains ,
Son casque menaçant , sa terrible cuirasse ;
Bientôt des pas du pere ils vont suivre la trace.

Le dieu du tendre Hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits , ces doux ravissémens
Qui naissent de l'estime , où le cœur participe ,
Dont l'amour réciproque est le constant principe :
Agrémens inconnus , dans la fleur de leurs jours ,
A tous les partisans des frivoles amours.
Des ces chastes liens écartant la mollesse ,
Ce généreux amant est tendre sans foiblesse ;
Son cœur ne connoît point la molle Volupté ;
Et , quand le Devoir parle , il est seul écouté.

Dans ces chastes plaisirs , dans cette jouissance ,
Compagne du devoir & de la tempérance ,
Son corps robuste & sain n'est jamais abbattu ;
Son amour innocent anime sa vertu.
On le verra bientôt , plein d'une ardeur nouvelle ;
Accourir dans ces champs où la Gloire l'appelle.
Avant que les hivers finissent leurs rigueurs ,
Avant le doux retour de la saison des fleurs ,

Aux postes avancés les généraux s'empres-
sent ;
Ils forment leurs projets ; leurs camps se reconnoissent.
Les élèves d'Euclide arpentent les terrains ,
Pour assembler les corps désignent les chemins.
Le chef, toujours actif, veille sur leur ouvrage ;
Il en donne le plan ; il en sçait l'avantage ;
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent.
La mere des Succès, la sage Méfiance ,
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance :
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort ;
A ses sens fatigués donne un nouvel effort.
Souvent elle lui dit : Craignez votre adverfaire ;
Pesez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire ;
Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux ,
Autour du général, des oreilles, des yeux
Qui l'observent partout, qui percent ses mysteres ,
Qui sçachent ses desseins, ses projets militaires :
Et n'épargnez jamais, pour des avis certains ,
Ce métal corrupteur qui séduit les humains.
Jugez en étranger de vos plans, de vous-même :
A vos arrangemens donnez un soin extrême.
Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté ?
Sur ces monts fondez-vous avec sécurité ?
Croyez-vous que le corps qui tient cette riviere ,
Qui, défendant son bord, garde votre frontiere ,
N'est point dans le péril de se voir insulter ?
Sur vos positions n'allez point vous flatter.
Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
Servoit de boulevard à la fierté Romaine ,

Ce monts dont on craignoit le passage fatal
Ne purent arrêter les progrès d'*Annibal*.
Soldat laborieux , il vainquit ces obstacles.
L'audace des héros opere des miracles.
Il arrive , il descend par de nouveaux chemins ,
Etonne , attaque & bat les généreux Romains.

Vendôme s'assuroit sur l'appui des montagnes
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes ;
Quand , suivant des chemins inconnus jusqu'alors ,
Eugène de l'Adige osa franchir les bords ;
Et , non moins vigilant que hardi capitaine ,
Brisa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.

Remarquez ces torrens : dans ces tristes saisons ,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons.
L'ennemi , quelque jour plein d'une noble audace ,
Pour forcer vos quartiers, en franchira l'espace :
Alors surpris , confus , séparé , consterné ,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné ,
Un seul moment , fatal à vous , à votre armée ,
Ravira vos succès & votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé.
Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé :
Mais votre troupe alors , interdite & rébelle
Perd son respect pour vous , sa confiance en elle ;
L'abattement succède au desir des combats ;
Tout est découragé , le chef & les soldats.
Cet échec après soi traîne de longues fuites ;
Et l'ennemi vous perd , s'il hâte ses poursuites.

Bournonville

Bournonville battu , mais fier de ses renforts ;
 Du Rhin majestueux passa les larges bords :
 Devant lui , les François , sous les loix de *Turenne* ,
 Craignoient , en reculant , les monts de la Lorraine.
 Sans consulter son art , sans craindre les revers ,
 Le Germain se sépare avant les froids hivers ;
 Il divise son corps ; il cantonne en Alsace ;
 Il hâte par ses mains le sort qui le menace ,
 Tandis qu'il est flatté par la sécurité ,
 Que l'aigle des Césars s'endort en sûreté ,
Turenne se rassemble au revers des montagnes ;
 Il les passe , il paroît , il fond dans les campagnes ,
 Tombe sur *Bournonville* , enleve ses quartiers ,
 De ses soldats épars il fait des prisonniers ;
 Et force le Germain , par cette rude épreuve ,
 A passer , en courant , vers l'autre bord du fleuve .

L'hiver peut procurer de rapides succès ;
 La saison du repos peut hâter vos progrès .
 Qu'assemblé par l'Audace & par la Vigilance ,
 Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance ;
 Dès qu'il les a surpris , l'ennemi confondu
 Le rend victorieux sans avoir combattu .
 Que la rapidité se joigne à la conduite ,
 Dissipez l'ennemi , précipitez sa fuite .
 Nos fastes vous diront qu'en tous lieux , en tous temps ,
 Le Destin seconda les chefs entreprenans .

Tel parut aux Saxons ce conquérant rapide ,
 Qui couvroit *Stanislas* de sa puissante égide .

D

Lorsque , s'abandonnant à ses tendres desirs ,
Auguste de *Vénus* partageoit les plaisirs
Avec le tendre cœur de sa jeune maîtresse ,
Se couronnant de pampre , & rempli d'allégresse ,
Oublioit son devoir , la Pologne & son camp * ,
L'*Alexandre* du Nord l'assaillit à l'instant ;
Des fêtes de *Bacchus* il trouble les mysteres.
Les *Bacchantes* , l'*Amour* , les guerriers mercénaires ,
Tout fuit devant ses pas ; & le Saxon chassé
Consent qu'*Abdolonyme* au trône soit placé.

Telle , des régions où gronde le tonnerre ,
Quand l'aigle dans son vol apperçoit sur la terre
Des montagnes , des bois , les jeunes habitans ,
Sans craindre de dangers , dans la campagne errans ;
Elle tombe sur eux , jette des cris de joie ,
Et dans son nid sanglant elle emporte sa proie.

* Affaire de *Pintchoff*.



CHANT SIXIEME.

LE dieu de la Victoire a daigné , par ma voix,
 Enseigner de son art les rigoureuses loix.
 Du métier des héros on a vu l'origine ,
 Le choix des campemens , l'ordre , la discipline ;
 Comment un chef habile assure ses quartiers ,
 Et brise les remparts sous ses coups meurtriers.
 Par de plus grands objets terminons cet ouvrage.
 Des batailles traçons la redoutable image ;
 Montrons , sur cette mer si prompte à s'irriter ,
 Les dangers , les écueils , l'art de les éviter.
 Je vous guide au combat , troupe illustre & guerrière.

Voilà ce champ fameux ; voilà cette carrière
 Où tant de généraux ont trop tôt succombé ,
 Où *Guillaume* bronchoit , où *Marfin* est tombé ;
 Où d'autres essoufflés , sans force , sans ressource ,
 N'atteignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abbattit *Pompée* ; ici finit *Pyrrhus* ;
 Là périt *Annibal* , *Mithridate* , *Crassus*.
 Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes ;
 De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs , courant avec plus d'art ,
 On a vu triompher *Alexandre* , *César* ,
 L'impétueux *Condé* , le sublime *Turenne* ,
Gustave , *Luxembourg* , *Villars* , *Maurice* , *Eugène*.

O vous, jeunes guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets.
Dans le nombre d'amans qui courtisent la Gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la Victoire.
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie.
Contre cent rois ligués sa valeur se déploie.
Diomedé est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, les vaisseaux sont brûlés :
Patrocle excite en vain son courage inutile ;
Hector à ce héros prend les armes d'*Achille*.
Mais le Troyen succombe après tant de bonheur ;
Dans le fils de *Pélée* il trouve son vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers ;
S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer, dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps, par *Bellone*, à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un chef foiblement éclairés ?

Mais, malgré mes conseils, dans votre ardeur première,
Comme un coursier fougueux lâché dans la carrière,
Vous brûlez de courir & de vous signaler.

Craignez un fol orgueil, qui peut vous aveugler ;

Craignez votre amour-propre & ses douces amorces,
Eprouvez, avant tout, vos talens & vos forces :
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du Génie en vous victorieux.

En vain possédez-vous la force d'un athlète ,
Qui dans *Londres* combat au bruit de la trompette ;
Admiré par le peuple , applaudi par des sots,
Et de ses bras nerveux terrassant ses rivaux :
Quand vous ressembleriez à ces fils de la Terre ;
A ces rivaux des Dieux , qui leur firent la guerre ,
Qui, pour braver l'Olympe en leur rebellion ,
Souleverent l'Ossa sur le mont Pelion ;
Quand du dieu des Combats vous auriez le courage ,
Ne vous attendez point à gagner mon suffrage.
Taille, force, valeur, tout est insuffisant.

Minerve exige plus du général prudent.
Il faut que son esprit, guidé par la Sagesse ,
Soit vif sans s'égarer , & prudent sans foiblesse :
Qu'il agisse à propos : que, maître des soldats ,
Il les fasse mouvoir dans l'horreur des combats :
Au désordre , à l'instant , qu'il porte un prompt remède ,
Et ranime le corps qui s'épuise , ou qui cede :
Qu'en guerrier prévoyant, il prépare de loin
Tous les secours divers dont l'armée a besoin :
Qu'en ressources fécond , toujours infatigable ;
Par sa faute jamais le Destin ne l'accable.

Formez-vous donc l'esprit , surtout le jugement :
Attendez tout de vous, rien de l'événement.

Soyez lent au conseil ; c'est là qu'on délibère :
Mais , lorsqu'il faut agir , paroissez téméraire ;
Et n'engagez jamais , fans de fortes raisons ,
Ces combats où la Mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'Etat sont en votre puissance :
Des soldats généreux vous guidez la vaillance.
Prompts pour exécuter l'ordre du général ,
Ils volent au danger dès le premier signal.
Dès que vous commandez , leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis , comme un tigre en furie
Tombe sur le lion , lui déchire le flanc ,
Le terrasse , l'abbat , s'abreuve de son sang.

Le lendemain, grand Dieu ! sur ces champs de batailles
Regardez ces mourans , ces tristes funérailles ;
Et , parmi ces ruisseaux du sang des ennemis ,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
Voyez , dans le tombeau , ces guerriers magnanimes ,
De votre ambition malheureuses victimes ;
Leurs parens éplorés , leurs épouses en deuil ,
Qui , dans votre triomphe , abhorrent votre orgueil.
Ah ! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes ,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes ,
Périssent à jamais les cruels monumens
Moins dûs à vos exploits qu'à vos égaremens !
Qui voudroit , à ce prix , gagner la Renommée ?

En pere bienfaisant , conduisez votre armée.
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans :
Ils aiment leurs pasteurs , & non pas leurs tyrans.

Leurs jours sont à l'Etat , leur bonheur est le nôtre.
Avere de leur sang , sacrifiez le vôtre ;
Tant que Mars le permet , il faut les ménager.
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger ;
Lorsqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adversaire ,
Il faut sçavoir fixer le destin de la guerre ;
Alors , sans balancer , sans chercher de détours ,
Disposez , attaquez , & prodiguez leurs jours.
C'est là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse ,
Et qu'ils sçauront périr d'une mort généreuse.

Un sage général , dont Bellone est l'appui ,
Combat quand il le faut , & jamais malgré lui.
Rempli de prévoyance , & sûr de sa cohorte ,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte.
S'il pense en général , il s'expose en soldat :
Loin de le recevoir , il donne le combat.
Le sort des assaillans est toujours favorable.
L'effort du fier bélier , par son choc redoutable ,
S'ouvre un libre passage , & renverse les tours
D'où l'assiégé , tremblant , croit défendre ses jours :
Le mur , longtems battu , cede au poids qui l'enfoncé.

Attaquez donc toujours : Bellone vous annonce
Des destins fortunés , des exploits éclatans ,
Tandis que vos guerriers feront les assaillans.

Si , malgré tous vos soins , la Fortune légère
Passé de vos drapeaux à ceux de l'adversaire ,
Opposez aux revers un front toujours serein :
Par votre habileté , corrigez le Destin.

Des guerriers abattus ranimez le courage :
Montrez-vous ferme & grand , tant que dure l'orage,
Comme une sombre nuit , par son obscurité ,
Des feux du firmament relève la clarté ;
De même vos malheurs , autant que la victoire ,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire,
Ne désespérez point : sûr des secours de l'Art ,
La Sagesse toujours triomphe du Hasard.

Si *Villars* fut forcé de se battre en retraite ,
Denain de Malplaquet effaça la défaite.
Souvent un seul moment répare un long malheur ;
De vaincu qu'il étoit , *Villars* devint vainqueur.

On gagne les combats de diverses manieres :
Ceux connus sous le nom d'affaires régulières ,
Vous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés , des hauteurs , des ruisseaux ,
D'affaires de détails sont les sanglans théâtres :
Le terrain bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs , en bon ordre , avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer ?
Leur front , qui s'élargit , s'étend & se déploie ,
L'un , dans l'instant formé , va fondre sur sa proie ,
Ces escadrons ferrés , d'un cours impétueux ,
Volent à l'ennemi , qui s'enfuit devant eux.
Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussière ,
On voit briller de loin la lame meurtrière ,
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés ;
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici , l'infanterie , ayant perdu ses aîles ,
 Redoute des vainqueurs les attaques cruelles,
 Cent tonnerres d'airain élancent le trépas :
 Les corps victorieux s'avancent à grands pas.
 Sur leur front menaçant brille la baïonnette.
 L'ennemi consterné médite sa retraite,
 Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc :
 Il craint , il cede , il fuit , la terre boit son sang.
 Des tubes meurtriers par la poudre enflammée ,
 Ils lancent le trépas sur la troupe alarmée ,
 Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars ,
 Sans ordre , sans conseil , sans chef , sans étendards.

Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire ,
 Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire ,
 Le parti triomphant saisit l'occasion ;
 Il poursuit chaudement le gain de l'action :
 Il veut en ce jour même achever son ouvrage.

Ainsi le grand *Eugène* , à ce fameux village *
 Où *Tallard* & *Marfin* s'étoient très-mal postés ,
 D'un effort général donna de tous côtés.
 Il enfonça leur centre , il coupa leur armée :
Bleinheim vit des François l'audace défarmée.
 Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrain !
 L'ennemi des Césars fuit jusqu'au bord du Rhin.

Ainsi , près d'*Almanza* , quand les lys triomphèrent ,
 Que les lions Bretons à leurs efforts céderent ;
 Au trône de Castille , au trône d'Arragon ,
Barwick , par ses exploits , plaça l'heureux Bourbon.

* Hoëftek.

Voici d'autres combats. Là, sur cette colline,
Dont le sommet au long sur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers ?
La poussière de loin s'élève dans les airs.
L'ennemi marche, il vient, il se forme, il se range :
Il place sur un front sa puissante phalange.
Son terrain se refuse aux efforts des coursiers ;
Derrière sa bataille il met ses cuirassiers.
Le chef s'avance seul ; il doit tout reconnoître.
Il peut vaincre en un jour, par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems, un choix prémédité,
S'il prend son ennemi par son foible côté.
De sa droite s'avance un corps d'infanterie ;
Elle franchit les monts malgré l'artillerie.
Dans son poste, attaqué, renversé, confondu,
L'ennemi se débande & s'enfuit éperdu.
Le désordre est par-tout, le vainqueur en profite :
Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.

Ainsi le grand *Condé* fut vainqueur à Fribourg :
Ainsi devant le Roi, dans un aussi grand jour,
On vit près de Laufeldt le valeureux *Maurice*,
En offrant à Pluton le sanglant sacrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter ses étendards.

Tel est de nos combats l'ingénieux système.
Tous les camps retranchés sont attaqués de même.
Souvent leurs boulevards, sans prudence tracés,
Ont de foibles appuis, ou de mauvais fossés.

La moitié des soldats tient des lieux inutiles :
Cloués à leur terrain , ils restent immobiles ,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps ,
Et peut , en liberté , diriger ses efforts.

Rien n'arrête un héros , quand Bellone le guide.
Si , dans un camp choisi , son ennemi timide ,
Des maux qu'il a soufferts encore épouvanté ,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a dompté ,
Et se fait du terrain un invincible asyle ;
Ce héros le contraint , par sa manœuvre habile ,
A donner des combats qu'il avoit évités.
Il marche à ce dessein vers les grandes cités.
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie :
Il se prépare , il feint , il tourne , il se replie ;
Il paroît menacer trois villes à la fois :
Elles sont dans l'attente , & craignent toutes trois.
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée ,
De son triste adverfaire il affame l'armée.
Des lieux qui l'ont nourri il coupe les secours ,
Et le force au combat pour prolonger ses jours.
Il faut vaincre ou périr ; il n'est plus de retraite.

Le fan ne quitte point la biche qui l'allait :
Un chef risquera tout , plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Lorsque , pour se soustraire à votre diligence ,
Votre ennemi d'un Fleuve implore l'assistance ,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots ,
Imitez d'*Annibal* le plan & les travaux ,

Du Rhône les Romains occupoient le rivage ;
Il feint , marche plus bas , & se fraye un passage.
Il sçait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le consul , qui le croit arrêté.

Soutien de mes rivaux , digne appui de la Reine ,
Charles , d'un ennemi , sourd aux cris de la Haine ,
Reçois l'hommage pur , l'hommage mérité ;
Je le dois à ton nom , comme à la Vérité,

Ces flots majestueux , cette riviere immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France ;
Les ennemis nombreux qui défendoient ses bords ,
S'opposèrent en vain à tes nobles efforts,
Qu'attendez-vous , guerriers , d'un sage capitaine ?
Rhin , ennemi , dangers , rien n'arrête *Lorraine*.
Charles en quatre corps sépare ses soldats
A l'endroit où *Coigny* ne s'y préparoit pas.
Son pont , construit soudain , seconde son audace :
Il surprend les François , il pénètre en Alsace.

Oublierois-je , *Louis* , le grand jour de Tholus ;
Ces Bataves postés , attaqués & vaincus ;
Tes guerriers dans le Rhin , sous tes yeux , à la nage ,
Gagner , en combattant , l'autre bord du rivage ?

C'est à de tels exploits que Mars daigne applaudir ;
Un noble enthousiasme y peut seul réussir.

Si votre cœur aspire à la sublime Gloire ,
Sçachez vaincre , & surtout user de la victoire,

Le plus grand des Romains , par ses succès divers ,
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'Univers ,
Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.

Voyez à Fontenoy Louis , dont l'ame égale ,
Douce dans ses succès , soulage les vaincus :
C'est un dieu bienfaissant dont ils sont secourus.
Ils baissent en pleurant la main qui les désarme :
Sa valeur les soumit , sa clémence les charme.
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu.
Si vaincre est d'un héros , pardonner est d'un dieu !

Suivez , jeunes guerriers , ces illustres modèles :
Alors la Renommée , en étendant ses aîles ,
Mêlant à ses récits vos noms & vos combats ,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit , la Vertu , du haut de l'Empirée ,
Retrouvant des héros dignes du tems d'Astrée ,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité ,
Viendra pour vous guider à l'Immortalité.

Dans ce temple sacré , bâti pour l'Innocence ,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là , sont tous les esprits dont les sçavans travaux
Enrichiront l'Etat , trouvant des arts nouveaux.
Là , sont tous les bons rois , les magistrats augustes ,
Très-peu de conquérans , mais tous les guerriers justes.

Si vous prenez un jour un vol si généreux ,
Si vous vous élevez jusqu'au faite des cieux ,

62 *L'ART DE LA GUERRE, CHANT VI.*
Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerriere,
Vous ouvrant des héros la fameuse carrière,
Excitant vos travaux du geste & de la voix,
Par l'appas des vertus a hâté vos exploits.

F I N.





